

Lacustra City

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

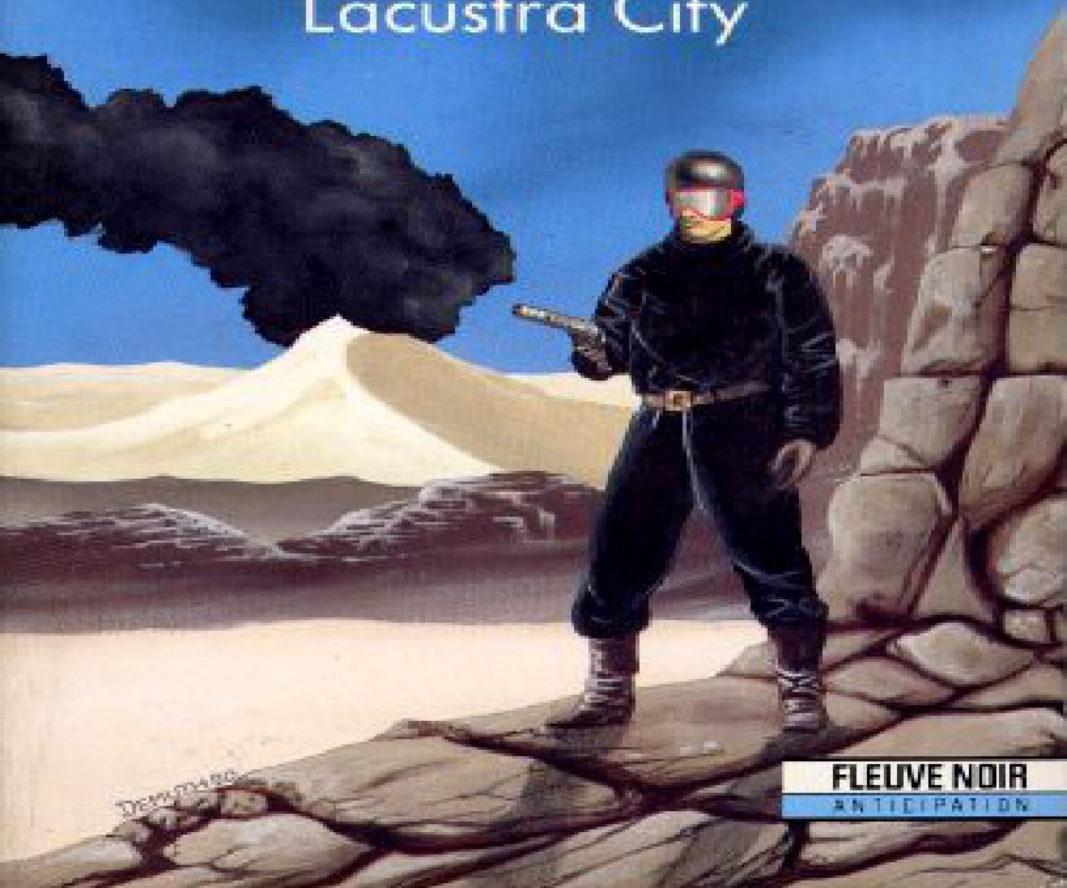
LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

56

Lacustra City



Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 56

Lacustra City

(1991)

CHAPITRE PREMIER

Ce matin-là, dans leurs bureaux de Markett Station, Songe et Jael, la demi-sœur de Liensun, examinaient les bordereaux de cession de wagons-citernes. Il y en avait déjà vingt-cinq qu'elles envisageaient d'expédier vers Tcheou Voksal, cette station la plus proche du nouveau pays de l'Omnium du Pacifique. Une à une ces citernes seraient soulevées par l'*Asia* et l'*Indépendance*, emportées jusqu'au nouveau pays sur les plates-formes lacustres remplies de fuel-phoque et ramenées sur les rails à leur point de départ.

— Une manutention tout de même risquée, disait Jael. Cinquante tonnes soulevées par un dirigeable, c'est possible, mais lorsque ce dernier prendra de la vitesse, cette masse va certainement se balancer dangereusement. Il faudra des élingues solides. Pourquoi ne pas envisager tout de suite la construction d'une ligne de chemin de fer entre les deux endroits ? Trois cents kilomètres dans une région qui ne présente pas d'obstacles insurmontables...

— Nous voulons éviter de provoquer le Consortium des bonzes. Tant que nous utiliserons ce moyen-là pour expédier notre huile de phoque, ils nous considéreront avec une indulgence méprisante. Mais si nous établissons une voie ferrée, ils montreront les dents. Nous ne voulons pas entrer en conflit avec eux. Nous attendrons que le Yang Tsé Kiang se réveille et détruise leurs installations de Tung Kow.

— Mon frère sait-il que son nouveau pays est à proximité de l'ancien estuaire du Si-Kiang, qui était également un fleuve important ?

— L'installation de sa cité lacustre a été bien étudiée en tenant compte de cette présence. À cet endroit la banquise n'existe pratiquement plus, et si l'ancien fleuve se remet à drainer toutes les eaux en amont, il aura largement de la place pour les rejeter dans le Pacifique, alors que le port du Consortium est taillé dans la banquise elle-même, quinze cents kilomètres plus au nord, juste sur l'estuaire du Yang Tsé Kiang, et sans installation sur pilotis bien entendu.

Le téléphone l'interrompt et elle décrocha. À l'autre bout du fil, un de ses démarcheurs, Klovus, lui proposait l'achat de dix mille tonnes de fuel de baleines.

— De baleines, fit-elle surprise, vous êtes certain ?

— Oui, et à un prix défiant toute concurrence. Trois cents dollars la tonne alors que le fuphoc est à mille. Il faut en acheter deux cents wagons-citernes avec trente pour cent à la commande, trente pour cent quand sept mille tonnes seront effectivement livrées, et le solde quand les dix mille tonnes seront dans vos réservoirs.

— Mais d'où vient cette huile ? On ne chasse pratiquement plus la baleine depuis des années.

— Africaania, paraît-il.

— Qui la vend ?

— Une petite Compagnie installée sur le Capricorne à proximité de l'Africaania. Il faut vous décider vite. J'ai pensé à vous en premier mais je trouverai sans peine des clients.

— Le nom de cette petite Compagnie ?

— Mozambic Company.

— Donnez-moi un peu de temps.

— Jusqu'à midi pas plus.

Jael déjà interrogeait l'ordinateur et les renseignements sur Mozambic Company arrivaient. C'était une ancienne station sur le réseau des Kerguelen désormais disparu avec le recul de la banquise.

— Un sale endroit, dit Jael qui lisait les renseignements. Des tempêtes très dures, des congères autrefois, des icebergs actuellement. La station était importante, une star à huit branches... Pour l'atteindre, il faut passer effectivement par l'Africaania à laquelle elle reste reliée par un tronçon de l'ancien Capricorne. On remonte vers le nord de l'Africaania Company d'où l'on peut atteindre le Karachi Network. Donc arriver ici même sans ennuis.

— Qui a acheté cette Compagnie ?

— Une société anonyme. Il n'y a plus aucune donnée.

Songe alla scruter la grande carte de l'ancienne Australasienne et d'une partie de l'Africaania, suivit du doigt le parcours qu'empruntait cette huile de baleines pour atteindre Markett Station.

— Pourquoi ne pas la vendre en Africaania, dit-elle à voix haute, au lieu de vouloir la jeter sur le marché de cette station ? On ne m'enlèvera pas de l'idée que ce sont les Harponneurs de la Guilde qui la vendent. Ils ont réussi à prendre pied dans le sud, n'ont pas besoin du réseau en construction pour inonder la région de leur fuel-baleine. C'est très ennuyeux de ne pas acheter car je perds de l'argent, mais si j'achète, qu'allons-nous faire du fuel-phoque que le père de Liensun va rapporter avec son *Iceberg-Ship* ? Plus personne n'en voudra, pas d'illusions à se faire. Klovus n'est pas le seul démarcheur sur la place,

et je suis sûre que des dizaines de milliers de tonnes sont en train d'être vendues sur Markett Station... Tharbin a dû être dans les premiers à être contacté. S'il a passé une grosse commande, il va jubiler quand Lien Rag se présentera avec son fuphoc. Il faut que je me rende dans le nouveau pays. C'est agaçant de toujours dire le nouveau pays. J'espère qu'ils vont se décider à lui trouver un nom.

— Vous partez aujourd'hui ?

— Le temps de gagner Krill Station où se trouve l'*Indépendance*.

— On achète ?

— On achète.

— Trois millions de dollars, lui rappela Jael.

— Et nous ignorons les délais de livraison. Un million de dollars tout de suite nous pouvons les payer, mais je suis tenue par mon association avec l'Omnium... D'autre part, pour payer mon deuxième dirigeable, j'ai besoin de fuel-phoque pas de fuel-baleine. Le contrat est bien précis là-dessus. Si Liensun apprend que j'ai commandé dix mille tonnes de fuel-baleine pour une livraison qui peut s'échelonner dans le temps... On n'achète plus. J'en prends le risque, même si je dois m'en mordre les doigts. Je dois être honnête avec l'Omnium, mais ça va me coûter gros, j'ai comme l'impression.

Liensun lui avait fait savoir qu'il avait réussi à se sortir du piège tendu par Tharbin, et qu'il avait ramené le dirigeable et son équipage au nouveau pays. Il était ennuyé par la présence du vieil astrophysicien Charlster qui regrettait son confort de China Voksal, mais avait peur de retourner là-bas. Lui et ses jolies assistantes étaient logés à l'étroit dans les nouvelles unités d'habitations des plates-formes lacustres. Ce qui ne devait pas déplaire au vieux satyre.

L'*Indépendance* fut au-dessus de la nouvelle cité lacustre au lever du jour. L'*Asia*, l'autre dirigeable appartenant à Liensun, se balançait à l'ancre, prêt à reprendre son travail de grue volante pour soulever les pilotis et les enfoncer dans la glace jusqu'au permafrost glacé, même au-delà si possible.

Elle n'aimait guère se faire treuiller, mais ne souhaitait pas que son dirigeable soit en partie dégonflé de son hélium pour rejoindre le sol. Liensun l'accueillit et l'aida à déboucler son harnais.

Il la conduisit dans son bureau où l'on servit un petit déjeuner copieux.

— Jdrien a vu une barge en construction dans l'Antarctique ouest, mais n'a pas cherché plus loin. Farnelle, à bord de son *Princess*, a vu une autre barge, terminée celle-là, qui approchait de la banquise du Capricorne. Mais pas exactement du côté de la Mozambic Station. Beaucoup plus à l'est de celle-ci. Donc il y a un port secret où la barge peut accoster et une voie ferrée pour acheminer l'huile vers la Mozambic. J'admets que tout cela est compliqué, mais je ne vois

qu'une chose. Narmille, la femme d'affaires recherchée par la police fédérale, a réussi son coup et se venge tout en gagnant de l'argent. Elle avait disparu depuis des mois mais n'était pas en fuite comme on le croyait. Elle organisait un système pour réceptionner les barges, l'huile, la diriger vers l'ouest, alors que nous pensions en être débarrassés. Le réseau en construction Nord-Sud étant très en retard, nous avons tout le temps de voir venir. Même à petite vitesse, même avec une seule barge, la Guilde peut livrer au moins cent mille tonnes tous les deux mois, et lorsque la seconde barge rentrera dans le circuit, tous les mois.

— Pourquoi ne pas vendre à l'Africana, qui a aussi besoin d'énergie et qui nous achète de l'huile de phoque et même de l'huile de manchot et de poisson ?

— Ce qui suppose une action délibérée, un besoin de vengeance qui s'accorde avec les ambitions de la Guilde ; celle-ci ne veut pas s'attaquer à l'Africana qui doit être sur ses gardes. Regarde la carte de l'Africana, son inlandsis se prolonge bien au-delà du Capricorne. La glace peut fondre, son sol reste intact. Donc les réseaux peuvent être rapidement reconstruits à flanc de montagnes, ou même sur pilotis pourquoi pas ? Les troupes peuvent être acheminées pour défendre la côte sud. Ce n'est pas le cas avec la banquise australasienne si fluctuante et l'absence de réseaux. La Fédération, déjà bien appauvrie en moyens de défense, est plus vulnérable, et la Guilde le sait fort bien. L'attaque économique a commencé. Mon père va revenir avec ses cent mille tonnes de fuel-phoque que nous devons brader, si on trouve même à les vendre. Trente millions de dollars au maximum au lieu des cent millions escomptés. Lacustra City va en subir les conséquences.

— Comment as-tu dit ?

— Lacustra City... Nous avons choisi ce nom avec mon père ; le Kid est d'accord, Farnelle aussi, et j'allais te demander ton avis.

— Pourquoi pas Lacustra Land ?

— Pour ne pas alarmer nos ennemis. Plus tard nous garderons City pour capitale et nous appellerons le nouveau pays Lacustra Land.

— Tu as vu Farnelle ?

— Après un voyage très difficile, elle a rapporté de la viande, de la laine et des peaux de moutons, mais elle a fait deux rencontres mystérieuses. La barge des Harponneurs, mais aussi celle d'un voilier fantôme qui ne serait autre que la *Chimère* habitée par les Simone.

— Pourquoi dis-tu habitée ? Ne parle-t-on pas d'un bateau ?

— Les Simone croient habiter un monde flottant qui se nommerait *Chimère*. Un jour je te raconterai leur histoire comme me l'a rapportée Ann Suba. Mais il faut que nous réfléchissions à la stratégie que nous devons employer.

— Je commence à penser que le Kid avait raison lorsqu'il prônait un bombardement de la barge en construction. Tu t'y es opposé mais nous pourrions y songer à nouveau.

— Je ne voulais pas que Lacustra City naisse dans une atmosphère guerrière.

— Par superstition ?

— Si tu veux, mais aussi par respect pour l'œuvre que nous avons entreprise.

— Te voilà bien moraliste, d'un coup.

— C'est vrai que j'ai changé, mais je tiens à cette Lacustra City comme à la prune de mes yeux. C'est vraiment mon enfant, tu comprends ? Je me suis inspiré du pays de Djoug, je le reconnais, mais ici je crée une nouvelle façon de vivre et de prospérer. Je ne suis qu'un des cinq associés mais je me sens quand même le père fondateur, et je ne veux rien faire qui entacherait la gloire naissante de cet endroit.

Plus tard, Songe apprit que l'hydravion promis par Kurts le pirate se trouvait dans l'île du Titan. Ann Suba avait réussi l'exploit de le ramener en le pilotant depuis la Transeuropéenne, en pleine révolution, ce qui représentait plus de quinze mille kilomètres.

— Tu peux dire presque vingt mille. Là-bas on est en train d'équiper cet appareil qui servira surtout pour les déplacements rapides des membres de l'Omnium, mais aussi pour des missions de reconnaissance. Je pense que je vais l'emprunter le premier pour me rendre dans le pays de Djoug, essayer de vendre toute la cargaison de l'*Iceberg-Ship*.

— Mais ils ne peuvent que te livrer du bois.

— On enverra aussi le *Princess*, et peut-être que ce sera le moment de songer à ces grands radeaux équipés de machines à vapeur sommaires, qui s'alimenteront directement sur la cargaison et pourront rallier Lacustra en un temps assez rapide. Il y aurait ainsi un approvisionnement régulier, au lieu d'une arrivée massive de troncs d'arbres, de planches, de pilotis qui encomrent tout le rivage et que l'on doit surveiller de crainte qu'une tempête ne les emporte. Ou bien un brutal réveil du Si-Kiang.

— Je te croyais à l'abri des humeurs de tous les fleuves de l'ancienne Chine, fit-elle, un peu goguenarde.

— Je savais que le Si-Kiang existait, mais je sais aussi qu'il est moins dangereux pour nous que le Yang Tsé Kiang pour le Consortium. Sauf pour les arbres que nous avons répartis sur des kilomètres vers le sud, faute de savoir où les mettre. *Titan I* nous a rejoints pour aller les repêcher selon les besoins. Tu sais que nous avons dépassé les vingt mille mètres carrés de plates-formes et que nous approchons des vingt-huit mille. Un beau chiffre. Nous avons

prévu l'amorce de plusieurs routes qui peut-être deviendront des chemins de fer. Une vers le nord, une vers le sud, mais deux vers l'ouest. Je pense que nous pourrons bientôt entreprendre la construction d'une route en direction de Tcheou Voksal... Nous ne dirons pas s'il s'agit d'une route ou d'un réseau de chemin de fer. Personne ne viendra y fourrer son nez, sauf les dirigeables du Consortium, mais avec cette histoire de la Guilde proposant du fuel de baleine à un prix dérisoire, ils seront occupés dans le sud. Sais-tu de combien d'appareils ils disposent, désormais ?

— Trois.

— Toi tu en as un en commande ?

— Payable en huile de phoque. Mais si celle-ci baisse, je ne serai pas tellement gagnante. Le Consortium exigera que j'en fournisse deux ou trois fois plus.

— Nous payerons mais à condition que nous ayons une part de ce dirigeable. Calculée en fonction de l'huile que nous fournirons.

Elle réfléchissait, toujours aussi méfiante avec lui. Mais il n'y avait rien à redire. Elle préféra parler de cet hydravion qui la faisait rêver.

— Il mettra deux fois moins de temps pour se rendre dans le pays de Djoug, par exemple, et il pourra tout de même emporter quelques tonnes de fret, comme des produits rares, légers et qui coûtent cher. Sinon le fret normal restera l'attribution du *Rewa* et du *Princess*.

— Farnelle est d'accord pour se rendre dans la mer d'Okhotsk pour revenir en traînant des trains de bois ?

— Ça lui plaît de changer d'itinéraire... Elle en a bavé dans l'Antarctique mais ne regrette rien. Elle y retournera pour abattre encore des moutons et remplir ses cales, mais il faut savoir se faufiler entre la banquise du sud et celle de Tasmanie. Le passage est très étroit et les vents ou les remous vous rejettent d'un côté ou de l'autre. Elle a désormais un équipage parfait et Zabel la seconde parfaitement.

— J'aimerais aller avec toi en hydravion, mais il faut que je rentre à Markett Station. Je continue à acheter des wagons-citernes ?

— Continue. Entre deux livraisons de fuel-baleine, il s'écoulera deux mois, peut-être plus, et entre-temps le prix du fuphoc remontera, sois-en certaine. Nous aurons dix à vingt mille tonnes en réserve pour ce jour-là.

— Le pays de Djoug ne pourra pas acheter quatre-vingt mille tonnes d'un coup.

— Je verrai avec notre ami l'ingénieur Pavakov qui en achètera aussi. Le pays de Djoug s'agrandit, et bientôt son installation de production de gaz sera reliée à la capitale du pays de Djoug. Mais nous pourrons acheter un tonnage considérable de bois, avec cette

huile, et avec les deux cargos, plus le système des radeaux, nous l'acheminons vite. Nous devons embaucher des équipes pour le travail, pour construire surtout des habitations pour loger tous ces gens-là. Pour l'instant les gens sont à l'étroit mais le moral reste élevé. Les payes sont bonnes, la nourriture abondante et le travail s'effectue dans de bonnes conditions.

Songe repartit pour Markett Station, via Krill Station où elle devait nécessairement faire escale pour abandonner le dirigeable. Les habitants de Markett, malgré leur air blasé, n'étaient pas encore mûrs pour accepter qu'un tel appareil atterrisse à proximité de chez eux.

CHAPITRE II

Dix heures après avoir décollé de Lacustra City, l'hydravion se posait sur la mer d'Okhotsk, en face de Djougrad, sous les yeux éberlués d'une foule importante. Les habitants de cet heureux pays s'étaient habitués aux dirigeables, mais n'avaient jamais vu un aussi étrange appareil que l'hydravion. Et quand Liensun, après avoir présenté Ann Suba, informa le président du conseil de gouvernement que l'appareil pouvait se poser également sur la glace ou sur la boue, Kayata resta songeur une bonne partie du repas, puis lui demanda comment on pouvait se procurer ce type d'appareil.

— Pour l'instant il n'en existe que deux autres exemplaires qui se trouvent en Transeuropéenne, répondit Ann Suba. Cependant dans l'île du Titan les ingénieurs du Kid ont relevé dans les moindres détails les plans et les caractéristiques de cet aéronef, et vont étudier les possibilités d'une fabrication prochaine. Mais ils ne pensent pas pouvoir la mettre en route avant un ou deux ans.

— J'aimerais posséder un de ces engins, dit le président, pour survoler notre pays. Il y a des groupes isolés qui depuis des années essayent d'entrer en communication avec nous, mais pour l'instant nous ne pouvons les atteindre avec nos routes sur pilotis. Les obstacles sont très difficiles à franchir, notamment la Lena qui s'étale sur des centaines de kilomètres, mais n'a pas noyé des îlots montagneux où vivent des Sibériens. Ils s'entretiennent avec nous par radio mais sont assez démunis. Par contre ils possèdent parfois, en quantités inutilisables pour eux, des marchandises dont nous manquons, du fer par exemple, de la résine, de la farine de blé ou de sarrasin, car ils ont commencé à cultiver des champs en plein air sur les coteaux les mieux exposés aux rayonnements de chaleur, là où la boue est devenue un limon cultivable.

— Vous pourriez commander un dirigeable au Consortium des bonzes, proposa Ann. Il emporterait beaucoup plus de fret que l'hydravion.

— Oui, mais il nécessite tout un équipage alors que vous êtes venus tous les deux seuls.

— C'est exact, fit Liensun, et je peux même vous révéler que cette femme est allée chercher l'hydravion en Transeuropéenne et l'a ramené seule jusque dans cette région, parcourant près de vingt mille kilomètres.

Kayata regarda Ann Suba avec admiration :

— Vous avez fait ce qu'il dit ?

— Oui, mais sans lui j'étais dévorée par des loups sur la banquise de l'Atlantique où je m'étais posée pour me ravitailler en huile. Vous savez, ces appareils n'ont pas une aussi grande autonomie que les dirigeables.

— Nous souhaiterions en avoir un et même plusieurs, dit le président du conseil de gouvernement. Ne pouvez-vous pas nous vendre celui-ci après avoir initié quelques personnes à son pilotage ?

— Non, c'est impossible, il ne m'appartient pas, dit Ann, pas plus qu'il n'appartient à Liensun. C'est le Kid qui l'a acheté et le prête à l'Omnium du Pacifique.

— Je suis prêt à le payer n'importe quel prix. Non seulement en tonnes de bois mais aussi en or. Nous disposons d'une grosse quantité d'or, vous savez. Il y avait dans la région une banque sibérienne qui avait un dépôt important de ce métal précieux, et nous estimons qu'il nous appartient depuis que nous avons décrété l'indépendance du pays de Djoug.

— N'avez-vous jamais eu des nouvelles de la Convention du Moratoire qui siège à Moscova Voksal ?

— Le maréchal Sofi a d'autres chats à fouetter depuis que l'Ienisseï nous sépare par des centaines et des centaines de kilomètres d'eau. Mais je ne vous ai pas demandé ce que vous veniez faire dans le pays de Djoug, à part me montrer ce superbe hydravion et me donner l'envie d'en posséder un.

Brusquement Liensun se sentit mal à l'aise et eut des doutes sur la réussite de sa mission. Il était venu dans le pays de Djoug certain que le contenu de l'*Iceberg-Ship* serait acheté sans discussion, et même avec enthousiasme, et voilà qu'il n'en était plus tout aussi persuadé.

Il ne savait trop comment présenter la chose sans avoir l'air d'avouer qu'il ne savait trop à qui vendre son fuphoc.

— J'ai pensé qu'une certaine quantité de fuel-phoque vous serait agréable, commença-t-il. Vous savez que nous en disposons à volonté. Nous sommes donc venus vous proposer un marché.

Le président l'écoutait tout en sirotant un verre de vodka dans laquelle, selon les habitudes du pays, on avait mélangé un peu de sirop d'érable.

— Nous vous le livrerions, bien entendu. L'*Iceberg-Ship* peut très

bien venir jusque dans la mer d'Okhotsk, et son capitaine, Lien Rag, serait très heureux de vous connaître et de voir cette merveille, la banquise de bois. Il ne pense pas se heurter à de graves problèmes de navigation, et le passage entre les îles Kouriles sera certainement sans histoires.

— Il s'agit de cet iceberg artificiel construit par ce Lien Rag, qui peut transporter plus de cent mille tonnes de fuel-phoque ?

— Cent vingt pour un poids total en charge de deux cent cinquante mille tonnes. L'iceberg-bateau a trente-cinq mètres de haut au-dessus de la surface de l'eau, mais plonge à plus de cent cinquante mètres sous la mer. Ici avec les grands fonds, il n'y a aucun problème pour qu'il s'approche de la côte.

Ann Suba remarqua que durant tout ce temps Liensun évita de présenter Lien Rag comme son père. Pourtant désormais les deux hommes paraissaient en très bons termes, et Lien Rag semblait accepter enfin sa paternité. Mais en dehors de ses proches, le garçon préférait ne pas étaler cette parenté, comme s'il craignait qu'un jour la vie ne se charge de la démentir.

— Ce serait un long voyage pour une masse pareille, murmura Kayata, et si bien sûr je serais heureux de voir ce monstre de glace, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de le faire venir jusqu'ici pour nous livrer une aussi faible quantité. Nos besoins ne sont pas extraordinaires, vous savez. La traction animale reste très prisée de nos populations sur les routes de bois, et grâce à l'ingénieur Pavakov, les glisseurs fonctionnent désormais au gaz. Nous avons aussi nos ressources en huile de phoques et en huile de baleines qui ne sont pas négligeables, loin de là.

— Mais, fit Liensun le cœur serré, vous avez reconnu l'autre fois que les colonies de phoques et les troupeaux de baleines se faisaient rares.

— C'est exact. Mais il en reste suffisamment et j'ai calculé que nous n'aurons pas besoin d'un surcroît de ravitaillement en huile avant cinq ans. Mais je suis disposé à vous acheter dix mille tonnes de fuel-phoque si les entreprises en font la demande. Nous allons leur demander quelles sont les quantités dont elles ont besoin. Nous aurons la réponse d'ici deux jours.

— Président, j'étais venu dans l'intention de vous vendre la presque totalité du chargement de l'*Iceberg-Ship*... Soit quatre-vingt mille tonnes, puisque nous en laisserons vingt mille dans nos nouvelles installations.

Kayata reposa son verre vide et sourit :

— Voyons, comment voulez-vous que nous prenions quatre-vingt mille tonnes de fuel-phoque que nous ne pourrions pas loger. Nos capacités sont limitées, même si je n'ai pas en tête les possibilités par

entreprise. Comment avez-vous pu imaginer un seul instant que nous vous achèterions quatre-vingt mille tonnes ?

— J'imaginai que ce serait pour les quantités de bois plus grandes que nous allons enlever. Deux cargos au lieu d'un vont arriver dans la mer d'Okhotsk, et je pense toujours à mes gros radeaux indépendants. J'ai fait établir des plans par mes ingénieurs et l'on peut espérer que chacun de ces radeaux regroupera mille tonnes de bois avec une machinerie des plus simples, de vieilles locos à vapeur qui s'alimenteront directement en bois sur le radeau.

— Vous allez donc tripler les quantités enlevées ?

— Nous établirons un roulement pour ravitailler le chantier sans être obligés de stocker le bois un peu partout, en prenant des risques énormes en cas de tempête.

Il ne parlait pas de ce fleuve qui pouvait se réveiller brusquement en dessous du nouveau pays.

— Vous avez atteint quelle superficie de plate-forme lacustre ?

— Actuellement, pendant que je vous parle, on a dû dépasser les trente-quatre mille mètres carrés et nous avons amorcé quatre routes... Nous avons aussi trouvé enfin un nom. Cet endroit va s'appeler Lacustra City, et plus tard ce sera la capitale du Lacustra Land.

— Oh ! mais c'est merveilleux, dit le président. Nous allons boire à la réussite de votre pays.

Il réclama l'attention de ses invités et fit servir cette vodka sucrée au sirop d'érable, leva son verre pour annoncer la nouvelle. On l'applaudit beaucoup et chacun vint féliciter le couple pour le nom et pour la progression constante des travaux.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans l'hydravion, Liensun laissa échapper sa déception.

— Je ne comprends pas. Je suis sûr que des centaines de gens achèteraient du fuel-phoque. Il y a des groupes isolés qui en ont besoin pour leur centrale électrique, pour leurs ateliers.

— Si tu avais accepté de lui vendre l'hydravion il aurait acheté tout le fuel-phoque de l'*Iceberg-Ship*. Il est dépité et presque furieux de notre refus. Si tu veux mon avis, les relations risquent de se détériorer à cause de cet appareil. Nous aurions dû éviter de venir ici.

— S'il persiste, nous allons nous retrouver avec quatre-vingt mille tonnes impossibles à écouler dans l'est Pacifique. Il faudra peut-être descendre au sud, se rendre en Africaania pour avoir une chance de le vendre. Mais on ne peut pas recommencer chaque fois. Et l'*Iceberg-Ship* ne peut rester durant des semaines en rade de Lacustra City, à attendre d'être déchargé. Il consomme pas mal d'huile, et notre bénéfice s'en irait dans la seule maintenance de ce bloc de glace.

Il dormit très mal et le lendemain fut informé que l'ingénieur

Pavakov était dans Djougrad, et allait venir le voir à bord de l'hydravion.

Toujours aussi jovial, le Sibérien ne cachait pas son enthousiasme pour l'appareil, trouvait Ann Suba à son goût, parlait beaucoup mais visitait l'appareil dans tous ses recoins.

— Vous avez fait une forte impression sur Kayata, dit-il un peu plus tard, alors que Songe offrait le thé.

— Hélas, dit Liensun, du coup il ne pense qu'à m'acheter cet appareil qui ne m'appartient pas, puisque le Kid l'a mis au service de l'Omnium. De ce fait le président ne veut pas m'acheter mes quatre-vingt mille tonnes de fuel-phoque que je suis prêt à lui faire livrer ici.

— Quatre-vingt mille tonnes ! s'exclama Pavakov. Ce serait inespéré pour nous lancer à fond dans l'équipement du pays. Leurs attelages d'animaux c'est bien, mais on pourrait relancer des trains sur les routes, sans toutefois en arriver à la suprématie ferroviaire d'autrefois. Mais ces convois rendraient service.

— Il dit que jamais on ne pourra loger de telles quantités dans ce pays.

— Il a dit ça, fit l'ingénieur, embarrassé.

— C'est faux, n'est-ce pas ?

— On doit pouvoir les caser, et même le double ne poserait guère de problèmes. C'est sûr qu'un hydravion lui permettrait de gouverner plus efficacement. Il ne peut guère s'occuper que de cette ville et de deux ou trois qui commencent à prospérer, alors que des îlots de survivants existent en bien des endroits. Nous pourrions les convaincre de se rattacher au pays de Djoug. Vous savez ce que vous devriez faire, rester ici une quinzaine de jours pour le conduire là où il désirerait se rendre. Il vous en serait reconnaissant.

— Mais c'est impossible. J'attends que le *Rewa* arrive, pour repartir. Il faut que je me rende sur le chantier. Et le Kid attend son hydravion pour effectuer des voyages lui aussi dans le sud, où on essaye d'attirer les baleines autour d'un atoll. Nous avons aussi des inquiétudes qui vont vous paraître bien lointaines, mais je vous avais parlé de cette Guilde des Harponneurs. Ils ont réussi à mettre le pied dans le sud de l'Australasienne et menacent toute l'économie. Ils vendent leur huile de baleine trois fois moins cher que cette huile de phoque, et les cours vont s'effondrer. Ils peuvent même la donner, s'ils le veulent, à partir du moment où ils auront une deuxième barge de transport aussi importante que la première.

— C'est pourquoi vous êtes venu jusqu'ici pour essayer de vendre votre huile ? Si le président s'en doute, il se vexera, car c'est un homme très susceptible.

— Il y a longtemps je pensais venir proposer de lui vendre de grosses quantités à un prix plus bas. Nous ne voulions plus rester sous

la dépendance du Consortium des bonzes de China Voksal. Non, ne croyez pas que j'invente ça pour me justifier. Nous avons besoin de débouchés diversifiés.

— Vos Harponneurs risquent-ils de passer d'une attaque économique à une attaque violente ?

— Ils ont des miliciens très bien entraînés. Là-bas en Antarctique, ils ont trouvé des hommes, des milliers d'hommes prêts à tout, d'anciens bagnards et d'anciens aventuriers. S'ils veulent s'emparer des stations du sud, ils n'auront aucun mal, mais plus au nord, ce sera différent. Nous avons nos dirigeables pour les attaquer depuis le ciel et nous serions alors en droit d'aller couler leur barge.

Ils descendirent à terre pour aller déjeuner dans un restaurant du port. On les reconnaissait et on les saluait familièrement. Un chef d'équipe vint même trouver Liensun pour demander à se faire embaucher, et le garçon lui promit qu'il pourrait embarquer sur le *Rewa*.

— Ici ça devient trop difficile, avec les ponts. Nous devons laisser faire les spécialistes. Pour lancer ces foutus câbles, c'est vraiment toute une affaire. Nous autres sommes des charpentiers beaucoup plus faits pour construire des plates-formes lacustres que pour traverser ces torrents en furie. Rien que d'entendre leur mugissement à des kilomètres, j'ai toujours envie de prendre mes jambes à mon cou.

Lorsqu'il revit le chef du gouvernement le lendemain, ce dernier lui annonça qu'il ne pouvait prendre que dix mille tonnes de fuel-pho pour l'instant. Liensun s'efforça de cacher sa déception. « Mais pour si peu, pensait-il, je n'enverrai pas l'*Iceberg-Ship* dans le coin. On chargera le *Princess* et le *Rewa* à leur prochaine rotation. » Mais en attendant, qu'allaient-ils faire des quatre-vingt mille tonnes qui seraient dans le ventre de l'iceberg ?

— Autre chose, dit Kayata. Nous allons établir une législation sur le bois qui flotte sur la mer d'Okhotsk. Nous craignons qu'une exploitation sauvage ne nous prive d'ici quelques années d'une richesse exceptionnelle.

— Voulez-vous dire que je ne pourrai pas emporter les quantités que j'espérais ? s'inquiéta Liensun.

— Vous devrez renoncer à votre projet de radeaux autonomes.

CHAPITRE III

S'étant décidée à quitter une NYST complètement abandonnée par sa population, Yeuse fit halte dans l'île aux Phoques alors que le nouveau chargement de l'*Iceberg-Ship* était en cours. Elle rejoignit Lien Rag sur la passerelle du géant de glace d'où l'on découvrait toutes les installations portuaires, ferroviaires, et la fonderie ultra-moderne de lard de phoques qui donnait la meilleure huile au monde.

— Ici se construit quelque chose, se laissa-t-elle aller à dire, alors qu'en haut c'est la débâcle, la ruine. Il n'y a plus dans la capitale que des irréductibles qui ne veulent pas s'en aller. La ville ne risque pas grand-chose, sauf si la banquise atlantique fond, elle aussi, mais pour l'instant elle résiste. Je vais aller dans le sud, à Magellan Station, essayer de reprendre le pouvoir aux Aiguilleurs qui ont su profiter des circonstances pour se remettre en selle. Désormais les pauvres réfugiés les couvrent de louanges. Ils ont fait un travail exceptionnel pour accueillir, loger, nourrir des millions de personnes déplacées et déjà ils reconstruisent une nouvelle société ferroviaire avec ses trains-usines, ses trains-acières, des T.O.I., les trains d'ouvriers intérimaires qui tournent sans cesse en attendant que des emplois soient offerts. Mais que puis-je faire contre une telle organisation, alors que je suis désormais la mal-aimée ? On pense que je n'ai pas fait ce que je devais, et pourtant j'ai réussi à organiser le départ de milliers de trains pour cette fameuse Patagonie.

— Rejoins-nous, dit Lien Rag. Nous sommes en train de créer un véritable pays. D'abord une ville, Lacustra City, mais plus tard ce sera la capitale de Lacustra Land. Tu y as ta place, avec ton expérience...

— Tant que je me maintiens, l'île aux Phoques reste sous contrat avec le Kid, sinon les Aiguilleurs se hâteraient de le dénoncer et vous n'auriez plus cent mille tonnes d'huile à embarquer tous les deux mois.

Lien Rag lui prit le bras et le serra :

— Ne me dis pas que tu te sacrifies pour que nous puissions

prosperer ? Les Aiguilleurs n'ont pas encore l'équipement nécessaire pour embarquer de grosses quantités de fuphoc. Nous avons tout fourni, depuis l'usine à huile jusqu'aux équipements du port. On ne peut pas nous exproprier aussi facilement. Nous avons aussi deux bateaux toujours armés de lance-missiles, deux dirigeables et un hydravion. Essaie de le leur rappeler si jamais ils commencent à regarder de ce côté.

— Ils ont déjà commencé, dit-elle, et ils s'étonnent que d'énormes quantités d'huile soient expédiées de l'autre côté de l'océan sans contrôle. Les gens s'en indignent, bien sûr, et pensent que je m'en mets plein les poches, mais légalement il y a un litige pour savoir à qui appartient l'île et la CANYST n'en a jamais décidé. Nous sommes parvenus à un accord et ils voudraient bien le déchirer. Ils savent bien que vous possédez des arguments de taille, avec vos bateaux, vos dirigeables, votre hydravion, mais ils agiront le plus sournoisement possible, et un beau jour ils seront des millions à réclamer le rattachement de l'île à la Compagnie. Et les gens que tu emploies se trouveront partagés entre leur sympathie pour toi et leur travail et leur origine panaméricaine.

— Beaucoup ont décidé de devenir citoyens du nouveau pays.

— Des Lacustriens, fit-elle en souriant. C'est ainsi qu'on les appellera, les habitants de là-bas ?

— Je n'en sais rien. Nous verrons plus tard. Tu devrais m'accompagner et tu verrais. Quand j'atteindrai la rive orientale de la Chine, je suis certain qu'il y aura au moins quarante mille mètres carrés de plates-formes et que la route ouest aura quelques centaines de mètres. Liensun a décidé de mettre les bouchées doubles et de faire venir des quantités de bois trois fois plus importantes.

— Une autre fois. Je vais d'abord essayer de sauver ce qui peut l'être de l'esprit démocratique qui soufflait sur la Compagnie avant ce désastre. S'il a disparu à jamais, je me sens trop lasse pour essayer de le ressusciter et alors je vous rejoindrai. Mais il y a le statut de l'île et j'ai envie de le négocier auprès de la caste des Aiguilleurs. Peut-être accepteraient-ils de me nommer gouverneur de cet endroit si je renonçais à mes prérogatives d'actionnaire principale.

— Tu accepterais de laisser des millions de gens retomber dans la pire des dictatures ?

— Ne me demandes-tu pas de le faire ?

— Sans trop oser croire que tu accepteras, mais je ne te savais pas aussi découragée et ce n'est pas moi qui vais te condamner parce que tu renonceras.

Elle reprit le petit voilier pour traverser l'isthme et remonta dans son train présidentiel qui devait la conduire à Magellan Station.

Lien Rag songeait souvent à elle tandis qu'il s'affairait pour

préparer ce nouveau voyage, le troisième. L'*Iceberg-Ship* ne donnait aucun signe de décrépitude et les machines réfrigérantes fonctionnaient bien. Malgré le réchauffement progressif de l'eau et de l'air, la masse de glace restait intacte, et grâce à ses capillaires distribuant du froid dans ses plus infimes parties, le bloc aurait pu supporter une température extérieure équatoriale.

— Croyez-vous que nous retrouverons tout ça ? lui demanda Pulsach la veille de leur appareillage. Je veux dire l'île, la fonderie, le port... Je sais que les Aiguilleurs louchent sur ce troupeau fabuleux d'éléphants de mer. Ils ont besoin d'huile et de viande pour les populations déplacées, et ils pourraient bien débarquer ici et s'emparer des installations.

— Mais avec quel bateau ?

— Il suffit qu'ils en trouvent un. Vous savez, le Consortium n'a jamais admis que vous ayez l'exclusivité du commerce sur le Pacifique, et peut-être a-t-il essayé de nous rouler en rentrant en contact avec la caste, sachant que Lady Yeuse était votre meilleur soutien dans cette affaire.

Lien Rag, incrédule au début, finit par admettre la logique de cette hypothèse. L'*Elovia*, le premier cargo sorti des chantiers du Consortium des bonzes, avait effectué un premier voyage en Panaméricaine, avait même transporté en Antarctique ce fameux commando chargé de surveiller et éventuellement de détruire le Réseau de la Reconquête en construction. Au retour, ce cargo avait subi une avarie et avait été réparé dans le chantier naval du Kid. Désormais, il pouvait naviguer sans ennuis. Le Consortium possédait aussi trois dirigeables, mais jusqu'ici aucun ne s'était risqué au-dessus du Pacifique pour une traversée de près de vingt mille kilomètres depuis China Voksal. Seul Liensun avait eu cette audace et avait réussi à plusieurs reprises. Pourtant un des appareils de Tharbin finirait par se lancer au-dessus de l'océan, si ce n'était déjà fait.

— Liensun vous a raconté que le Consortium possédait le meilleur réseau radio au monde grâce à des relais soigneusement implantés. Il sait très vite ce qui se passe en Panaméricaine, par exemple, mais comment peut-il garder ce réseau intact sans la complicité des Aiguilleurs ? Ceux-ci, bien que très affaiblis, gardent leur pouvoir dans des endroits comme la banquise atlantique, l'Africana et l'ouest de l'Australasienne. Cette complicité pourrait bien se retourner contre Lady Yeuse et nous-mêmes dans les jours qui vont suivre.

— Palaga le Maître Suprême était donc animé d'arrière-pensées quand il a fait son mea-culpa et proposé à Yeuse de collaborer au sauvetage des populations menacées ?

— Ce n'est pas certain. Souvenez-vous de ce qu'elle disait, qu'il

avait vieilli, qu'il n'essayait plus de donner le change. Il a affirmé que dans l'avenir il ne serait pas remplacé par un clone lorsqu'il disparaîtrait. Pourtant depuis deux cents ans c'est bien ce qui s'est passé, non ?

Lorsque l'*Iceberg-Ship* quitta l'île aux Phoques, aucune nouvelle de Yeuse ne leur était parvenue et ils durent très vite penser à autre chose quand une série de dépressions rendit l'océan difficile. Le gros bloc de glace tenait bien le coup grâce à la profondeur de sa quille et son lest en huile de phoque, mais les vagues énormes qui montaient à l'assaut de la dunette n'étaient pas faites pour rassurer l'équipage. Celui-ci, après trois traversées, n'était pas encore tout à fait aguerri, et les pièges de la mer l'épouvantaient et brisaient son moral. Seuls Lien Rag et Pulsach conservaient leur calme. Ils ne gardaient que très peu d'hommes dans le poste de pilotage, expédiaient les autres dans les profondeurs de l'iceberg où les effets des tempêtes successives étaient annulés.

La vitesse se ressentait de ce mauvais temps et ils ne progressaient plus que de quatre nœuds à l'heure, dans une eau de plus en plus tiède. Avec ce vent qui soufflait de l'Antarctique, il leur était difficile de gagner sur le sud et ses eaux plus froides.

— Vérifiez les machines à chaque moment, prescrivait Lien Rag. Nous dépendons étroitement d'elles, surtout du groupe réfrigérant qui est notre garantie. N'oubliez pas que notre coque est faite de capillaires très fins, qui solidifient l'eau de mer pour en faire un mur d'une belle épaisseur. Tant qu'elles fonctionneront, tant que le gaz réfrigérant circulera, nous n'aurons rien à craindre, même avec des vents de trois cents kilomètres à l'heure. Dans ce cas-là, par contre, il sera inutile d'essayer de conserver notre cap, et nous devons nous laisser entraîner par l'ouragan en essayant de ne pas trop dériver.

Depuis le début, tous les échanges radio étaient interrompus et on ne pouvait encore capter les émetteurs du Kid qui avait installé des relais sur quelques îlots situés sur le tropique.

Ce fut par hasard que Lien Rag découvrit un matin, en relevant Pulsach, la fuite d'huile qui laissait derrière eux un sillage moiré. En se réveillant, il avait été surpris que la mer tout autour de l'*Iceberg-Ship* soit aussi calme. En fait elle paraissait respirer paisiblement alors qu'à deux ou trois cents mètres une couronne de vagues monstrueuses menaçait la montagne de glace sans avoir la force de l'atteindre.

— Vous avez filé de l'huile pour rendre la mer moins forte ?

— Pas du tout, dit Pulsach.

— Alors nous avons une voie d'eau dans les soutes. Contrôlez les niveaux.

Bientôt on sut que c'était dans le réservoir 7 que la jauge indiquait une perte de quatre cents tonnes.

— Si cette fuite de quatre cents tonnes s'est produite au cours de la nuit, la voie d'eau n'est pas très importante. Mais si elle est récente, c'est très inquiétant. Que l'on surveille la jauge pour savoir combien nous perdons à l'heure, et qu'on envoie l'équipe spéciale de colmatage. Il doit y avoir une faille quelque part. Malgré le soin apporté à la construction de ce bateau de glace, des bulles d'air sont restées emprisonnées quelque part. Ou bien des algues ou un poisson.

Une heure plus tard on lui apprenait que la soute numéro 7 perdait cinquante tonnes à l'heure, douze cents tonnes jour. À la rigueur on pouvait prendre le risque de laisser se vider le réservoir qui s'emplirait d'eau de mer, et permettrait de conserver la grande stabilité de l'*Iceberg-Ship*. Mais Lien Rag ne se résignait pas à abandonner quinze mille tonnes à l'océan, d'autant plus que cette huile attirait par son odeur d'immenses requins affamés qui paraissaient s'en griser.

— Mais, dit Pulsach, ils ne seraient dangereux que si un homme tombait à la mer, et c'est un accident qui n'est pas à envisager.

— Vous ne connaissez pas les requins. Quand l'huile sera épuisée, ils rechercheront sa source et attaqueront la coque à belles dents, d'abord pour dévorer la glace imprégnée. Ils agrandiront la voie d'eau, pénétreront dans la soute et risquent d'attaquer les cloisons de séparation d'avec les autres réservoirs. Il faut colmater au plus vite. Nous allons utiliser l'une des bulles.

Ces bulles avaient servi lors de la mise en chantier de l'*Iceberg-Ship* lorsqu'il avait fallu descendre à moins cent cinquante mètres pour installer la première ossature de capillaires. Lien Rag avait heureusement fait la connaissance d'un ingénieur qui s'était intéressé à ces vieilles histoires d'autrefois de plongées sous-marines. Il avait lui-même effectué des descentes dans le Gulf Stream qui, au nord-est de la Panaméricaine, creusait une sorte de canal que la glace n'avait jamais pu recouvrir, même par les plus grands froids qu'avait connus la planète. Il faisait partie d'une expédition qui essayait d'évaluer l'épaisseur de la couche d'air entre la surface de l'Atlantique et la banquise, et il n'y avait que du côté du Gulf Stream que l'on pouvait plonger. Cet homme, âgé de cinquante-trois ans, s'appelait Linois et c'était grâce à lui qu'on avait mis au point les fameuses bulles, puis les tubes en matières transparentes dans lesquels les ouvriers pouvaient descendre au fond dans un air pressurisé.

— Je suis prêt à y aller, dit Linois, mais nous devons être quatre dans une bulle pour la manœuvrer. Je doute que vous trouviez un empressement irrésistible parmi l'équipage pour aller sous l'eau par cette tempête.

— J'irai, moi, dit Lien Rag. Non pas vous, Pulsach. Vous êtes le seul à pouvoir diriger ce monstre. On va essayer de trouver deux

autres compagnons.

CHAPITRE IV

Liensun attendait l'arrivée du *Princess* sans beaucoup d'enthousiasme. Depuis que Kayata lui avait annoncé que son gouvernement allait décider de limiter les exportations de bois, il broyait du noir et voyait son merveilleux projet compromis. Lacustra City ne deviendrait jamais Lacustra Land. Il aurait fallu, pour couvrir toute une Concession de plates-formes lacustres, des quantités de bois énormes que seules des navettes incessantes auraient pu lui procurer. Il s'était réjoui que Manister, le capitaine du *Rewa*, ait eu l'audace de traverser au plus court par la mer du Japon à peine libérée de sa banquise.

Il avait demandé à Farnelle de participer à cette rotation, avait commandé de vieilles machines à vapeur pour les fameux radeaux de bois. Il comptait payer en fuphoc grâce aux apports de l'*Iceberg-Ship* de son père, et tout s'écroulait. La surface de la zone lacustre ne s'étendrait que de quelques milliers de mètres carrés tous les deux mois environ, alors qu'il tablait sur un hectare, même deux toutes les quatre semaines. Il y avait aussi les habitations, des magasins, des maisons de commerce qu'il devait édifier sur tout un côté du port. Des commerçants de Markett Station et d'ailleurs avaient écrit pour demander les conditions d'achat des Concessions. Il avait reçu des demandes de partout, et même de China Voksal. Deux marchands de riz avaient demandé à visiter le chantier.

— Tout est fichu, dit-il à Ann Suba, à cause de cet hydravion que convoite ce type. Jusqu'ici c'était un homme simple, honnête, préoccupé par le bien public, et voilà que la vue de cet appareil a réveillé en lui des sentiments personnels, une convoitise insensée, une passion. Et contre une passion, que veux-tu que je fasse ?

— Toi aussi tu as une passion : Lacustra City, et vous êtes deux passionnés qui vous affrontez. Il n'en sortira rien et il faut trouver une autre solution. Nous allons attendre le *Princess*, aider Farnelle à charger et à former son train de troncs d'arbres et ensuite nous

aviserons. Je suis certaine qu'il existe ailleurs d'aussi importantes quantités de bois. Tu n'as pas visité toute la presqu'île de Kamtchatka ?

— Je l'ai survolée. Il est possible qu'il y ait des forêts entières que le gel a ruinées et qui désormais offrent leurs troncs coupés, mais nous ne trouverons jamais de telles quantités et surtout un équipement aussi performant pour le chargement.

— Nous le créerons. Il faut aller voir. Pourquoi ne pas faire un premier vol aujourd'hui ? Nous sommes en train de ruminer en attendant le *Princess* et j'ai envie de faire quelque chose, même si notre expédition nous déçoit.

Il accepta sa proposition, et dans l'heure l'hydravion quitta la mer d'Okhotsk pour le Grand Nord. La presqu'île de Kamtchatka fut rapidement atteinte, mais tous les arbres avaient roulé à l'intérieur de la mer d'Okhotsk, c'est-à-dire en pays de Djoug et non dans la mer de Béring sur la côte est. Ils remontèrent vers le fameux détroit mais n'aperçurent aucune forêt digne de ce nom.

— Jadis c'étaient des toundras, des déserts plus au nord. Nous ne trouverons rien.

— Soit, mais en face, à la même latitude que le pays de Djoug, qu'y a-t-il ?

— L'Alaska, mais les glaciers fantastiques sont en train de glisser vers la mer et ce sont eux qui provoquent des tsunamis incessants.

— Y aurait-il des arbres ?

— Lorsque j'ai survolé cette région, j'ai dû grimper à vingt mille mètres pour que Charlster fasse ses observations et je n'ai pas fouillé chaque recoin.

— Demain nous irons là-bas, dit Ann Suba.

— Tu n'y songes pas ? Il nous faudrait trois jours aller et retour. Farnelle aura besoin de nous pour son premier voyage dans le coin et nous ne pouvons emporter la quantité nécessaire de fuel pour cet aller-retour.

— Nous en trouverons. Nous avons toujours trouvé de quoi remplir nos réservoirs, sauf sur la banquise atlantique, fit-elle avec un petit rire confus. Je suis certaine que nous découvrirons des forêts entières que les glaciers auront poussées vers la mer.

— Les conditions d'exploitation seront telles que nous ne trouverons personne pour y aller.

— Nous continuerons d'acheter du bois dans le pays de Djoug, le temps de nous installer là-bas. En six mois nous devrions y parvenir ; d'ici là, il te faudra maîtriser ton impatience et faire bonne figure à Kayata.

Ils retournèrent se poser devant Djougrad et le soir même dinaient avec l'ingénieur Pavakov.

— Vous avez fait peur à notre chef de gouvernement, leur dit-il au cours du repas. Il a cru que vous rentriez chez vous, c'est donc qu'il espère poursuivre la discussion. À votre place, je jouerais la résignation. J'ai compris qu'il était vraiment obsédé par cet hydravion. Je n'ai aucun conseil à vous donner et je comprends que vous ne puissiez vous défaire d'un appareil aussi précieux. Mais cependant, à votre place je ne descendrais plus à terre. Du moins les deux en même temps.

— Vous croyez ?... Mais personne ne peut piloter cet appareil !

— Non, mais on peut le remorquer jusqu'au plus profond d'un fjord où vous ne le retrouverez jamais... Je n'ai jamais vu un tel désir de possession chez un homme, sauf chez ceux qui désiraient une femme. Kayata est en train de perdre la tête pour cet hydravion, et même son entourage s'en rend compte.

Ils dormirent très mal et Liensun se releva à plusieurs reprises pour regarder au-dehors. La nuit était glaciale et les lumières de la capitale brillaient paisiblement, mais il n'était plus aussi tranquille qu'autrefois dans ce pays qui lui avait semblé le prototype d'une terre harmonieuse, gouvernée avec sagesse.

Le lendemain, ils réussirent à faire un plein d'huile dans un des petits ports qui jalonnaient la rive orientale de cette mer fermée au sud-est par les Kouriles. Ann Suba dit qu'avec cette quantité elle pouvait parcourir dans les six mille kilomètres.

— Nous aurions juste, très juste pour un aller-retour, dit-il, et encore je ne sais pas si mes estimations sont bonnes.

Ils réglèrent l'huile en monnaie locale mais on leur demanda s'ils n'avaient pas des marchandises de troc.

Liensun avait prévu un certain nombre de produits, surtout des récepteurs radio achetés à Markett Station où on les fabriquait désormais à un prix très bas. Il enchantait ses interlocuteurs lorsque ceux-ci purent capter les émissions de leur capitale et celles des radios des villes éparpillées dans la montagne, et jusque dans la plaine inondée de la Lena. Du coup il leur demanda s'il n'existait pas une station de chasse aux phoques qui pourrait leur fournir de l'huile dans le Nord, et on leur en cita deux. Une située sur la péninsule de l'Alaska. Là-bas vivaient des familles d'Esquimaux qui, une fois par an, revenaient vers le Kamtchatka avec des wagons d'huile, quand la banquise existait encore. Depuis ils n'avaient plus reparu, mais des commerçants avisés qui avaient fait construire un bateau en bois s'étaient rendus là-bas pour leur acheter des fourrures et un peu d'huile.

— Ils en ont des stocks énormes. Mais ne peuvent l'écouler.

— Et l'autre station ?

— On n'est pas très sûrs, il y avait des chasseurs sur la mer de

Beaufort plus au nord, mais je n'ai pas d'autres renseignements.

— Vous souvenez-vous de Jelly ? demanda soudain Ann Suba. Ces montagnes de gélatine qui dévoraient tout...

Les gens s'en souvenaient, mais Jelly, l'amibe monstrueuse qui pouvait s'étirer sur un million de kilomètres carrés et phagocyter toute matière organique sur son territoire, avait disparu depuis des années sans que l'on sache ni pourquoi ni comment, ni où elle aurait pu se réfugier. Liensun et Ann Suba se souvenaient de la base infernale que Ma Ker avait voulu installer dans le corps même de l'animal. Il avait fallu attaquer le protoplasma, y creuser une énorme excavation où les Rénovateurs du Soleil avaient installé leur camp, mais constamment des équipes surveillaient l'animal, l'empêchaient de pousser ses pseudopodes trop loin.

— C'est pourquoi je me suis révoltée pour aller fonder cette colonie dans le Tibet, les Échafaudages, où c'était à peine mieux mais tout de même plus vivable.

Ils survolaient la mer de Béring et découvraient les milliers d'îles de glace qui paraissaient toutes provenir de l'est. Elle repéra enfin la péninsule de l'Alaska, après un chapelet d'îles véritables où les arbres abattus n'étaient pas très abondants. Il y avait là aussi quelques installations humaines, mais on leur avait conseillé de les éviter car certaines étaient occupées par des bagnards rescapés des anciens trains-bagnes sibériens.

— La première expédition envoyée par le Kid avec la vedette *Titan I* a été attaquée justement par des anciens bagnards. Mon frère Jdrien se trouvait dans l'expédition de secours que le Kid avait envoyée avec la deuxième vedette construite dans l'île du Titan.

Ils amerrirent en face du village esquimau constitué de huttes en bois. Toute la population se pressa sur le rivage lorsque l'hydravion dériva vers eux. Liensun décida de descendre seul à terre. Il emportait un grand sac de produits à échanger. Des postes de radio mais aussi du thé, du sucre, des produits synthétiques comme du miel et des confitures. Il y avait aussi des cigarettes, des cigares euphorisants qui venaient de Transeuropéenne et des boîtes de produits énergétiques importés de Panaméricaine. Depuis le poste de pilotage, Ann Suba surveillait avec inquiétude le débarquement de Liensun. Les Esquimaux étaient des gens accueillants et pacifiques, mais on pouvait toujours craindre qu'un groupe de bagnards ne se soit installé dans leur village pour y faire leur loi. Mais apparemment tout se passait bien. Liensun distribuait des sucreries aux gosses, puis soudain il parut assez déconcerté et dans son petit émetteur personnel informa son amie de ce qui se passait :

— Ils sont déçus que je n'apporte pas d'alcool. Il paraît que les commerçants djougiens apportent toujours de la vodka, je ne sais que

faire. Ils ont de l'huile, mais ils préfèrent nettement l'alcool. En avons-nous un peu ?

— Trois quatre douzaines de bouteilles.

— Les commerçants du pays de Djoug leur apportent des containers entiers pour leurs peaux... Mais ils sont quand même contents qu'on vienne les débarrasser d'une partie de leur huile. Je vais examiner celle-ci. Il faudra peut-être la raffiner avant de l'utiliser.

S'ils pouvaient compléter leur plein, ils auraient de quoi longer la côte de l'Alaska sur mille kilomètres, avant de retourner dans la mer d'Okhotsk.

CHAPITRE V

Le *Princess* avait connu les terribles tempêtes de l'Antarctique, les brouillards, la longue traversée du Pacifique, mais, curieusement, jamais l'équipage n'avait été aussi inquiet à l'idée de remonter vers le nord de la planète. Déjà la traversée de la mer du Japon avait été mal accueillie, et Zabel, le commandant en second, avait prévenu son amie. Les deux jeunes femmes estimaient pourtant que la navigation était sûre, malgré la présence de ces blocs de glace que le courant allait drosser sur la côte ouest.

— Il y a bien sûr l'ancienne légende de Jelly qui se murmure constamment, disait Farnelle.

— Ce n'est pas une légende, affirma Zabel. J'étais petite fille quand les Rénovateurs sont allés s'installer dans le ventre même de cette monstrueuse amibe, et je peux vous jurer que depuis il m'arrive d'avoir des cauchemars certaines nuits. Nous devions nous tenir éloignés de ces falaises blanches, brillantes, nacrées qui nous paraissaient si jolies vues de loin. Un cordon de gardes veillait avec toutes sortes d'armes pour tuer ou brûler les pseudopodes qui se seraient aventurés dans le camp. Un jour, pourtant, j'ai vu une fillette plus petite que moi attaquée par une de ces horreurs, attirée dans la falaise qui s'est refermée sur elle comme par magie et jamais je n'oublierai cette scène.

— Le *Rewa* a effectué quantité de voyages sans jamais rencontrer cette Jelly... Elle a disparu et la navigation est assez aisée tant que la tempête ne se lève pas. Si le vent soufflait du nord quand nous nous présenterons devant le détroit de La Pérouse, ce serait différent. Il y a bien un autre détroit mais il ne doit pas être débarrassé de sa banquise, celui-là, le détroit de Tatarie. Ensuite nous serons dans la fameuse mer d'Okhotsk où Liensun et Ann Suba nous attendent.

— Demain ils nous survoleront avec leur hydravion, dit Zabel, faisant un effort pour oublier ses peurs d'enfant.

Dans la nuit, le passage de La Pérouse se présenta mais Farnelle,

par prudence, fit mouiller une ancre et préféra attendre le lever du jour avant de l'emprunter, ce qu'elle regretta car il était libre de glace et très accessible. Elle fut néanmoins heureuse de naviguer dans la fameuse mer d'Okhotsk. Quand elle regardait vers le sud-est, elle apercevait le chapelet des îles Kouriles qui paraissaient étroitement serrées les unes contre les autres. À se demander comment on pouvait accéder au Pacifique à travers elles.

En vain elles attendirent le survol par l'hydravion de Ann Suba et la journée passa sans qu'elles aient vu l'appareil. Elles longèrent l'île de Sakhaline qui faisait mille kilomètres de long. Il leur faudrait un jour et demi pour contourner sa pointe extrême du nord-ouest, puis elles apercevraient, au cours de la deuxième nuit, les lumières de Djougrad et le faisceau de son nouveau phare. Construit depuis peu, il guidait désormais les petits bateaux des pêcheurs et des chasseurs de phoques. D'après Liensun, aucun de ces bateaux ne dépassait les vingt mètres de long et les cinquante tonneaux. Ils étaient souvent mixtes, voile et vapeur, sauf ceux qui avaient reçu des moteurs en céramique de Titan. Le phare était une tour de trente-cinq mètres de haut construite en bois. Farnelle était curieuse de voir cette réalisation et surtout la fameuse banquise de bois qui occupait tout le fond de la mer intérieure.

— Aujourd'hui nous devrions entrer en contact avec l'appareil, dit Zabel.

Lorsque à midi elles doublèrent le cap terminal de Sakhaline, un brouillard épais se présenta. Mais elles eurent un contact radio avec la capitale et la capitainerie du port, qui leur confirma que le brouillard régnait aussi sur la ville.

— Une augmentation de la température. Il paraît que nous approchons de ce que l'on appelle l'été.

— Est-ce à cause du brouillard que nous n'avons pas été survolés par l'hydravion de nos amis Liensun et Ann Suba ?

— L'appareil a quitté l'avant-port depuis hier matin pour se diriger vers le nord. Il ne rentrera que demain au plus tôt, mais nous avons toutes les indications pour faciliter votre travail. Les planches et les pilotis sont prêts à être grutés et les trains de troncs d'arbres sont presque tous formés.

La navigation continua au radar dans l'épaisse brume qui empêchait toute visibilité. La sirène du bateau fonctionnait sans arrêt, mais Farnelle restait très inquiète. Elle ne possédait qu'une carte peu détaillée sur cet endroit, une copie de celle que détenait Manister du *Rewa*, et avait l'impression que son ancien second, qui à présent commandait le vieux charbonnier, n'était pas content que le *Princess* effectue le même trajet que lui. Il n'avait pas dû donner toutes les précisions utiles sur la fameuse mer, où un blizzard dangereux pouvait

tomber d'un seul coup des montagnes du Kamtchatka tout proche. On l'appelait la purga. Elle balayerait le brouillard mais provoquerait des vagues énormes dans cette mer fermée.

Le lendemain, la brume s'était un peu dispersée, cependant elle n'apercevait toujours pas la ville, même si leur radar la signalait depuis plus d'une heure au fond d'une baie. La vitesse ralentit encore et on plaça des hommes à l'avant, à l'abri du pavois. Ceux-là avaient de l'oreille et du nez et sentaient le froid des icebergs avant que ceux-ci n'apparaissent sur l'écran.

Le danger devait venir des troncs qui se détachaient de la fameuse banquise de bois et qui erraient un peu partout. Les services techniques du pays de Djoug s'efforçaient d'empêcher ces errances dangereuses, mais des dizaines de troncs échappaient à leur surveillance constante.

Le capitaine du port annonça qu'il leur envoyait un pilote à bord d'un canot à moteur. Farnelle, par amour-propre, faillit refuser car Manister disait n'en avoir jamais eu besoin, mais elle ne voulait prendre aucun risque pour son cher cargo. Elle avait trop souffert moralement quand il était resté prisonnier des glaces du chenal chinois durant des années, trop heureuse d'en avoir retrouvé le commandement. Il était aussi son apport à l'association de l'Omnium du Pacifique, car elle n'avait rien d'autre à offrir. Toutefois, comme lui avait déclaré Lien Rag, c'était un très bel apport qui représentait beaucoup pour la société.

Le pilote fut bientôt à bord et s'occupa de conduire le gros cargo dans le port. Il expliqua qu'il n'avait jamais dirigé un bateau aussi important, mais qu'il leur fallait se préparer à recevoir d'autres bâtiments tout aussi considérables dans un avenir très proche.

— Pour l'instant, il n'y a que le *Rewa* et celui-ci, répondit Farnelle, interloquée.

— Il y en aura d'autres, puisque le Consortium des bonzes nous a annoncé qu'un cargo accosterait chez nous avant un mois, pour nous livrer des marchandises précieuses.

Zabel envoya son coude dans les côtes de Farnelle qui s'efforça de rester impassible. Mine de rien, ce pilote leur révélait un secret qui avait dû être bien gardé par le gouvernement de ce fameux pays idyllique de Djoug. Liensun avait certainement idéalisé cet endroit, mais avait oublié de compter avec les besoins d'un peuple et le machiavélisme de ses dirigeants.

— Est-ce que ce cargo s'appelle l'*Elovia* ? demanda-t-elle.

— Nous n'avons pas encore reçu toutes les instructions le concernant. Il sera plus petit que le vôtre je crois, mais plus rapide.

Que ferait Liensun lorsqu'il serait mis au courant ?

— Regardez là-bas notre fameuse banquise de bois.

Malgré les brumes encore épaisses, elles purent voir, grâce à des lunettes d'approche, les milliers de troncs qui formaient le début de cette banquise.

— Elle s'étend sur sept cents kilomètres de long et presque autant de large, mais du côté où la mer se resserre pour former une baie il doit y avoir encore plus. Des millions de troncs. Un service spécial les surveille désormais, sinon ils recouvriraient toute la mer et nous empêcheraient d'accéder au port.

— Le prochain cargo vient pour le bois ?

— Le bois, oui, mais aussi notre poisson séché et nos viandes d'élevage. Nous avons de magnifiques élevages de toutes sortes d'animaux ; de rennes, bien sûr, mais aussi de porcs, de moutons et de bœufs. Le Consortium nous achètera de grosses quantités.

— Ils sont venus en dirigeable ?

— Un magnifique appareil avec une nacelle à trois ponts que j'ai eu l'honneur de visiter... C'est une splendeur. Remarquez que l'appareil qu'utilisent votre ami Liensun et surtout son amie Ann Suba me plonge encore plus dans l'admiration car c'est vraiment un appareil exceptionnel. Quelle facilité pour se poser n'importe où et pour s'arracher à la mer. On doit pouvoir aller partout avec ça, et sans les inconvénients d'un gros dirigeable qui, dit-on, est très sensible au vent.

Le *Princess* fut amarré le long d'un quai en bois où s'empilaient, à des hauteurs vertigineuses, les fameuses planches et les pilotis.

— Ça sent bon, murmura Zabel.

— C'est vrai que nous avons cette chance, dit le pilote, de travailler sur une matière qui n'empeste pas comme le gaz de pétrole ou le méthane. Je vais donc vous laisser. Le chargement commencera très tôt demain matin, mais vous allez recevoir la personne responsable des livraisons de bois.

Il accepta une caisse de bouteilles de vodka et quitta le cargo. Elles n'osèrent pas tout de suite parler devant les hommes d'équipage qui s'activaient pour assurer la sécurité du navire, mais elles étaient soucieuses.

— Un dirigeable à trois ponts, c'est un appareil récent du type de l'*Indépendance*, dit Farnelle.

— Et un cargo plus petit ne peut être sorti que d'un chantier secret. Je ne vois pas où il peut être installé, sinon dans le chenal chinois ouvert désormais à la circulation. Lafitte a mis les bouchées doubles pour faire oublier sa faute grave au retour de la Panaméricaine.

— Le Kid n'aurait jamais dû accepter de faire les réparations, continua Farnelle, et quand je pense que Liensun a proposé d'adapter le système de transmission hydraulique sur ce bateau, donnant à la

flotte de Tharbin une avance technique considérable...

— Je suis sûre qu'ils viennent acheter du bois, insista Zabel, et que Tharbin va lui aussi construire une cité lacustre.

Le responsable des livraisons vint assez tard en s'excusant, mais il était sur la banquise de bois en train de préparer le train de troncs d'arbres.

— Nous allons décharger votre fret cette nuit, annonça-t-il, car nous sommes assez pressés. Il faudrait que demain matin nous commencions à remplir vos cales, et que d'ici deux jours vous soyez sur le chemin du retour, car nous craignons que le temps ne se gâte et que la purga ne se mette à souffler.

Farnelle resta sans réaction mais elle confia ensuite à Zabel qu'elle n'était pas dupe :

— Il nous expédie. Nous sommes arrivés à un mauvais moment, mais ils ne savent pas que le *Rewa* nous suit à quatre jours environ et que, nous partis, il y aura tout de même un cargo de l'Omnium dans la mer d'Okhotsk, ce qu'ils ne souhaitaient pas.

On déchargea les gros rouleaux de filin pour les fameux ponts suspendus, les caisses des moteurs en céramique, mais aussi les machines à vapeur que Liensun avait prévues pour ses fameux radeaux de bois. Le responsable parut ennuyé lorsque ce fut le tour de ces machines à être enlevées de la cale.

— Un instant, dit-il. Je suis au courant du projet de votre ami Liensun, mais le conseil de gouvernement va prendre un arrêté qui limitera l'exportation de notre bois. Le système de ces radeaux entraînerait trop vite une perte de nos grandes richesses naturelles. Nous ne pouvons pas impunément réduire cette banquise de bois sans entraîner des conséquences écologiques graves. Pour l'instant ce système est prohibé.

— Mais vous ne nous avez pas prévenus ! explosa Farnelle. Si je veux entasser vos planches, il faut que j'enlève ces grandes caisses. Sinon c'est presque trois mille tonnes de planches que je ne pourrai pas emporter.

— Vous avez bien un entrepôt où nous puissions les laisser ? demanda Zabel, beaucoup plus calme. Le temps que Liensun discute avec votre gouvernement. Il faudrait qu'il soit là pour prendre une décision.

Le déchargement s'interrompt mais visiblement cela ne faisait pas l'affaire de l'aconier qui voulait que le *Princess* quitte très vite le port avec sa cargaison.

— Je peux vous trouver un entrepôt, mais il faudra le louer, dit-il.

Farnelle discuta du prix et l'autre céda très vite, nouvelle preuve de son impatience à les voir repartir. Si tout se passait comme

l'aconier le souhaitait, elles n'auraient même pas le temps d'aller visiter la banquise de bois et la ville.

CHAPITRE VI

Pour la deuxième nuit ils avaient ancré l'hydravion dans une baie où les glaciers ne menaçaient pas de se jeter à l'eau. Ils étaient même assez éloignés de là. En fait il avait dû y en avoir de grosses masses pour se précipiter dans l'eau, puis une vallée avait arrêté cette course à la mer qui reprendrait quand les glaciers monteraient les uns sur les autres pour continuer leur fantastique glissade.

— Demain nous rentrons, décréta Liensun.

— Demain nous terminons d'explorer cette côte. Nous avons quand même vu des signes encourageants, non ?

— Peuh ! Tu parles ! De quoi faire trois ou quatre voyages, et encore. Il n'y a pas assez de troncs pour installer une scierie. Mon rêve c'est de trouver des millions de troncs et de pouvoir les débiter sur place. On ne transporterait plus que du bois déjà dégrossi, ce qui accélérerait encore la construction de notre nouveau pays. Mais ce n'est pas dans l'Alaska que je trouverai cette fortune.

Dans la nuit le vent se leva et l'hydravion lévita sur son ancre. Ils durent se lever pour en mouiller une autre, mais ne purent se rendormir. Liensun s'inquiétait pour Farnelle, Zabel et le *Princess* qui devaient se trouver à Djougrad.

— Je crains qu'elles ne soient pas bien accueillies. Nous ne sommes plus tellement persona grata désormais, à cause de ce fichu appareil. Si seulement nous pouvions demander à Kurts de nous amener le troisième.

— Kurts a d'autres chats à fouetter, répondit Ann Suba.

Ce qui réveilla en lui la jalousie qu'il avait éprouvée sans se l'avouer, lorsqu'elle était restée absente des mois aux côtés de Kurts, dans l'Antarctique pour commencer, puis en Transeuropéenne. Il était sûr qu'elle avait couché avec le pirate et il ne pouvait supporter cette pensée. Longtemps il s'était cru enfin guéri de cette passion charnelle qui les jetait violemment dans les bras l'un de l'autre, mais qui les empêchait de vivre ensemble comme un couple tout simplement

aimant. Il n'y avait entre eux ni grande compréhension, ni tendresse. Elle le considérait toujours comme un enfant capricieux, menteur, prêt à tout pour prouver qu'il était le meilleur, et lui se sentait écrasé par ses connaissances, sa maturité. En plus elle avait des remords de devoir ses plus grandes jouissances à un gosse qui aurait presque pu être son fils.

— Farnelle est assez expérimentée pour ne pas s'en laisser conter. Je la connais, c'est une femme admirable, et si elle est entrée dans votre association ce n'est pas pour se laisser imposer ta loi ou celle du Kid ou de ton père. Elle apporte son cargo *Princess*, son savoir-faire. Pour aller dans l'Antarctique chercher de la viande de mouton, frôler mille dangers et fournir l'information sur le débarquement des Harponneurs il fallait quelqu'un qui n'ait pas froid aux yeux, et Farnelle est ce quelqu'un-là, que tu le veuilles ou non. Dans Djougrad elle saura agir avec diplomatie et fermeté s'il le faut, fais-lui confiance. Il faut que tout à l'heure, quand le jour se lèvera, nous soyons prêts à repartir pour une dernière journée d'exploration.

— Et le fuel pour les moteurs ?

— Nous pourrons revenir dans la péninsule de l'Alaska auprès de la station esquimaude.

— Sans alcool nous n'obtiendrons rien.

Mais à l'aube elle arrachait l'hydravion à la petite couche de glace qui s'était formée durant la nuit sur cette baie exposée au nord. Juste deux centimètres cependant qui fondraient dans la journée.

— Hé ! dit-il, tu t'enfonces trop. On a dit le rivage de l'Alaska, pas l'intérieur du pays.

— Ne t'inquiète pas, nous reviendrons par la côte, mais j'ai ma petite idée.

Ils s'enfonçaient vers des montagnes inconnues qui s'élevaient à quelque distance de la mer. Les pentes avaient été laminées par les énormes glaciers descendus vers les fjords. Il ne restait que la roche nue. Plus de terre arable, plus aucune chance de voir un jour la végétation repousser avant des siècles, quand le vent et l'érosion auraient reconstitué une mince pellicule fertile.

— Là il devait y avoir une ancienne ville, pas une station, mais une ville de jadis.

Liensun regardait ces dessins rectilignes, ces carrés, ces rectangles qui marquaient d'anciennes fondations. Les vestiges avaient aussi rejoint l'océan Pacifique.

— Floa Sadon affirme qu'elle détient la preuve que la glaciation a commencé voici plus de douze siècles, et non trois comme l'attestaient les savants officiels, les Néo-Catholiques, tous les dirigeants. Douze siècles, tu te rends compte ? Le pape est, paraît-il, très fâché des révélations de Floa, et elle était retenue prisonnière en

Romania pour qu'elle n'aille pas répéter ces choses-là un peu partout.

— Maintenant elle est avec Kurts le pirate ?

— Oui, mais il en est bien embarrassé. Il n'a plus pour elle que de la pitié et une certaine fidélité. Il va essayer de la protéger, de la sortir de cette Compagnie en pleine révolution, mais je crains qu'il ne soit entraîné dans la tourmente et n'y laisse sa vie.

— Tu en aurais de la peine ?

Elle ne répondit pas tout de suite et il insista.

— Oui, j'aurais de la peine, car c'est un homme que j'ai pu apprécier.

— Tu as couché avec lui ?

— Tu crois que c'est le plus important ? Je couche avec toi mais je ne t'ai jamais aimé, ce qui s'appelle aimer.

Liensun en resta tout bête et quitta le poste de pilotage pour aller boire un peu de café. Il essayait de retrouver son enthousiasme qui pendant des mois l'avait fait vivre dans un rêve de grandeur, mais se sentait démoralisé. Coup sur coup il encaissait des échecs destructeurs, comme l'attitude de Kayata, celle de Ann Suba. Pourquoi être jaloux de Kurts, alors qu'il avait vécu sans se soucier d'Ann durant des années et que Songe était devenue sa compagne ? Il avala son café et regagna le poste de pilotage avec un peu plus d'assurance :

— Nous allons rentrer. Farnelle apporte les vieilles machines à vapeur achetées d'occasion, et j'espère qu'elle pourra les faire débarquer. Elles étaient prévues pour les fameux radeaux de bois, mais Kayata ne veut pas en entendre parler. Pourtant nous ne pouvons les remporter car elles occuperaient la place de trois mille tonnes de planches.

Occupée par son pilotage, Ann Suba ne paraissait pas l'écouter. Il se laissa tomber dans le siège de copilote et coiffa son casque :

— Tu as entendu ce que je te disais ? Nous devons retourner au plus vite. Farnelle peut avoir des ennuis.

— Juste ces montagnes et ensuite nous descendrons vers l'océan pour remonter le long du rivage.

— Nous couperons au plus court jusqu'à la péninsule de l'Alaska pour nous ravitailler en huile. Je veux être à Djougrad cette nuit.

— Là-bas ces montagnes que tu aperçois sont les Rocheuses de l'ancienne Colombie. Les glaciers y sont formidables et regarde comment les vallées sont inondées. Ce sont également des glaces qui en barrent la sortie, mais le jour où elles fondront, des quantités énormes d'eau atteindront le Pacifique. De l'eau douce qui risque de modifier complètement le milieu marin. Il y avait des quantités énormes de saumons avant la Grande Panique, et je me demande si on en trouverait encore.

Elle vira doucement pour survoler la chaîne côtière et ce fut lui

qui découvrit l'entassement prodigieux. À perte de vue ils étaient couchés à flanc de montagne, s'entassaient dans les vallées, flottaient sur des lacs de retenue naturelle, engorgeaient des canyons, avaient tenté d'escalader une dernière barrière montagnaise mais n'avaient pas encore réussi.

— Ils bougent, murmura Liensun extasié. Ils avancent. Imperceptiblement mais ils avancent.

— C'est l'eau de fonte en dessous d'eux sur laquelle ils flottent. Elle s'infiltre partout, grossit de tous les apports venus des Rocheuses et des autres montagnes. D'ici quelques mois ils franchiront ce col et seront entraînés jusque dans la mer.

— Des troncs d'arbre comme dans le pays de Djoug, mais à plus de cinquante kilomètres de la mer, pire, d'une côte déchiquetée que le doigt fébrile de Liensun recherchait sur leur vieille carte de la région.

— Autrefois ce n'était plus l'Alaska mais la Colombie-Britannique... Et ces arbres vont finir dans la multitude des fjords, dans cette vallée étroite, la baie du Prince Rupert. Ils vont s'entasser dans toutes les découpures, se déchiqueter... Quel massacre inutile ! Nous ne pourrons pas les récupérer...

— Regarde, dit Ann, juste en face mais fermant ce détroit il y a une grande île... L'île de la Reine Charlotte. Nous allons nous poser à côté pour examiner la situation.

Liensun lui demanda quelques minutes, le temps de photographier cette richesse cachée par les montagnes côtières. Il y avait là certainement autant de troncs d'arbres arrachés à leur sol que dans la mer d'Okhotsk mais le malheur était que pour le moment ce trésor restait inexploitable. L'hydravion s'éleva, franchit la barrière rocheuse et plongea vers la mer.

— Tout cet endroit est libre de glaciers, tu t'en rends compte j'espère ? C'est-à-dire que ce qui est une menace terrible au nord ne l'est plus ici.

— Il y aura l'eau. Quand elle atteindra le niveau désiré, elle déferlera.

— Non, ce sera le trop-plein d'un immense lac qui entraînera les troncs vers la mer.

— Au compte-gouttes, à raison de quelques dizaines par jour, ce qui serait insuffisant pour alimenter une installation telle que je voudrais la construire. Ce sera une grande scierie, avec des machines perfectionnées et des employés. Il faudra payer tout ça. Plusieurs millions de dollars à engager. Mais pour des centaines de troncs à débiter par jour, pas quelques dizaines.

L'hydravion plongeait vers la mer. La baie du Prince Rupert était totalement libre de glace mais de nombreuses cascades d'eau douce s'y jetaient et formaient des tourbillons côtiers. Plus loin l'eau paraissait

plus calme, surtout à proximité de l'île de la Reine Charlotte.

— Nous allons amerrir, dit-elle. Le temps de repérer la meilleure zone pour nous poser.

Liensun regardait sur sa droite. Derrière la chaîne côtière attendaient des millions de tonnes de bois, ce bois dont il avait grand besoin et que le pays de Djoug voulait lui mesurer désormais.

— Attention, j'y vais.

Dans de grandes gerbes l'hydravion laboura la mer et se dirigea vers une baie largement ouverte à l'est. Ils se rendirent compte qu'il y avait en réalité au moins deux îles principales et non une seule.

CHAPITRE VII

Le spécialiste en plongée sous-marine Linois commença par descendre le long du flanc de l'*Iceberg-Ship*, une caméra reliée à son écran par un câble, et celle-ci s'enfonça dans l'eau épaissie par l'huile. Avec très peu de visibilité l'image n'était pas très bonne. De grandes silhouettes fuselées rôdaient dans cette ambiance glauque.

— Des requins, dit Lien Rag. Je crains qu'ils n'aient commencé d'attaquer la coque. Ils ont des dents formidables et nos capillaires vont être déchiquetés les uns après les autres.

Linois ne disait rien. Il venait de découvrir la faille, très longue, plusieurs mètres, qui coupait la coque à l'oblique. Elle n'était pas encore très ouverte, ressemblait à une bouche, mais les bords en étaient dentelés, preuve que les requins effectivement dévoraient la glace imprégnée d'huile de phoque.

— Nous ne pourrons rien faire, dit Linois. La sphère ballottera dans tous les sens, et pour travailler à cette profondeur avec la présence de ces animaux inquiétants, ce ne sera pas possible. Je propose que nous descendions dans la soute d'huile. Évidemment il nous faudra beaucoup plus de lest, mais ce sera plus efficace. Nous utiliserons un circuit dérivé qui, malgré la présence de l'huile, parviendra à reconstituer les cinq mètres d'épaisseur de la coque à cet endroit. Nous la renforcerons, d'ailleurs. Ce sera un travail exténuant, car nous ne pourrons pas rester plus de deux heures à chaque plongée. Il faudrait donc prévoir des équipes, au moins trois. Deux heures de travail, quatre heures de repos : cela me paraît raisonnable.

— Nous aurons du mal à trouver des volontaires. Et si nous vidions la soute dans la mer ? L'huile attirerait les requins dans notre sillage, loin de cette fissure, et nous pourrions travailler dans de meilleures conditions.

— C'est vous que ça regarde, répondit Linois. Quinze mille tonnes de fuphoc, c'est tout de même une énorme quantité à sacrifier. Nous pourrions vider la soute jusqu'au niveau bas de la fissure. Nous

allons évaluer celle-ci de l'intérieur et nous pourrions ensuite travailler sur une sorte de plate-forme pneumatique. Il y a une possibilité d'économiser un peu d'huile en agissant ainsi.

Cette fois la caméra fut plongée dans la soute. La fissure, bien que très longue, laissait plusieurs mètres d'huile en dessous de son point le plus bas. Lien Rag évalua à cinq mille tonnes la quantité qui pourrait être sauvée et donna son accord.

— Ce que je crains, dit-il, c'est qu'une fois la source tarie, certains requins continuent à attaquer l'avarie depuis l'océan. Nous devons rester sur nos gardes.

— Dans ces conditions, on pourra travailler plus longtemps, mais à condition d'évacuer les odeurs et de nous envoyer de l'air frais. Les volontaires, je l'espère, seront plus nombreux.

Le pompage put commencer avant la nuit et expédia par gros jets verdâtres l'huile dans le sillage de l'*Iceberg-Ship*. Depuis la dunette, c'était un spectacle auquel tout l'équipage, même les quarts au repos, venaient assister, car des centaines de requins se disputaient cette manne qui jaillissait des tuyaux à gros bouillons.

— Je croyais que seule l'odeur du sang pouvait les affoler ainsi.

— C'est l'odeur du phoque. Ils avalent l'huile avec des quantités énormes d'eau de mer, mais croient engloutir de la chair de phoque.

Le niveau souhaité fut atteint vers minuit et déjà la première équipe commença sa descente. On avait installé un système de ventilation qui évacuait les odeurs et essayait de les remplacer par de l'air frais.

Malgré tout, l'air était saturé de gras et tout de suite les gants devinrent glissants, rendant le travail très difficile. Il fallut commencer par aveugler la voie d'eau. La mer pénétrait dans la soute à raison d'un mètre cube à la minute depuis que l'huile ne s'échappait plus, mais plus tard lorsque l'huile flotterait au-dessus, on la pomperait aisément. Le colmatage dura des heures et enfin un ouvrier pendu à un harnais, plaqué contre la paroi par des cordages tenus par d'autres ouvriers, commença à agrandir la fissure pour la rendre plus aisée à reboucher. On avait préparé une nouvelle grille de capillaires renforcée par des arceaux de carbone, et il fallait que la fissure soit exactement aux dimensions.

Lien Rag se fit hisser à son tour pour continuer ce travail pénible. Tout était gras, la paroi, les gants, l'outil, la plate-forme pneumatique. C'était un effort considérable pour arracher quelques morceaux de glace à la paroi sans trop endommager les circuits, mais certains étaient déjà tranchés et perdaient leur air liquéfié. Il fallait les raccorder rapidement, malgré le gras. Par chance ce type de capillaire était facile à abouter, et à l'aide d'un produit spécial on faisait des soudures rapides et solides.

Lien Rag fut à son tour remplacé par Linois qui s'obstina jusqu'à l'épuisement. Un autre ouvrier reprit le marteau pneumatique. Il s'exclama soudain parce que le colmatage commençait à laisser filtrer de l'eau de mer. Il fallait le renforcer tant qu'il était temps. On lui envoya le produit qui se répandait à l'aide d'une bombe aérosol. Ce produit avait une grande capacité d'expansion et devenait au contact de l'eau une masse très dure.

L'homme mal équilibré dans son harnais, maladroit à cause de la pellicule de gras qui recouvrait tout, laissa échapper sa bombe dans la fissure. Celle-ci devait être tenue à deux mains tant la dépression, lorsqu'on envoyait le produit, était forte. Il se pencha violemment en avant pour la récupérer, enfonça tout son bras dans la voie d'eau et poussa un cri épouvantable.

Dans un réflexe excellent, ses deux aides tirèrent sur les cordes pour l'éloigner de la paroi et une pluie de sang les recouvrit sur le haut du corps. L'homme agitait un moignon de bras tranché net au-dessus du coude. Et en même temps apparut la gueule béante d'un requin qui avait réussi à insinuer sa tête dans la voie d'eau. On avait prévu ce genre d'attaque et un homme armé d'une carabine tira deux coups dans l'œil féroce. L'animal mort resta ainsi en travers de la fissure, tandis qu'on évacuait l'ouvrier évanoui. L'eau de mer continuait de couler avec force, et Lien Rag se fit remonter dans le harnais, dut dépecer le requin pour libérer la fissure.

Ensuite, avec le marteau pneumatique, il débita le corps du squal. Mais de l'extérieur les congénères du monstre lui vinrent en aide. Rendus fous par le sang, ils attaquèrent le cadavre et le tirèrent violemment.

— Vite, l'aérosol ! cria Lien Rag qui s'attendait à voir surgir une autre gueule de cauchemar.

À deux mains pour maîtriser la bombe, il occulta la voie d'eau sur près de un mètre d'épaisseur. Après quoi il mit la grille en place, raccorda les capillaires, et ne quitta son perchoir que lorsque la glace commença de se reformer dans le lacis des toutes petites veines qui transportaient un froid intense de moins cent degrés environ. Il attendit que la couche soit devenue assez épaisse pour envoyer jusqu'au produit d'expansion un liquide qui allait le dissoudre lentement, si bien que la glace peu à peu prendrait la place de ce calfatage.

— Une fois à Lacustra City, il faudra aller poncer la coque, mais pour l'instant je crois que nous en avons terminé.

Toute l'équipe passa une heure dans l'étuve à essayer de se débarrasser de l'huile de phoque qui imprégnait leurs corps et surtout tapissait les muqueuses du nez, de la bouche et de la gorge. Ils devaient en avoir dans l'estomac et dans les poumons, et certains

eurent des ennuis respiratoires dans les heures qui suivirent.

L'ouvrier amputé dormait sous l'effet de puissants anesthésiques et le docteur du bord avait ligaturé la blessure mais redoutait l'infection.

— J'ai nettoyé avec soin une fois l'hémorragie stoppée, mais ces animaux-là ont dans leur gueule et entre leurs rangées de dents des débris organiques en putréfaction porteurs de germes dangereux. Il faudra que je le surveille nuit et jour, qu'il n'aille pas nous faire une septicémie. J'ai commencé un traitement puissant et je devrai le poursuivre des jours et des nuits. Ce que je crains le plus c'est le choc, lorsque l'homme réalisera qu'il a perdu son bras droit.

L'*Iceberg-Ship* poursuivait sa route dans une mer qui ne se calmait pas aussi rapidement que le vent. Une grande houle venue du sud ne cessait d'attaquer les flancs de glace et Lien Rag ne dormait plus, passait des heures à surveiller les cadrans. L'air liquide des capillaires ne paraissait pas fuir par une quelconque issue, il n'empêche qu'il s'attendait au pire. Il était morose ; ce troisième voyage se déroulant dans des conditions difficiles, alors qu'il avait tant espéré que désormais ces allées et venues à travers le Pacifique deviendraient routinières. Il fallait construire Lacustra City et le fuphoc devait être livré.

C'est en se rapprochant de l'île du Titan que les échanges radio devinrent enfin possibles. Le Kid lui fit part de plusieurs nouvelles inquiétantes. Les Harponneurs avaient réussi à débarquer dans le sud-ouest de la banquise du Capricorne, dans l'ancienne Compagnie du Mozambic, et proposaient l'huile de baleines à un prix qui était le tiers du prix du fuphoc. La première livraison avait été achetée en quelques heures par des spéculateurs.

— Le prix du fuphoc est tombé à six cents dollars la tonne au lieu de mille, à la Bourse des matières premières de Markett Station, mais je crains que la dégringolade ne soit encore plus forte. Ce que nous espérons, c'est qu'entre deux livraisons, s'ils ne possèdent qu'une barge pour le moment, les cours remontent, car l'abondance d'huile va créer un phénomène de surconsommation. Nous pourrions réussir à vendre nos cent mille tonnes à huit cents dollars.

— Nous en avons perdu dix mille, dit Lien Rag en expliquant pourquoi.

Mais il y avait une autre nouvelle désagréable : le *Rewa* commandé par Manister avait heurté une île de glace dans la mer du Japon et avait dû s'échouer sur la côte occidentale.

— Il va essayer de contacter Farnelle qui se trouve en train de charger son *Princess* dans le port de Djougrad. Mais elle devrait renoncer aux trains de bois pour venir lui porter secours. Il faut qu'il colmate la brèche et ne peut le faire que si un autre bateau aussi lourd

vient l'épauler.

— Mais dans cette histoire, qu'est-ce que je fais ? Il faudra bien que je débarque ma cargaison de fuphoc ?

— Liensun est parti avec mon hydravion et Ann Suba pour le pays de Djoug, proposer la cargaison au gouvernement en échange de livraisons futures de bois.

— Il faudrait donc que je remonte vers le nord ? N'est-ce pas dangereux pour mon bloc de glace ?

— Certainement que si, mais nous ne pouvons pas stocker ces cent mille tonnes en attendant que les cours remontent. Nous ne pourrions envisager de telles possibilités de stockage que d'ici six mois, voire un an. Il nous faut inventer des réservoirs qui n'aient rien à voir avec les wagons-silos que l'on trouve à acheter par ailleurs. Pour l'instant venez à l'île du Titan que nous discutons de tout ça. D'ici là Liensun sera de retour.

L'*Iceberg-Ship* s'immobilisa en face du volcan huit jours plus tard, et *Titan II* vint embarquer Lien Rag pour l'emmener auprès du Kid. Le Gnome paraissait soucieux :

— Liensun et Ann Suba devraient être de retour depuis trois jours. Je suis très inquiet de ce retard et les relais radio ne fonctionnent pas en ce moment. Pour avoir l'appel au secours du *Rewa* nous avons dû passer par les installations du Consortium qui doit se réjouir de nos malheurs. Je ne sais combien de temps durera la réparation de cet ancien charbonnier, mais le bois va bientôt manquer sur le chantier. Nous étions pourtant en avance sur le programme, avec plus de trente-quatre mille mètres carrés de plates-formes construits et huit cents mètres de la route vers l'ouest, sur douze mètres de large. Si nous avions le bois débité, nous pourrions largement dépasser les deux kilomètres par jour, si bien qu'en six mois nous atteindrions la station de Tcheou Voksal où nous pourrions nous raccorder. Alors finis les problèmes insolubles de stockage de l'huile de phoque.

— Oui, mais commenceraient les ennuis avec le Consortium.

Lien Rag coucha à terre et s'apprêtait à regagner son bord pour attendre les instructions lorsque Songe fit parvenir un message en graphie : « Contrairement à ce que j'espérais, les quantités d'huile de baleine achetées sont livrées dès aujourd'hui en avance sur les termes des contrats. Donc une deuxième barge est en train de déverser cent mille autres tonnes dans la Compagnie du Mozambic. Aujourd'hui le prix à la tonne du fuphoc est de quatre cent quatre-vingts dollars, mais la tendance est à la baisse. Prochain message en soirée. »

CHAPITRE VIII

Lorsqu'elle aperçut depuis une hauteur l'immensité de la banquise de bois de la mer d'Okhotsk, Farnelle commença à se poser des questions. Il y avait là des millions de troncs d'arbres prêts à être débités, des millions de mètres cubes de planches, de pilotis, de tout ce qu'on pouvait obtenir à partir de ces arbres. Ils avaient été depuis longtemps arrachés à leur forêt natale, engloutis dans la glace qui les avait conservés, mais désormais ils allaient très vite se dessécher et il faudrait les utiliser rapidement si l'on ne voulait pas qu'ils soient gorgés de sel par l'eau de mer et impossibles à débiter. Alors elle ne comprenait pas pourquoi le gouvernement mettait un holà à l'exportation, contingentait sévèrement les achats.

L'ingénieur Pavakov, qui l'accompagnait sur cette route de bois grimpa doucement dans la montagne, ne sut que répondre à ses interrogations.

— Il n'y a pas que le désir obsessionnel de Kayata de posséder un hydravion et son dépit, finit-il par dire. Mais je me demande si le Consortium des bonzes n'a pas offert des sommes considérables pour que Liensun, vous-même, tout votre Omnium du Pacifique soyez écartés de ce trésor de bois. Ces sommes seront payées en nature, bien entendu, en biens d'équipements et en fournitures de toutes sortes, y compris du ravitaillement, peut-être même un dirigeable, pourquoi pas ? D'autre part j'ai cru comprendre qu'on allait essayer de remettre en circulation le fameux réseau mongol, ce que l'on appelait la pénétrante mongole, qui unissait la Transsibérienne à China Voksal dans le temps.

Farnelle se souvenait du récit du Kid relatant ses exploits de jadis. Comment il avait fui en emportant le petit Jdrien à travers toute la Sibérienne et la Mongolie pour arriver à China Voksal.

— Cette pénétrante mongole a subi des dégradations bien avant le réchauffement. Des rebelles mongols faisaient sauter les rails et empêchaient les convois de circuler, si bien que la Convention du

Moratoire de Moscova Voksal avait décidé de diriger le trafic sur les réseaux de l'ouest qui rejoignaient la Transhimalayenne. Et la pénétrante a été abandonnée. Le dégel n'a rien arrangé mais il existe encore de très grands tronçons installés dans la montagne, qui se moquent bien de la glace. Le Consortium fournirait le matériel nécessaire pour réhabiliter ce réseau. Vos projets inquiètent fort les bonzes.

— Ils n'ont jamais cru à cette cité lacustre et devaient se moquer de nous. Ils ont acheté de grosses quantités de bois, paraît-il, mais croyez-vous qu'ils vont nous copier à leur tour ?

— Comment en prendraient-ils livraison ? Même si leur cargo réussit à arriver jusqu'ici, il ne pourra jamais embarquer que mille tonnes et en tirer autant ; pas de quoi pavoiser. Non, ils achèteront du bois pour s'en débarrasser ensuite à vil prix, mais ils vous auront diablement gênés.

— Le peuple de Djoug connaît-il les dessous de cette affaire ?

— Le peuple de Djoug ne s'intéresse pas au commerce extérieur. Il vaque à ses petites affaires, sait qu'il peut tirer de la banquise autant de bois qu'il en a besoin et ne demande pas autre chose. Certes il est très satisfait des ponts jetés sur les torrents grâce aux filins d'acier que vous livrez, mais le Consortium peut les vendre directement et moins cher.

— Notre situation est critique ?

— Nous sommes quelques-uns qui sympathisons avec Liensun, et nous allons essayer d'influencer le gouvernement, mais nous devons agir avec finesse. Ça peut demander du temps. Pour l'instant il n'y a rien de bien urgent. Le dirigeable promis ne pourra être livré qu'à un équipage entraîné, à moins que Tharbin ne prête ses marins.

Le glisseur les redescendit vers le port et Farnelle appréciait ce véhicule et cette route de bois. Elle avait également visité le phare, construit aussi en bois, qui pouvait être vu de très loin quand il n'y avait pas de brume. Lorsqu'elle remonta à bord, Zabel lui annonça que l'embarquement des planches et des pilotis était terminé, et que le *Princess* irait le lendemain matin prendre en remorque les trains de bois qui attendaient au nord, à quelques heures du port.

Et puis arriva le message en graphie de Manister qui annonçait une grave avarie, si grave qu'il avait dû échouer son charbonnier sur la côte occidentale de l'ancien Japon. Sa situation, pour aussi inconfortable qu'elle fût, n'était pas désespérée, mais il avait besoin du *Princess* pour se tirer de là et effectuer la réparation :

— Manister est trop pressé, depuis que nous sommes en concurrence, murmura Farnelle. Il va falloir nous porter à son secours, mais peut-être devrions-nous laisser ici les trains de bois pour l'instant. Une fois dans la mer du Japon nous devons les abandonner,

et ils s'en iront avec les autres îles de glace vers la côte orientale où il sera difficile de les récupérer.

— Nous devons néanmoins les enlever, dit Zabel. Les Djougiens ne seraient peut-être pas satisfaits que nous renoncions à ces arbres.

Par chance l'hydravion amerrit un peu avant la nuit, alors que Farnelle désespérait de revoir un jour Liensun et Ann Suba qu'elle imaginait morts au fond d'une vallée perdue. L'hydravion se rapprocha au maximum de leur bassin, et lorsqu'il fut à l'ancre, deux silhouettes montèrent dans le petit canot pneumatique pour les rejoindre.

Contrairement à ce qu'elles craignaient, Liensun encaissa ce lot de mauvaises nouvelles sans se laisser aller au désespoir.

— C'est très ennuyeux pour le *Rewa*, mais effectivement il a besoin du *Princess*. Nous le survolerons dès demain tandis que vous ferez route vers lui.

Avec la curieuse impression que malgré ces malheurs le garçon jubilait, Farnelle examina le visage de son amie Ann Suba et y découvrit la même expression de satisfaction. À croire qu'ils ne réalisaient ni l'un ni l'autre que pour des mois l'avenir de Lacustra City se trouvait compromis. Elle pensa qu'ils avaient renoué des relations sentimentales après des mois de séparation, et qu'ils vivaient une lune de miel qui occultait tous les soucis extérieurs. Mais ce fut seulement le soir, quand ils furent seuls dans le carré, que Liensun expliqua les raisons de son contentement. Gdami, le fils de Farnelle, était allé se coucher, et il avait attendu le départ de l'enfant pour raconter la découverte qu'ils avaient faite en Colombie britannique.

Les deux femmes, Ann et Zabel, ne comprirent pas tout de suite l'importance de cette richesse accumulée au-delà de la chaîne côtière. Comment allaient-ils s'emparer des troncs et exploiter cette énorme quantité de bois ?

— Nous allons installer une scierie moderne dans l'île de la Reine Charlotte. Nous irons acheter les machines en Africaña où, depuis des siècles, ils sont spécialisés dans l'abattage et le façonnage du bois. Vous n'ignorez pas que le centre de l'Africaña, protégé par une série de microclimats, n'a jamais été profondément envahi par les glaces et que les forêts sont toujours vivantes et exploitées rationnellement. Les Africañiens disposent de scies ultra-perfectionnées qui vous débitent un tronc en planches en une seule passe. De même pour les pilotis. Avec un tronc ils vous obtiennent quatre, six, huit ou même plus en piliers. Ils savent fabriquer des meubles, des wagons, et même des wagons-citernes d'une étanchéité extraordinaire et plus légers que nos wagons en plastique. Nous irons donc chercher ces machines pour les îles de la Reine Charlotte, car en fait il y en a deux très importantes, plus quelques-unes de petite taille.

— D'accord, mais le bois ?

— Oui, renchérit Zabel, comment allez-vous faire traverser la montagne à ces billes de bois si grosses, alors qu'elles n'ont jamais pu atteindre le fameux col par où elles pourraient filer vers la mer ?

— Nous allons créer une glissière aquatique qui les dirigera vers la baie du Prince Rupert sans qu'elles s'abîment ou n'éclatent sur les rochers. Mais ce n'est pas tout. Nous allons faire sauter une partie du col. Il y a environ quinze mètres à faire disparaître pour que les troncs, poussés par les eaux, fassent la culbute. C'est grâce à Ann que nous avons mis ce procédé au point. Pour l'instant les eaux, qui pourraient soulever les troncs pour leur faire passer le col, se perdent peu avant dans un conduit naturel, un tunnel que les troncs ne peuvent cependant pas emprunter. Si bien que jamais l'eau n'atteindra le niveau du col et que par conséquent les troncs resteront coincés. Pourtant cette réserve d'eau est alimentée par des centaines de milliers de mètres cubes. Il faut voir les quantités d'eau douce qui se déversent dans ces vallées. Seulement ce tunnel, ou plutôt cette série de tunnels bloque le bois.

— Il suffit de les boucher et le niveau grimpera.

— Nous y avons songé, dit Ann Suba. Mais étant donné la surface des vallées, nous l'estimons à quelque chose comme dix mille kilomètres carrés. Il nous faudrait attendre au moins deux ans pour que l'eau déborde du col. Nous devons nous procurer ce bois avant six mois. Le pays de Djoug nous boude, s'allie avec le Consortium, inutile de chercher à nous imposer. Nous continuerons à venir chercher du bois, mais en sachant que d'ici six mois nous n'aurons plus besoin de venir puiser dans la banquise de bois.

— Dommage, dit Farnelle, cet endroit me plaît beaucoup.

— À moi aussi, dit Liensun, car c'est ici qu'est né mon projet d'un monde lacustre situé au sud. Depuis que j'ai connu Djoug, je suis devenu enthousiaste et j'ai même la conviction d'avoir changé de comportement, d'avoir mûri. Cet endroit restera sacré pour moi, mais nous ne pouvons aller contre un individu obsédé par une seule idée, s'emparer de notre hydravion.

Tard ils discutèrent encore de ce projet. Zabel dit qu'en fait, pour que les troncs d'arbres passent le col, ils allaient utiliser une sorte d'ascenseur à eau naturel.

— Vous ne craignez pas que des blocages arrivent, que les troncs ne forment des barrages ?

— C'est pourquoi nous installerons la glissière hydraulique. Juste en dessous. Il nous faudra des artificiers capables, pour que le haut rocheux de ce col s'effondre côté lac et non côté mer. Mais je pense que tout se passera bien, et que si au début nous avons quelques milliers de troncs déchiquetés, nous obtiendrons vite du beau bois.

Autre chose, évidemment toute cette scierie géante sera alimentée au bois. On fabriquera de la vapeur en quantité, car c'est une puissance qui ne peut être remplacée pour les appareils de levage, les presses et les différentes machines, mais nous obtiendrons aussi de l'électricité. Au début nous aurons des installations provisoires, le temps d'installer quoi, je vous le donne en mille ?

— Une cité lacustre, répondirent les trois femmes en même temps.

Tout de suite après, Liensun et Ann Suba rejoignirent l'hydravion, craignant toujours une action délibérée de Kayata.

CHAPITRE IX

Le cours de la tonne de fuphoc descendit à quatre cent deux dollars. Le Kid envoya un message en graphie au président du Consortium, Tharbin, pour lui demander s'il était preneur d'une grosse quantité de cette huile et à quel prix. Le message fut acheminé mais aucune réponse n'était parvenue à l'île du Titan au bout de quarante-huit heures. Le Kid demanda alors à Songe d'essayer de vendre leur cargaison à un prix raisonnable ou de leur indiquer s'ils pouvaient la stocker quelque part.

Songe se démena et Jael partit en mission dans le sud-est de l'Australasienne. Un réseau ancien venait d'être réouvert et reliait désormais China Voksal à une Compagnie qui avait appartenu autrefois au Mikado. Ce personnage étrange avait été en affaires avec le Président Kid, lorsque ce dernier dirigeait la Compagnie de la Banquise. Cette Compagnie avait pu se maintenir, car elle s'appuyait sur des îles anciennes et la banquise était restée à peu près intacte entre ces inlandsis. Les habitants, à force de volonté, avaient réussi à restaurer leur petit réseau qui venait de se raccorder à celui plus important qui passait par Tcheou Voksal, la station où l'Omnium pensait stocker des wagons-citernes.

Jael voyagea deux jours et deux nuits dans un wagon qui empestait la crasse et le poisson fumé, tandis qu'un poêle mal réglé, alimenté à l'huile de manchots, essayait de réchauffer l'endroit. Pour oublier les inconvénients du voyage, elle étudiait les renseignements sur cette Compagnie, qui s'appelait désormais New Mikado, mais aucun mikado ne régnait plus. Le hasard avait voulu que d'énormes quantités de wagons-citernes se soient trouvés dans cet endroit, juste au moment où l'ancienne société ferroviaire s'écroulait avec l'augmentation de la température.

La capitale elle-même s'appelait Star New Mikado, et le seul traintel accessible était bien peu engageant, mais les habitants plurent fort à la demi-sœur de Liensun. Dépenaillés, souffrant de faim et de

froid, ils restaient très dignes, très accueillants, et le lendemain, après une nuit glaciale, elle se présenta aux services ferroviaires pour discuter des fameux wagons. Elle connaissait un peu mieux la petite Compagnie. Celle-ci manquait de tout. Elle n'avait plus de colonies de phoques pour en tirer de l'huile et de la viande, et ses exploitations agricoles sous serres étaient soit en partie détruites, soit dans l'impossibilité d'être chauffées. La banquise, qui s'accrochait encore entre les îlots, avait été au début une bénédiction puisque les gens avaient pu continuer à vivre à peu près normalement, mais avec elle persistaient le froid et l'impossibilité d'obtenir de la nourriture. Quelques pêcheries procuraient les calories nécessaires. Les habitants avaient reconstruit leur voie ferrée mais ne pouvaient rien acheter. Par contre ils pouvaient vendre des wagons, des wagons-citernes et des dizaines de vieilles locomotives à vapeur.

— Nous avons du fuel-phoque, fit Jael.

Cette appellation n'était pas encore usuelle, et elle dut préciser qu'il s'agissait d'huile de phoques. Une chance qu'elle n'ait pas utilisé le dernier terme à la mode, fuphoc.

— Nous vous l'échangeons contre des wagons-citernes, mais attention. Je ne cherche pas une dizaine de ces wagons-là mais des centaines.

Dans le bureau délabré de la station, un wagon en bois datant de plusieurs siècles, ils étaient trois. Le représentant de l'assemblée de gérance, le chef de gare et son adjoint spécialisé dans les problèmes commerciaux.

— Nous disposons d'un parc de dix mille wagons-citernes, dit le chargé commercial. Honnêtement, trois mille auraient besoin d'être sérieusement réparés, leur étanchéité est assez douteuse.

— Des wagons de cinquante tonnes ? Je suis prête à en acheter deux mille.

Le silence qui suivit fut celui d'une stupeur sans nom et d'une méfiance nouvelle.

— Je paye en huile de phoques.

— Sur combien d'années ? demanda le chef de gare.

— Je paye comptant.

— Hum, fit le délégué de l'assemblée de gérance. Si je ne me trompe pas il y en a pour une grosse quantité, car nous ne céderons pas chaque citerne à moins de dix tonnes.

— C'est le prix que je comptais vous offrir, mais avec le nombre de voies de stockage nécessaires.

— Attendez, dit le chef de gare. Vous voulez deux mille de nos wagons-citernes de cinquante tonnes. Ils ne pourront jamais être pleins tous en même temps, et nous disposerons toujours de voies de stockage pour les immobiliser.

— Vous vous trompez, dit Jael en souriant aimablement. Sur ces deux mille wagons-citernes quinze cents seront prochainement remplis. Il faudra donc les caser quelque part et pas au fin fond d'un dépôt d'où il sera difficile de les extraire au fur et à mesure que nous vendrons leur contenu.

— Vous ne pouvez pas apporter ici soixante-quinze mille tonnes d'huile à stocker. Vous auriez déjà les wagons-citernes sans devoir nous les acheter et...

— L'huile n'arrivera pas par le rail, laissa-t-elle tomber. Je désire visiter votre banquise orientale. Il faut que nous découvriions le meilleur endroit pour créer un port en eau profonde. Nous avons besoin de deux cents mètres au moins et d'une très longue tuyauterie de trente pouces de diamètre.

Effarés, ils se concentraient du regard.

— Il s'agit d'un gros transporteur qui se présentera ici avant huit jours. Vous recevrez votre huile, dix tonnes par wagon et pour deux mille wagons.

— Tout de suite ?

— Immédiatement. Ensuite il faudra remplir quinze cents wagons et les stocker dans un endroit sûr. Je ne veux pas de voies ferrées sur la banquise, mais des rails solidement implantés sur le sol ferme des îles. De façon que si la glace fond, le wagon se posera lentement sur l'inlandsis. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

Ils sourirent galamment.

— Oh, très bien. Mais quel transporteur peut livrer d'un seul coup une quantité aussi fantastique d'huile de phoques ?

— Je vais vous l'expliquer.

Dessin à l'appui, elle leur présenta l'*Iceberg-Ship* dans son apparence, expliqua comment il avait été construit, comment il se déplaçait, quel était son poids total en charge.

— Si je me souviens bien, dit le chef de gare, c'était déjà la technique utilisée par le Président Kid pour construire son merveilleux viaduc ? J'étais mécanicien d'un express à cette époque et j'effectuais le trajet depuis le Mikado Company jusqu'à Titanpolis, et un jour de repos je suis allé visiter quelques kilomètres de ce viaduc géant. J'en conserve encore un souvenir extraordinaire.

— Vous verrez que l'*Iceberg-Ship* est digne de cette œuvre-là. Nous sommes bien d'accord ? Je peux envoyer un message pour indiquer que tout sera en place dans huit jours pour réceptionner cette grosse quantité d'huile ?

— Il faut trouver l'emplacement de ce... comment dites-vous ?

— Un port. C'est un mot qui deviendra vite commun, car toutes les Compagnies vont devoir se tourner vers la mer ou l'océan, du moins celles qui auront la chance comme vous d'être au bord de l'eau.

Vous verrez que d'ici quelques mois tout va changer, ici. Vous aurez de quoi vous chauffer et de quoi alimenter vos serres de culture et d'élevage.

— Que Dieu vous entende, dit le délégué de l'assemblée en se signant. Nous en aurions bien besoin et je ne vous cache pas que votre offre de vingt mille tonnes d'huile dans les huit jours nous sauve in extremis, car nous ne savions plus comment continuer à gérer cette Compagnie.

— Nous allons prendre une draisine pour visiter la banquise, dit le chef de gare. La voie surplombe bien souvent la mer, vous allez voir...

Très vite elle se rendit compte qu'ils n'avaient pas du tout imaginé ce que pouvait être un port de mer. Elle regarda d'un œil agacé les endroits sans intérêt qu'ils lui montraient, les échancrures de la banquise où jamais l'énorme masse de l'*Iceberg-Ship* n'aurait pu s'engager. D'après le délégué au commerce ferroviaire, la Compagnie ne disposait pas de grandes longueurs de tuyauteries de trente pouces de diamètre. Par contre ils pouvaient aligner des kilomètres de tubes souples de vingt-deux pouces ainsi que des pompes à vapeur très puissantes. Ce diamètre plus faible impliquait pour l'*Iceberg-Ship* un séjour plus long pour le déchargement complet, donc la nécessité d'un abri sûr où les terribles vents austraux ne l'assailleraient pas.

— Vous n'essayez pas de vous représenter ce qu'est une masse de glace de deux cent cinquante mille tonnes, dit-elle. Vous avez dû voir des icebergs tout de même ?

Ils finirent par réfléchir et dès lors surent trouver deux endroits parfaitement adaptés à ce que cherchait Jael. Elle eut à choisir entre une baie profonde, dont l'entrée s'orientait au nord, et une sorte de ria étroite mais très profonde qui pénétrait au cœur même de l'inlandsis, jusqu'à servir de petit port de pêche pour une petite station misérable, nommée Rock Station à cause d'une pointe rocheuse que jamais les glaces n'avaient pu recouvrir. Le nom plut à Jael, ainsi que le fait que la ria mordait fortement dans le permafrost de la Compagnie.

Par contre la largeur du fjord était limitée et l'iceberg devrait manœuvrer avec délicatesse. Mais Lien Rag, d'après son fils Liensun, connaissait parfaitement son affaire. Elle visita la petite station à la verrière branlante, les installations ferroviaires. Il y avait un peu avant une grande étendue nue sur laquelle elle demanda que l'on installe vingt voies de garage.

— Vingt ! s'exclama le chef de gare. Mais pour combien de wagons ?

— Pour faciliter les manœuvres. Vous ferez des convois de vingt citernes et je veux que dix trains soient mis en pression pour un enlèvement rapide.

— Cet endroit ne supportera pas plus de dix mille tonnes, c'est-à-dire dix convois, répondit le chef de gare. Nous ne pouvons pas prendre les risques de voir la glace s'écrouler. La chaleur produite par les machines, le frottement, les hommes de manutention, risquent de saper la couche inférieure. Non, pas plus de dix convois.

— Bien, dix... Mais où installerez-vous les pompes à vapeur ? Il faudra un raccordement. Un dérouleur pour la conduite souple de vingt-deux pouces. En fait il faudrait prévoir quatre conduites et quatre pompes plus deux en secours. Nous ne pouvons pas immobiliser l'*Iceberg-Ship* trop longtemps. Pour des raisons de sécurité tout d'abord, et ensuite pour la rentabilité de ses rotations.

— Mais, osa demander timidement le délégué de l'assemblée de gérance, d'où nous arrivera cette huile de phoques ?

— De Panaméricaine. Mais je vous prie de garder cette confiance pour vous.

On lui promit que dans un premier temps la voie unique qui reliait Rock Station à la capitale, Star New Mikado, serait doublée très rapidement, et même quadruplée plus tard. Déjà on allait acheminer les pompes et les grandes bobines de tuyaux.

L'*Iceberg-Ship* pourrait approcher sans mal de la côte sud, et même s'il le désirait s'y amarrer. Jael la fit sonder et releva une profondeur de cent quatre-vingt-douze mètres. Ce qui laissait au bloc de glace monumental quarante-deux mètres sous sa quille.

Ils déjeunèrent sur place dans la cantine des pêcheurs. Seulement du hareng sous toutes ses formes, mais aussi des coquillages, ce qui laissa la jeune femme songeuse. On lui dit qu'il existait d'énormes bancs d'huîtres et de moules dans la ria où depuis la fonte des glaces régnait une bonne température.

— Nous les aimons beaucoup, lui confia le délégué de l'assemblée, et dans la Compagnie on en mange énormément. Il y a d'autres rias où ils abondent. Nous voudrions en vendre à l'extérieur mais jusqu'ici les acheteurs éventuels que nous avons contactés ont fait la fine bouche.

— J'essayerai de vous trouver des débouchés, dit-elle, mais à condition que vous puissiez m'en fournir des quantités importantes. Par exemple de quoi remplir un wagon de marchandises, sinon avec les frais de transport ce ne sera pas rentable.

Elle les effarait mais les séduisait car elle trouvait très vite les solutions, savait refuser les propositions qui ne lui convenaient pas. Elle resta dans Rock Station toute la journée pour différentes vérifications. Elle voulait qu'on installe des lumières puissantes à l'entrée de la ria.

— Une verte à droite, une rouge à gauche. Il faudra qu'on les aperçoive à plus de cinq kilomètres de la banquise, comprenez-vous ?

Il me faut aussi un logement décent pour venir passer ici quelques jours avant l'arrivée de l'*Iceberg-Ship*, le temps du déchargement et ensuite pour surveiller le départ du dernier wagon-citerne.

Ils trouvèrent un compartiment relativement confortable dans la station. Celui-là ne sentait pas trop le hareng, mais n'avait ni eau froide, ni chaude, ni toilettes. On lui promit que tout serait installé en quarante-huit heures.

Ils retournèrent à Star New Mikado dans le début de la nuit, et elle put expédier un télégramme jusqu'à Markett Station, via China Voksal malheureusement, mais elle utilisait le code convenu avec son amie Songe : « Lien Rag attendu d'ores et déjà dans port au fond d'une ria balisée en vert et rouge, longitude est 168, latitude 5° sud. »

Les espions des Bonzes éplucheraient le télégramme sans parvenir à le déchiffrer rapidement. Songe aurait le temps de contacter le Kid par graphie, et dans moins de six heures l'*Iceberg-Ship* qui attendait à l'île du Titan ferait route vers Rock Station. Et une fois de plus elle reverrait Lien Rag, le père de Liensun.

Cette nouvelle rencontre la terrorisait et la rendait heureuse tout à la fois. Toute jeune fille, alors qu'elle vivait dans le clan des Ferrailleurs que dirigeait sa mère de façon impitoyable, elle avait attiré Lien Rag dans un traquenard. Faisant mine de le trouver à son goût, elle l'avait reçu dans son compartiment, l'avait préparé amoureusement pour son énorme mère. Celle-ci n'avait qu'un but dans la vie, se faire engrosser par des hommes ou très beaux ou très célèbres, et Lien Rag réunissait ces deux conditions. Lien Rag, que Jael avait rendu fou de désir, n'avait plus eu la force de repousser la peu appétissante Sunny. Jael n'avait jamais oublié les baisers et les caresses qu'ils avaient échangés avant que sa mère ne l'écarte pour voler la semence de cet homme. Seule dans sa couchette, après plus de vingt ans, Jael se revoyait refermant ses doigts sur le sexe tendu de cet homme qu'elle allait revoir une fois de plus dans moins de dix jours. Elle se disait qu'il devait la détester, pire la mépriser. Il n'avait jamais reconnu sa paternité, avait certainement cherché à effacer cet épisode désagréable de sa vie aventureuse, mais elle y songeait toujours.

CHAPITRE X

Il avait atteint le Centre Africana en moins de quarante-huit heures à bord d'un train rapide très confortable. Il se retrouva dans la capitale du bois, dans Uélé Station, au bord du fleuve qui depuis toujours, malgré la glace qui environnait l'immense métropole, continuait à couler. Plus à l'ouest il disparaissait définitivement sous les épaisseurs de glace et la banquise atlantique, mais Liensun pensait qu'un jour, comme l'Iénisseï, la Lena, le Mississippi et le Yang Tsé Kiang, il ferait exploser son carcan glacé et inonderait une bonne partie de ce continent. Il n'apprendrait que plus tard que le Uélé était l'affluent d'un autre fleuve, lui-même affluent d'un autre encore plus important.

Il dut discuter longtemps pour l'achat d'une scierie ultra-moderne. On lui en fit visiter une dizaine, toutes plus époustouflantes les unes que les autres. Chaque fois on l'invitait à manger, à boire, à discuter interminablement. Les Africaniens adoraient les palabres et, le soir, ils le rejoignaient dans le salon de son traintel pour continuer à discuter sur les conditions de livraison, sur le paiement. Il n'avait pas tout de suite proposé le fuphoc en échange des machines, pensant que la Guilde approvisionnait largement l'Africana en huile de baleines, mais ses interlocuteurs le détrompèrent.

— Nous savons que des wagons-citernes transitent par chez nous sur la côte orientale. Des wagons plombés qui ne font que passer et se dirigent tous vers l'Australasienne nord, et plus précisément vers Markett Station et China Voksal. Nous avons besoin de votre huile de phoques que vous appelez comment déjà ?

Le mot fuphoc les faisait s'esclaffer car il se prononçait exactement comme un mot d'un idiome local qui signifiait le derrière. Il s'en réjouit car ainsi le terme connaîtrait très vite le succès.

— Les approvisionnements en huile ne nous parviennent que difficilement de la côte ouest. Il y a des stations de chasse aux phoques et aux baleines rampantes, mais l'huile fournie reste à l'ouest. Nous

avons du mal à nous en procurer. Il y a quelques stations de chasse sur notre côte orientale, mais la banquise y est si épaisse que les chasseurs ont toutes les peines du monde à forer les trous à phoques. On a fait des essais d'élevage mais c'est très compliqué.

Au bout d'une semaine de discussions ils se mirent enfin d'accord sur l'achat de toute une scierie moderne, contre cent mille tonnes de fuphoc. Le premier train de machines serait expédié quand le premier convoi de mille tonnes de fuphoc parviendrait à Uélé Station. Et ensuite il faudrait expédier le reste à raison d'un train chaque semaine, un train de mille tonnes puisque c'était le poids total en charge autorisé pour traverser la banquise nord de l'Australasienne. En Africaania, il n'y avait aucun problème de ce type, sauf dans la région Centre Africaania, où l'épaisseur de glace n'autorisait pas les lourds convois, mais d'ores et déjà on construisait des lignes dans les zones dépourvues de glace. Liensun se dit que son idée de voies lacustres ferait fortune dans le coin, mais il se tut. Un jour peut-être, quand Lacustra City atteindrait son apogée, il reviendrait proposer au gouverneur de cette région d'installer des voies ferrées qui se moqueraient bien de la fonte des glaces.

Ce fut à la fin de son séjour qu'il fut brutalement décidé à continuer son voyage vers le sud, pour essayer de pénétrer dans la Mozambic Company, afin de découvrir comment les Harponneurs s'y comportaient et quelles quantités d'huile de baleines ils livraient. On lui affirma que sur la côte orientale les trains se succédaient toutes les six heures environ, mais il ne voulait pas se laisser influencer par des racontars. Il loua un loco à vapeur qui fonctionnait au bois. On lui assura qu'il trouverait à se ravitailler à peu près partout, sauf dans la région du sud-est que l'on appelait Tanzania.

— Là-bas il vous faudra louer un tender avant de passer la frontière, et emporter au moins dix tonnes de bois pour continuer, sinon vous tomberez en panne et on vous fera payer le bois dix fois plus cher qu'ici. Mais vous ne parviendrez jamais à pénétrer en Mozambic Company. Les échanges avec cette Compagnie sont très limités depuis quelque temps et notre gouvernement central lui-même est très méfiant. Vous verrez là-bas toute une armée qui surveille la frontière avec des locos blindés, et même tout un train de combat hérissé de lance-missiles.

— Mais qui vous menace ? demanda Liensun.

— Des gens venus de l'Antarctique, qui ont une mauvaise réputation et de gros moyens techniques. Ce sont eux qui fournissent l'huile que revend la Compagnie. L'Africaania laisse passer les convois plombés contre une très forte taxe payée en or.

— Élevée, cette taxe ?

— Si élevée qu'elle doit mettre l'huile de baleines à un prix

inabordable une fois à Markett Station.

Les gens avec lesquels il discutait ainsi auraient été surpris d'apprendre que rendue la tonne d'huile de baleines dépassait à peine les trois cents dollars. Donc la Guilde perdait énormément d'argent dans cette opération de dumping, sans savoir si elle en recueillerait des bénéfices un jour ou l'autre.

Les industriels de Uélé Station étaient si puissants qu'ils lui fournirent une carte de priorité qui lui ouvrit toutes les lignes rapides et facilita ses achats de bois. Bien avant la Tanzania il acheta un tender et un lot impressionnant de bois. Les policiers de cette région n'avaient pour mission que de vérifier justement la quantité de bois que chaque véhicule privé ou public emportait. Ils estimèrent que Liensun avait une autonomie de deux mille cinq cents kilomètres.

— Vous devrez faire tamponner ce carnet de consommation dans les principales stations, et nous vous conseillons de tenir compte de votre kilométrage. Quand vous aurez douze cents kilomètres, il sera juste temps pour vous de retourner ici. Vous ne pouvez sortir par une autre voie.

On lui expliqua que c'était pour empêcher la contrebande du bois en Tanzania que ces règlements stricts avaient été institués. Et il comprit que la région désertique qu'il traversait ne pouvait fournir le moindre combustible. La glace y était plus abondante que dans le centre, et le froid devenait très vif. Une chance qu'il ait emporté sa combinaison Symmons si confortable et si perfectionnée. La seule station qui permettait l'accès à la Mozambic Company se nommait Zanzibar Station. Elle avait la particularité d'être construite sur l'ancienne ville qui existait toujours sous quinze mètres de glace. Au moment de la glaciation, les autorités avaient eu l'idée de construire une solide coupole de protection, en espérant pouvoir continuer à vivre au même endroit. Mais lorsque la couche de glace s'épaissit, la moitié des habitants s'installèrent en surface et l'ancienne ville continua de survivre. Pour l'instant il y avait toujours une dizaine de milliers d'habitants qui préféraient la chaleur naturelle de leur cité subglaciaire, à l'atmosphère artificielle de celle du dessus. Outre cette particularité, Liensun, bien que prévenu, fut effaré des nombreux soldats qu'il aperçut et dans la gare, des trains blindés étaient alignés, tous sous pression. Il accepta de se faire conduire dans la cité subglaciaire par un ascenseur, et fut encore plus surpris d'être accueilli par un taxi tiré par un petit cheval qui l'emmena à son hôtel, une véritable maison de quatre étages, très confortable. La lumière électrique remplaçait le jour, mais une fois habitué on l'oubliait car cette ville ancienne était pleine de charme. Les gens y étaient tranquilles, gais et nonchalants.

On lui indiqua quelques anciens habitants de la Mozambic

Company qui tenaient un restaurant à côté de son hôtel, et il alla y dîner, posa quelques questions. La famille Zuppo le garda, après que le dernier client soit parti, pour l'inviter à boire un alcool très doux et parler de leur Compagnie d'origine.

— Nous l'avons quittée une première fois lors du réchauffement. La banquise était rongée par l'eau chaude de l'océan Indien, et nous avons eu peur que notre Compagnie, qui ne comprenait qu'une Concession sur glace, ne disparaisse sans savoir que le dégel s'arrêterait à hauteur du Capricorne. Nous sommes venus ici. Puis nous avons voulu retourner là-bas, mais on nous a dit que ce n'était plus possible car la majorité des actions avaient été achetées par un groupe financier. Nous étions nous aussi actionnaires. Oh, de petits actionnaires, mais jusqu'à notre départ nous possédions des voix pour voter les résolutions, et d'un seul coup nous n'avions plus aucun droit. Alors nous nous sommes regroupés et nous avons intenté une action devant le tribunal des litiges de Concessions. Il y a un bureau délégué dans le sud, dans la région qu'on appelle Cape. Le jugement a été mitigé. Il a déclaré que nous étions partis et de plus minoritaires, mais qu'on devait nous payer nos actions à un prix raisonnable. Nous avons reçu de l'argent et nous avons décidé de ne plus aller en justice.

— Vous avez appris qui composait ce groupe financier ?

— Nous n'avons rencontré qu'une seule personne, une femme qui se nomme Narmille. C'est elle qui a signé nos chèques.

— Il est impossible d'aller là-bas, dit-on ?

— Par la voie normale, oui, mais nous, nous continuons de faire venir du poisson de là-bas car il est meilleur qu'ici. Pêché en eau profonde, il est superbe. Nos cousins restés là-bas nous approvisionnent deux fois par semaine. Ils traversent sans encombre. Bien sûr l'armée africainienne est sur le qui-vive, car là-bas, d'après nos cousins, il s'en passe de belles, avec ces sauvages de l'Antarctique qui ont débarqué.

— Mais comment ont-ils pu venir en Mozambic Company ?

On lui montra une carte et il comprit enfin comment la Guilde avait réussi à trouver un havre sûr pour ses barges de glace. La Compagnie s'étirait autrefois entre l'Africana et l'inlandsis de Madagascar qui appartenait à une autre Compagnie.

— Notre Concession servait d'état tampon entre la puissante Fédération Australasienne et l'Africana, mais nous étions plus attirés par cette dernière que par l'Asie. Durant le réchauffement, toute la partie entre Madagascar et l'Africana s'est effondrée, si bien qu'on peut trouver l'océan Indien bien plus haut que le Capricorne, vers la latitude de 15° environ.

— Vous savez comment ils sont arrivés de l'Antarctique, ces intrus ?

— Non, car toute la zone sud est interdite d'accès, et il se raconte des tas d'histoires qui ne sont pas vérifiables. Les gens exagèrent sans doute quand ils disent que ces inconnus sont venus à bord de bateaux de glace. Comment croire des absurdités pareilles ?

— Si je voulais aller en Mozambic, est-ce que je le pourrais ?

— Il faudrait vous teindre tout le corps, car vous n'avez rien d'un Indien de cette zone-là, mais sinon nos cousins pourraient vous emmener entre deux livraisons. Vous faites un reportage ?

— C'est ça, dit Liensun. Je suis intrigué par ces wagons-citernes d'huile de baleines qui transitent par l'Africana et je veux en connaître l'origine.

— C'est quand même dangereux, intervint le grand-père Zuppo, et vous ne devrez pas vous attarder trop longtemps.

CHAPITRE XI

Ann Suba était revenue avec l'hydravion pour apporter des batteries de bactéries productrices de résine spéciale. Depuis huit jours, Farnelle, Zabel, Manister et les deux équipages bataillaient pour réparer le *Rewa* toujours échoué sur les hauts-fonds sableux de la côte occidentale. Au début, Farnelle avait vu disparaître ses trains de bois vers le fond de la mer du Japon et ne se faisait plus aucune illusion sur ses chances de les récupérer un jour.

Le *Princess* ne pouvait pas épauler l'ex-charbonnier tant qu'il ne serait pas tiré dans une eau plus profonde. Mais sa cargaison de machines, de câbles d'acier et de moteurs en céramique l'empêchait de flotter, et il avait fallu demander l'*Asia* qui servait de grue élévatrice sur le chantier de Lacustra City. Ann Suba annonça que l'énorme dirigeable arrivait, qu'il avait du retard, car il avait dû aller se ravitailler directement en survolant l'*Iceberg-Ship*.

— On ne trouve plus d'huile car le Consortium achète toute celle que la Guilde des Harponneurs fait parvenir à raison de quatre ou cinq trains de mille tonnes par jour.

— Par jour ?

— C'est ce qu'on dit. L'*Iceberg-Ship* est en route pour une nouvelle Compagnie que Jael, la sœur de Liensun, a trouvée dans l'extrême sud du côté de l'équateur. Il y aurait un port en eau profonde et des installations suffisantes. Nous pourrions stocker le fuphoc en attendant une remontée des cours. Mais pour l'instant ceux-ci s'effondrent de jour en jour et ne sont plus que de trois cent quatre-vingt-quinze dollars la tonne.

— Toujours légèrement plus cher que le fuel-baleine, constata Farnelle.

L'*Asia* commandé par Illong arriva enfin et, après quelques heures de reconnaissance, une zone plate de banquise fut choisie pour recevoir la cargaison du *Rewa*. L'*Asia* commença de soulever les rouleaux de câbles, les machines et les moteurs, les containers de

vivres, les grands filets de carcasses de moutons venues du sud et achetées par les gens de Djoug à un prix inférieur à celles qu'eux-mêmes produisaient dans leur élevage. Il fallait faire vite, car on annonçait une tempête venant du nord, et l'*Asia* devrait prendre la fuite dès que le vent dépasserait les quarante nœuds à l'heure. Il parvint à vider le *Rewa* juste à temps et disparut à l'horizon. L'hydravion à son tour s'éloigna, après qu'Ann Suba ait signalé que les trains de bois se trouvaient sur la côte orientale de l'ancienne Corée, tous démantibulés. Il ne serait pas possible de les récupérer, à moins d'y consacrer des semaines.

Dans le vent qui ne cessait d'augmenter de force, le *Rewa* flotta enfin, car la tempête poussait la mer vers la côte occidentale et le *Princess* le tira dans une eau plus profonde, mais juste ce qui était nécessaire. Il fallait constamment pomper pour évacuer l'eau qui entraît à flots dans les cales, et un premier colmatage rapide devait s'opérer même en pleine tempête. Il fallut installer les batteries génératrices de résine, les inciter à produire, et cela alors que cargo gîtait à plus de quarante-cinq degrés, menaçait parfois de se coucher sous les rafales. Le *Princess* l'épaulait sur tribord, protégeant sa coque avec des boudins gonflables qui un peu plus tard éclatèrent les uns après les autres. Alors les deux coques raguèrent l'une contre l'autre, et Farnelle estima que les deux cargos allaient finalement se détruire sans aucun bénéfice pour personne. Elle essaya d'alerter Manister mais dut recourir à la radio pour dialoguer avec lui. Le capitaine du *Rewa* accepta très mal l'éventualité d'abandonner son navire.

— Pour l'instant les dégâts dus au ragage sont infimes, prétendit-il, alors qu'elle savait qu'une grosse déchirure s'était ouverte dans le franc-bord du charbonnier.

— Nous devons sauver l'un des bateaux. Et le mien est le plus apte à sortir de cette situation et à fuir devant la tempête.

— Je n'abandonnerai pas le *Rewa*, hurla Manister en coupant la communication.

Farnelle parut hésiter quelques secondes puis se tourna vers Zabel qui était de quart.

— On retire les ancres, dit-elle.

Zabel donna les ordres et tout de suite après le *Princess* commença de s'éloigner du *Rewa* qui prit encore quelques degrés de gîte.

— Machine arrière au quart.

Le cargo se déhala et pivota pour se mettre rapidement le nez au vent. Il encaissa très bien les vagues déjà hautes grâce à sa lourde cargaison bien amarrée. Par contre le *Rewa* tira sur ses chaînes d'ancre comme un forcené. Les pompes continuaient d'évacuer la voie d'eau, mais viendrait un moment où leur débit serait inférieur à celui de la

voie d'eau. Alors le *Rewa* coulerait.

— Laissez porter ! cria Farnelle dans son émetteur. Laissez porter vers la côte sableuse. C'est votre seule chance de salut. Je suis prête à embarquer tous les hommes qui le voudront.

Manister finit par comprendre que c'était sa seule solution pour tenter un sauvetage de son bateau, et fit sectionner les chaînes d'ancres, ces dernières étant coincées dans les fonds. Le *Rewa* toujours à la gîte, avec certainement plus d'un millier de mètres cubes d'eau dans son flanc de tribord, partit en crabe, menaçant à tout moment de se coucher.

— Libérez les portes étanches des cales ! cria Farnelle, que l'eau se répartisse de façon égale. La déchirure engouffrera moins d'eau.

Il fallut dix minutes pour que l'équipage du charbonnier exécute cette dernière manœuvre, mais d'un coup le navire se redressa, pivota pour se mettre le nez au vent. Les pompes continuèrent de cracher des jets énormes d'eau noirâtre et écumeuse.

— On dirait un vieux chiqueur qui crache régulièrement, dit Zabel.

Mais le charbonnier paraissait en meilleure position et on pouvait apercevoir le haut de l'avarie qui ouvrait son flanc. Il dérapait vers la côte en culant à cinq nœuds à l'heure.

— Freinez le mouvement avec vos hélices pour vous ensabler doucement. On pourra mieux réparer dans cette position quand la tempête sera terminée. Et il suffira de pomper l'eau pour soulever le bateau et le libérer de son sable.

Manister aurait dû penser à tout ça. Elle s'étonnait qu'il n'ait pas eu ces réflexes et ce fut Zabel qui lui donna la solution de cette énigme :

— Tu n'as jamais remarqué qu'il buvait ?

— Manister ?

— Depuis l'hivernage forcé de près de deux ans dans le chenal chinois. J'ai assisté à ses cuites solitaires et j'ai été la première surprise que le Kid le choisisse comme capitaine du *Rewa*.

— Tu avais refusé et il fallait bien quelqu'un.

— Il fallait choisir Guham, l'officier mécanicien. C'était le plus capable.

« Il s'y connaît très bien en mécanique et aussi en navigation. Il a volé sur des dirigeables. »

La tempête persista toute la nuit et une partie du surlendemain. Durant l'obscurité, Farnelle se leva à plusieurs reprises pour regarder si les lumières du *Rewa* étaient toujours fixes, mais l'ex-charbonnier s'était profondément planté dans le sable de la côte et ne bougeait plus.

Ils auraient pu perdre les deux navires sans son intervention et

jamais l'Omnium ne s'en serait remis. Aucun dirigeable ne pourrait rendre les mêmes services, transporter de telles quantités de marchandises. Par exemple en un seul voyage, le *Rewa* pourrait emporter la scierie moderne que Liensun était allée acheter en Africaña. Elle réfléchit sur ce qui aurait pu arriver et le lendemain en parla à Zabel.

— Il faudrait un troisième navire, malheureusement on n'a plus trouvé trace de ces dizaines de bateaux coincés durant des siècles dans les différentes banquises et qui, lors du réchauffement, ont disparu. Soit qu'ils aient coulé, soit que des inconnus s'en soient emparés.

— Nous n'en avons jamais croisé un seul et jamais personne n'en a signalé.

— Je pense à ce voilier fantôme que nous avons rencontré dans l'Antarctique, la *Chimère*, monté par un équipage de nains, les Simone. Il nous faudrait un bateau de ce type, à voiles et moteur. Nous venons de frôler la catastrophe.

La réparation de la voie d'eau fut tout de même plus facile, et les techniciens s'efforcèrent d'accomplir un travail soigné qui leur demanda trois jours. Il fallait attendre l'*Asia* qui travaillait sur le chantier de Lacustra City et qui viendrait pour gruter la cargaison déposée sur la banquise.

— Ne pompez pas l'eau pour l'instant, conseilla Farnelle, attendez que le dirigeable soit prêt à travailler.

Elle se trouvait à bord du *Rewa* lorsque le radariste signala un objet qui venait de pénétrer dans la mer du Japon.

— Si c'est un bateau, il sera ici dans trois heures environ.

— Une des deux vedettes du Kid, fit Manister.

Farnelle avait fini par flairer une odeur de vodka sur lui. Il avait dû en renverser sur son col de combinaison isotherme et elle faillit se compromettre en essayant de mettre son nez dessus. Il crut à un élan de tendresse, à une esquisse de séduction, mais elle prétendit avoir glissé. Néanmoins elle avait bien respiré l'odeur de la vodka.

— Ce n'est pas une vedette, vint dire le radariste une heure plus tard, c'est un bateau qui jauge au moins mille tonnes.

— L'*Elovia*, dit simplement Farnelle. Le premier cargo du Consortium en route pour la mer d'Okhotsk. Ce sont eux qui vont nous supplanter désormais.

Bientôt ils aperçurent sa silhouette, le reconnurent parfaitement. Dès qu'il aperçut les deux vieux cargos, Lafitte qui commandait leur demanda par radio s'ils avaient besoin d'aide. Farnelle répondit que tout allait bien et lui souhaita un excellent voyage. Lafitte, sur un ton moins protecteur, essaya de savoir si le détroit de La Pérouse était libre de glace.

— Envoyons-le dans celui de Tatane, ricana Manister. C'est plus

court pour atteindre Djougrad.

— Mais c'est plein de glace.

Farnelle dit que le détroit était libre. Lafitte essaya d'en savoir plus. Elle lui demanda ironiquement s'il n'avait pas de carte, et il répondit qu'il possédait des cartes d'après des photographies aériennes prises depuis un dirigeable. Preuve que ce premier voyage avait été soigneusement préparé par le Consortium.

— Mais vous savez, rien ne vaut l'expérience.

— Méfiez-vous de la purga qui souffle du nord dans la mer d'Okhotsk, et qui entraîne des centaines de troncs d'arbres vers le sud. Il arrive que le détroit en soit parfois obstrué.

Là elle inventait mais était ravie de le terroriser. Sa voix d'ailleurs se fit plus inquiète.

— Est-il vrai qu'il y a là-bas une véritable banquise de bois ? C'est les gens de ce pays qui le disent... Sont-ils civilisés ? Quels sont les risques, les coutumes à respecter ?

— Oh, vous verrez bien, dit-elle. Chacun a sa façon d'aborder une terre inconnue, n'est-ce pas ?

Très beau, étincelant, le pavillon du Consortium bien déployé dans le vent léger, l'*Elovia* passa à moins d'un kilomètre, laissant un sillage profond.

— Il n'est pas loin des trente nœuds, dit un marin. C'est un sacré rafiot sorti des chantiers des bonzes, et il paraît qu'il y en aura tout un paquet d'ici peu.

— Si seulement nous pouvions en acheter un, soupira Farnelle. Je me demande quelle marchandise déciderait Tharbin à nous en céder un. Jusqu'ici, avec le fuphoc, nous étions toujours les bienvenus, mais il en est tout autrement désormais.

— Tant qu'on n'aura pas coulé les barges de la Guilde, nous connaissons des ennuis, répondit Manister avec une obstination d'ivrogne qui lui fit répéter trois fois cette proposition.

Propos d'ivrogne peut-être, se disait Farnelle, mais dans le fond elle n'était pas tellement contre une action violente. Ils venaient de bouleverser les données, risquaient de ruiner les chances de Lacustra City. Le Kid avait émis une idée semblable, mais Liensun restait le plus farouche opposant à cette solution. Son père ne s'était pas encore nettement prononcé et Songe se rangerait du côté de ceux qui opteraient pour la destruction des barges. Elle aimait trop les affaires, le commerce de haut niveau, pour accepter que de l'huile de baleines vendue à un prix ridicule ne vienne tout gâcher.

On annonçait l'arrivée de l'*Asia* qui se trouvait à mille kilomètres et avait envoyé un message radio. Il serait là avant la nuit et dès le lendemain matin commencerait à soulever les lourdes machines, les énormes bobines de câbles. Farnelle ne se résignait pas à

la perte de ses trains de bois.

CHAPITRE XII

— Une semaine, explosait le docteur Isaie à chaque instant ; une semaine que nous trimons comme des esclaves de jadis ! Il a fallu installer le camp de base, transporter ces appareils énormes, cette substance de colmatage spéciale, affronter des températures extrêmes, presque celles du vide, et nous en avons encore pour des jours et des jours avant de retourner dans notre niveau si douillet.

Gus l'aurait volontiers étranglé mais il essayait de ne plus faire attention à ses jérémiades. Il avait d'ailleurs raison, la réparation de l'axe central entre les deux parties du satellite géostationnaire n'était pas du tout une partie de plaisir. Avant cette semaine abominable où ils avaient travaillé comme des fous, il avait fallu régler d'autres problèmes, descendre à des niveaux inférieurs pour souder toutes les portes étanches, colmater toutes les issues, de crainte que les primitifs qui vivaient dans les confins du satellite, les Garous et les animaux, ne puissent revenir et les attaquer durant leur travail.

L'axe était d'une dimension imposante, semblable à un de ces halls de gare de la Terre. Mais désormais les blocs de glace, formés par la pénétration du froid sidéral, avaient rétréci cet axe de telle façon qu'ils avaient eu beaucoup de mal à se glisser à travers les énormes stalactites et stalagmites dangereuses qui tendaient à se rejoindre pour obturer définitivement l'accès à la partie Salt du Bulb. Le Bulb était un des noms du satellite. Ce dernier n'était qu'un hybride formé d'un animal de l'espace, le Bulb, et d'un système humain le S.A.S., le tout si bien fondu, si bien amalgamé qu'on n'avait plus qu'une seule entité apparente. Les différences apparaissaient plus tard, notamment au niveau cérébral. Le cerveau de la bête des étoiles et l'ordinateur puissant de bord oubliaient souvent d'unir leurs neurones pour se combattre et le plus souvent de façon sordide. Gus, Isaie et Thresa s'étaient embarqués dans cette mission terrible qui consistait à consolider l'axe qui unissait les deux parties du corps du Bulb avant la séparation définitive, séparation qui aurait entraîné des conséquences

terribles, certainement la fin du satellite et leur mort.

Gus, l'ancien cul-de-jatte, avait une vue d'ensemble de la situation que le petit docteur Isaie ne parvenait pas à acquérir. Isaie était né dans le satellite, de parents qui y étaient nés également. Il était le dernier maillon d'une chaîne de colons s'étendant sur des siècles, et il lui était difficile d'admettre que son monde, sa planète, le Bulb ou le S.A.S., puisse disparaître un jour. Gus, Lienty Ragus, cousin de Lien Rag, surnommé Gus depuis toujours, venait, lui, de la planète Terre, et le satellite n'était qu'un tout petit point dans l'univers, à son avis. Un point qui méritait tout de même d'être protégé, conservé en vie. Parce que sans lui, ils seraient précipités dans le vide sidéral et mourraient en quelques fractions de seconde. La femme, Thresa, appartenait à une secte d'illuminés, partageait ses faveurs entre les deux hommes avec le même entrain, avec une préférence pour Gus qui faisait mine de ne pas s'en soucier.

Pour l'instant ils trimbalaien le matériel sur des distances de cent mètres, revenaient en chercher d'autres, accumulaient les appareils, les containers, tout ce qu'il leur fallait pour manger, dormir sans trop d'inconfort. Leur camp de base était bien plus loin, au centre de l'axe. Ils avaient dû détruire quelques stalactites encombrantes, mais juste ce qu'il fallait, de crainte que la glace qui obturait les trous de la carapace ne se brise. Leur combinaison n'était pas faite pour supporter le froid absolu, donc autant faire attention. Une combinaison spatiale les aurait engoncés, aurait exigé des efforts exténuants. Elle s'allégeait une fois en apesanteur, mais dans l'axe, l'attraction restait élevée.

Cette nuit-là ils plongèrent dans un sommeil si profond qu'ils n'entendirent pas une des stalagmites se briser net à cause de la chaleur qu'ils produisaient. Elle pesait près d'une tonne et bascula pour s'écraser à côté de leur tente commune. Ils ne découvrirent les morceaux que le lendemain matin.

— Nous l'avons échappé belle, dit Isaie, pâle comme la mort. Une chance que la crevasse de la carapace extérieure soit encore obturée.

Ils finirent par atteindre l'autre partie, le Salt, et c'est là qu'allait commencer la partie la plus délicate de leur travail. Un produit synthétique, à base de carbone, devrait être injecté dans les fissures, crevasses, entonnoirs en tous genres, sans provoquer la moindre dépressurisation ni entrée du froid. La technique consisterait à injecter le produit en repoussant vers l'extérieur le bouchon de glace.

— Comme le bouchon d'une bouteille de vin, expliqua Gus.

Mais les deux autres n'avaient jamais vu de bouteilles de vin de ce type, ne connaissaient que les flacons d'alcool en plastique à la fermeture automatique.

— On va risquer notre peau cent fois par jour, répondit Isaïe, et je ne suis même pas sûr que cela servira à quelque chose.

— D'accord, mais nous devons le faire quand même.

CHAPITRE XIII

Lorsque Lien Rag découvrit l'ouverture de la ria que Jael lui proposait de remonter, il entra dans une violente colère. Cette fille n'avait jamais vu l'*Iceberg-Ship*, ignorait tout de ses dimensions, n'aurait jamais dû être chargée de trouver un port naturel pour le déchargement des quatre-vingt mille tonnes de fuphoc. Il avait cette échancrure de la banquise dans sa ligne de mire. La montagne de glace cassait son erre au maximum, mais il lui fallait des kilomètres pour s'immobiliser complètement. Elle ne manœuvrait pas aussi aisément qu'un cargo tel le *Princess* ou le *Rewa*. La demi-sœur de Liensun ne connaissait rien à la mer et aux bateaux. Et puis la pensée de la rencontrer l'irritait. Il se souvenait de la très jeune fille, merveille de grâce et de beauté, qui l'avait attiré dans ce piège méprisable au cours duquel la grosse Sunny allait carrément le violer pour lui dérober sa semence et se faire engrosser. C'était son obsession à cette espèce de gangster en jupon, qui dirigeait le Clan des Ferrailleurs d'une main de fer avec des méthodes expéditives. Lien Rag préférait oublier la façon dont Liensun avait été conçu. Ainsi il parvenait à l'estimer, sinon à l'aimer, à reconnaître qu'il existait entre eux, en dehors de la ressemblance physique si éloquente, des points communs.

— Je pense, avança prudemment Pulsach, qu'en remontant légèrement vers le nord, cette ouverture de la ria nous paraîtra plus accessible.

— Oui, mais le bras de mer ira en se rétrécissant. Vous savez ce qui peut se passer si nous collons trop à la banquise durant plus d'une heure. Nous ne pourrons plus nous en détacher, serons soudés, et il faudra travailler dur pour nous dégager.

Mais le second avait raison. L'ouverture béait en direction du nord, ce qui la mettait à l'abri des terribles coups de vents austraux.

— N'empêche qu'il va falloir naviguer avec énormément de doigté et sans fausse manœuvre.

La ria s'enfonçait de façon franche dans la banquise, et plus loin dans la partie solide d'une île ancienne, d'après le message reçu. Tout l'équipage, même les hommes au repos, étaient sur la plate-forme ou bien dans l'espèce de pavois, au-dessus de l'étrave, et chaque visage exprimait une grande anxiété. L'*Iceberg-Ship* n'avancait plus qu'à deux nœuds à l'heure. Il paraissait glisser sur l'eau, ne laissant qu'un sillon peu profond. Des goélands venaient tourner autour de lui, car il entraînait dans son sillage des bancs de poissons venant picorer les parasites collés à la glace.

— Tout au fond nous n'aurons de chaque côté que très peu de place. Il faudra repartir en arrière. Par contre nous aurons toujours plus de quarante mètres sous la quille.

La ria était libre de tout piège et les falaises de la banquise étaient très accores. Plus loin c'étaient des rochers qui apparaîtraient sous la glace. Lien Rag fit encore réduire la vitesse à un nœud. Il leur faudrait deux heures pour être à poste, mais l'erre serait cassée en quelques centaines de mètres. Ils avaient souvent répété ce genre de manœuvre dans l'île aux Phoques, et elle ne présentait aucun risque. Ici le vent pouvait souffler, il descendrait des collines au sud avec une violence atténuée.

— Nous en aurons bien pour huit jours à décharger, disait Pulsach, puisque cette jeune femme n'a trouvé que des pipes de vingt-deux pouces au lieu de trente.

Mais Lien Rag aperçut, grâce à ses lunettes d'approche, les machines à vapeur qui exhalaient des bouffées de brume. Les pompes étaient déjà prêtes à fonctionner et des dizaines de wagons attendaient, alignés sur des voies de garage. Seize cents wagons allaient se succéder sur cette gare de commerce. Quatre-vingts convois qui s'en iraient vers la capitale, Star New Mikado, en attendant que l'huile soit vendue quand les cours remonteraient.

— Ça paraît organisé, fit Pulsach avec précaution.

— Effectivement, dit Lien Rag. Il faut tirer vers la rive sud et mettre des boudins en place. Qu'on n'aille pas risquer la soudure. Nous en avons pour huit jours et nous pourrions être soudés à la glace locale sur toute la hauteur de l'*Iceberg-Ship*. Des mois de travail pour nous dégager.

— Je crois que les boudins sont déjà en place, fit Pulsach, surpris.

C'était vrai. Des boudins garnissaient la rive sud sur un bon kilomètre et plongeaient même dans la mer. Lien Rag ignorait que la jeune femme les avait fait venir de Markett Station in extremis. Depuis des jours elle se creusait la tête pour que l'aménagement du port soit irréprochable, et c'est par hasard qu'elle avait songé à ces boudins, en voyant une barque de pêcheur soudée à la glace qu'il fallait dégager à

coups de pioche. Les boudins étaient arrivés la veille. Il avait fallu les lester pour qu'ils plongent jusqu'à la cote moins cent cinquante.

— Réduction un demi.

— Réduction un demi, collationna le chef mécanicien.

Presque immobile, l'iceberg se rapprochait de la berge, et Jael se tenait frileusement au centre des notables venus accueillir le monstre de glace. Il y avait tout autour de la ria une foule considérable qui attendait depuis la veille. Il avait fallu canaliser les nombreux convois spéciaux des curieux. Les gens avaient ensuite construit des igloos pour passer la nuit.

Et maintenant, après des instants de stupeur, ils applaudissaient et criaient. Personne n'avait cru à cette histoire de bateau en glace et ils l'avaient sous leurs yeux, fantastique.

— C'est vraiment un jour historique, ne cessait de répéter le président de l'assemblée de gérance, que l'on appelait dans un lapsus peut-être significatif le Régent.

— Oui, un jour historique, répétait le chef de gare, extasié.

Tout avait été prévu, même les solides bittes d'amarrage. Les marins lancèrent huit aussières qui furent tout de suite frappées. Les treuils électriques de l'*Iceberg-Ship* entrèrent en fonction, et la masse de deux cent cinquante mille tonnes se rapprocha du quai jusqu'à ce qu'elle commence d'écraser les boudins. Les treuils cessèrent leur enroulement.

Les notables s'avançaient lentement, toujours bien groupés, intimidés, se demandant quels êtres allaient surgir de cette cage vitrée tout en haut de la montagne de glace. Ils avaient vu quelques marins qui leur avaient paru être des hommes normaux, mais qui pouvait bien commander un pareil bâtiment ?

— Mais c'est bien Lien Rag, murmura quelqu'un.

Jael n'avait pas vraiment précisé qui était le commandant de bord. Par crainte, superstition également. Comme si le fait de trop claironner que Lien Rag en personne serait présent aurait pu provoquer son absence. On le reconnaissait dans l'ancienne Compagnie du Mikado où il avait été célèbre, à l'époque où le gros poussah régnait en dictateur dans un palais fastueux qui se déplaçait sur de nombreuses voies à petite vitesse.

Il était vêtu de sa combinaison Symmons mais son visage était à nu malgré la basse température. Il avançait, cherchant des yeux Jael qui se dissimulait encore derrière la dizaine de personnes qui tendaient déjà leur main.

— Nous vous souhaitons la bienvenue dans notre petite mais sympathique Compagnie, en espérant que la chaleur de notre accueil vous fasse adopter nos différences, déclama le Régent.

Lien Rag souriait, prononçait quelques mots, félicitait tout le

monde en bloc pour l'aménagement parfait, et c'est alors qu'on se souvint de la petite femme qui avait été si exigeante, si obstinée pour chaque détail de l'installation portuaire. On la poussa en avant, presque dans les bras de Lien Rag qui l'examinait de la tête aux pieds, ne comprenant pas soudain pourquoi le souvenir l'irritait. Après tant d'années elle était toujours aussi belle, gracieuse, même si son visage très pâle, l'émotion, ne cachaient pas son caractère résolu. Il la saisit aux épaules et l'embrassa. Ce fut du délire. On aimait les belles scènes de ce genre dans la petite Compagnie où la télévision fabriquait des histoires très sentimentales.

— Vous avez fait un excellent travail et ce port est le meilleur au monde.

— Le déchargement peut commencer, annonça-t-elle pour ne pas céder à une langueur trop longtemps retenue.

Elle désignait les équipes qui sortaient du rang des spectateurs, des ouvriers en combinaison rouge qui déroulaient les énormes pipes en matière semi-rigide.

— Je sais que vous n'aimez pas perdre votre temps, dit-elle.

Mais le Régent intervenait :

— Nous avons organisé pour vous et vos collaborateurs une réception dans notre capitale. Vous ne serez pas déçus. Toute la population sait que grâce à vous et à l'huile de phoques que vous transportez, notre petite Compagnie va enfin pouvoir renaître et connaître une grande prospérité.

Jael lui apprit à voix basse qu'elle avait acheté deux mille wagons-citernes pour dix tonnes de fuphoc chacun.

— Et combien prélèveront-ils à chaque arrivée ? Pour les frais de stockage et de manutention ?

— Dix pour cent.

— C'est correct, mais il faudra que le prix à la tonne remonte, sinon nous ne pourrions continuer ainsi.

— J'ai prévu mille wagons-citernes de plus, au cas où cette première cargaison ne serait pas vendue lors de votre prochain voyage.

Le Régent s'impatiait. Lien Rag répondit qu'il était très flatté pour lui et ses hommes, mais que l'*Iceberg-Ship* ne pouvait être abandonné lors du déchargement. Seule la moitié de son équipe pourrait se rendre dans la capitale pour cette parade et la réception qui suivrait. Il expliqua qu'il ne suffisait pas de vider les soutes, mais que pour garder son assiette à l'iceberg et l'empêcher de s'alléger, il fallait remplacer l'huile par de l'eau de mer au fur et à mesure du pompage.

— Sinon, au lieu de dépasser de trente-cinq mètres au-dessus de la mer, nous aurions le double environ.

Il confia à Pulsach la mission de commencer le déchargement et il partit avec Jael et tous les notables pour la capitale, dans le train du Régent. Ce fut à la hauteur du programme prévu, et lorsque vint minuit, Lien Rag, un peu ivre, se fit reconduire dans le double compartiment qui lui était réservé dans le même train-résidence que Jael.

Ne cessant de plaisanter, il la suivit dans la coursive et se mit à rire quand elle lui indiqua sa porte.

— Montrez-moi ce qu'il y a derrière, dit-il. Je n'ai plus l'habitude des trains-habitations.

Fébrile, elle ouvrit la porte, alla allumer les lampes, puis passa dans la salle de bains, lui montra le petit salon voisin et c'est alors qu'il la prit dans ses bras et l'embrassa violemment sur la bouche. Elle saisit son visage à deux mains comme pour empêcher que leurs lèvres se séparent. Elle se laissa emporter jusqu'à la couchette deux places. Il arracha ses vêtements plus qu'il ne la déshabilla, et la pénétra tout de suite, lui chuchotant avec un mélange de méchanceté et d'ironie que c'était ce qu'il aurait dû faire la première fois.

CHAPITRE XIV

Une nuit de beuverie, Floa Sadon disparut avec une petite draisine prise dans le lot de celles qui étaient rangées dans l'immense entrepôt. Depuis des semaines ils se soûlaient chaque soir après s'être déchirés durant la journée. Pendant des heures ils vociféraient, se battaient avec une violence incroyable et finissaient par faire l'amour n'importe où, n'importe quand. Les sens de Floa étaient de plus en plus exacerbés par la jalousie, la hargne d'être désormais une proscrire, l'attitude de Kurts le pirate qui ne voulait pas qu'elle quitte cette cachette. Elle était entrée en liaison radio avec un groupe de ses partisans qui résistaient encore dans River Station, capitale de la 17^e Province.

— C'est un piège, lui répétait Kurts. Des bandits qui veulent encaisser la prime d'un million de dollars offerte pour ta capture. Ils veulent te livrer vivante pour que ton procès soit exceptionnel et cache les difficultés que rencontre la révolution. Il faut que tu restes ici.

Mais chaque jour à midi cette relation radio devenait sa drogue, son unique raison de vivre, et quand excédé Kurts coupait l'alimentation de l'émetteur-récepteur, elle entrait dans une fureur noire, se mettait à tout casser, poursuivait Gueule-Plate, la chèvre-garou, pour se venger sur elle. La pauvre hybride s'enfuyait en bêlant sa terreur, et Kurty, le fils de Kurts, devait intervenir et le faisait sans ménagement malgré son jeune âge. Il s'était procuré une sorte de barre de bois avec laquelle il attaquait la grosse femme. Alors celle-ci, après avoir essayé de le déchirer de ses ongles et de le mordre, se résignait à partir pour le salon où elle commençait à boire. Kurts la rejoignait pour la menacer du pire si elle s'en prenait à son fils, et buvait lui aussi. Ils s'invectivaient des heures durant et à la fin elle se traînait à ses pieds et s'agrippait comme une folle à son sexe. Dessoûlé, il s'avouait qu'il aimait que leur beuverie se termine ainsi par cette soumission rampante. Il la méprisait trop pour essayer de la

soigner, de l'empêcher de boire et de s'humilier. Il se rendait compte qu'il ne détestait pas cette atmosphère désastreuse de cris, de relents d'alcool, de sexe. Tout ce qu'il pouvait imaginer pour l'enfoncer encore plus dans sa déchéance, elle l'acceptait avec volupté, et ses jouissances étaient perceptibles dans toute la locomotive géante. Gueule-Plate, la première, s'enfouissait au hasard la tête dans n'importe quoi, même dans l'eau de la baignoire, alors qu'elle détestait ça, pour ne plus entendre, et l'enfant s'enfonçait des bouchons de matière plastique molle dans les oreilles. Ils s'efforçaient de survivre dans ce fracas et ce désordre, cette fureur presque perpétuelle, se nourrissaient, jouaient, passaient des heures dans la salle des contrôles. La Machine, elle, réagissait très mal et préparait la liquidation physique de Floa Sadon. Kurts s'en était rendu compte et avait en vain essayé de neutraliser certains circuits. Depuis si longtemps, la Locomotive était devenue parfaitement autonome et seule sa passion pour Kurts pouvait freiner ses réactions les plus inquiétantes. Alors elle devenait sournoise et essayait de tuer cette grosse femme mafflue, fessue, couperosée et celluliteuse qu'était devenue Floa Sadon. Elle faillit la noyer dans sa grande baignoire-piscine, l'électrocuter dans son bain mais aussi dans son appartement, la faire tomber lourdement, renverser sur elle des objets si lourds qu'elle aurait dû avoir normalement le crâne fendu, mais dans un dernier instinct de sauvegarde, l'ancienne P.-D.G. évitait ces traquenards. Depuis si longtemps elle se méfiait de son entourage qu'elle éventait tous les complots dirigés contre elle, et ce n'était pas une machine, même dotée d'une intelligence surhumaine qui aurait sa peau, clamait-elle en titubant dans les cursives.

Et une nuit elle disparut. Peut-être même bien avant la fin du jour, Kurts ne se souvenait de rien. Ils avaient bu comme d'habitude après une dernière scène et il ne savait pas si elle s'était prosternée à ses pieds pour l'exciter. Non, ça il ne s'en souvenait plus. Elle avait entre quinze et huit heures d'avance sur lui, et un homme sensé n'aurait pas cherché à la retrouver, sachant qu'il ne restait plus d'espoir. Mais lui partit avec l'hydravion pour survoler River Station. La radio de cette capitale provinciale annonça que l'ancienne présidente, la sanguinaire, la corrompue, la diabolique Floa Sadon, était entre les mains du tribunal révolutionnaire qui instruisait son procès. Kurts essaya le chantage, menaça de bombarder River Station si on ne libérait pas Floa, mais on méprisa son ultimatum. Il bombarda l'ancien palais du gouverneur, mais on lui fit savoir que Floa Sadon s'y trouvait prisonnière et qu'elle serait sa première victime. Il dut rentrer dans sa base secrète pour refaire ses pleins, charger des bombes et des missiles. Il allait incendier toute la banlieue de River Station, les citernes sur rails qui contenaient l'huile minérale, les wagons remplis

de charbon. Il allait les forcer à capituler.

Il effectua six vols meurtriers, mais dut y renoncer car les missiles des révolutionnaires devenaient dangereux pour l'appareil. Alors il essaya d'utiliser la Machine, mais celle-ci refusa de collaborer à la délivrance de Floa Sadon, et il eut beau tripatouiller son ordinateur, jurer, menacer de la détruire, rien n'y fit. La Locomotive n'irait jamais au secours de cette femme.

L'instruction du procès se poursuivait et on recherchait désormais plusieurs stations disparues sous la présidence de Floa. C'était une habitude transeuropéenne de faire disparaître toute une ville sur rail, parce que quelques éléments subversifs avaient osé s'attaquer au pouvoir des actionnaires. Lien Rag avait une fois découvert une de ces villes envoyée en déportation avec ses milliers d'habitants ; la ville avait été précipitée dans une énorme crevasse où tout le monde avait péri.

On comptabilisait six villes ainsi déportées et qui avaient été complètement rayées de la Compagnie. On n'en avait retrouvé aucune trace mais on pensait que trois ou quatre autres avaient été également soumises au même destin tragique. On découvrait des charniers remontant à la guerre contre la Sibérienne. À cette époque, elle ne gouvernait pas le pays, était seulement une riche héritière dont le père dirigeait la 17^e Province. Et il y avait d'autres charniers qui dataient de l'après-guerre. Les difficultés économiques n'avaient jamais cessé et il avait fallu liquider les manifestants dans un grand nombre de stations. La liste des crimes dont on accusait la grosse femme n'en finissait plus. Un journaliste qui l'avait rencontrée disait qu'elle ressemblait à Lady Diana, l'ancienne maîtresse de la Panaméricaine au début de son incarcération, mais que sa cure de désintoxication l'avait faite maigrir. On la surveillait médicalement pour qu'elle arrive au procès en excellente forme. On disait qu'elle retrouvait peu à peu sa silhouette d'autrefois, quand elle troublait ses visiteurs. On disait que le maréchal Sofi avait proposé de l'échanger contre des trains de nourriture et de combustible, mais le tribunal révolutionnaire avait rejeté cette proposition avec mépris. L'ambassadeur sibérien démentit cette fausse nouvelle.

Kurts essayait de ne plus boire mais le remords le taraudait. Ne pas pouvoir porter secours à Floa lui apparaissait comme l'échec le plus insupportable de sa vie. Il avait arrêté de bombarder les stations, restait à l'écoute des nouvelles sur l'instruction judiciaire en cours et les informations ne manquaient pas, occultaient les mauvaises nouvelles sur l'état catastrophique de la Transeuropéenne.

CHAPITRE XV

Ce fut sous des containers vides empestant le poisson que Liensun pénétra en Mozambic Company, à bord d'un très vieux convoi de deux wagons tirés par une machine asthmatique qui n'avancait que dans un nuage de vapeur qui la recouvrait entièrement. Cette machine fonctionnait aux déchets de poissons que l'on congelait en gros cubes de cinquante centimètres d'arête. Le plus vieux cousin des Zuppo ouvrait le foyer, jetait son cube et le refermait très vite, mais l'odeur était abominable quand même et parfois pour y échapper le mécanicien se réfugiait dans le wagon de marchandises pour laper un peu de café ou boire une rasade de vodka. Car c'était uniquement pour se procurer de l'alcool que ces gens-là faisaient de la contrebande de poisson. Dans la cité subglaciaire de Zanzibar on distillait tout et n'importe quoi, même du bois qui donnait un véritable poison réservé en principe à des moteurs à explosion, mais que certains buvaient coupé d'eau.

Lorsque tout danger fut passé, Liensun sortit de son abri, déclenchant l'hilarité générale à cause de la teinture qui le transformait en Indien. Ses compagnons s'étranglaient de joie dès qu'ils le regardaient, mais sans aucune méchanceté. Ils traversèrent plusieurs fermes ruinées et le vieux Zuppo, Jonathan, abandonnant sa loco pousrive, vint lui raconter qu'ils roulaient sur un de ces réseaux clandestins installés autrefois par les fermiers pour se visiter et trafiquer entre eux.

— La maman Narmille croit que ces réseaux n'existent plus et on ne va pas lui dire le contraire. On les recouvre de glace pour décourager les visites des inspecteurs de la Traction.

Effectivement, de temps en temps, le vieux mettait en route un système bricolé à l'arrière du convoi, une sorte de double charrue qui rabattait la glace en dehors des rails sur ces derniers pendant des kilomètres si bien qu'à partir d'un réseau public on ne voyait qu'une voie saccagée à perte de vue.

— Ils s'en foutent, d'ailleurs, pourvu qu'on n'essaye pas d'aller fourrer son nez dans le sud, disait Jonathan. Et d'après ce que j'ai compris, c'est ce que tu voudrais bien faire ?

— Exactement.

— Et tu te feras prendre parce que tu ne pourras pas passer. Il y a un barrage de plus de mille kilomètres, électronique, qui signale toutes les présences, humaines ou pas, et automatiquement des mines sautent, des rafales crépitent. Mais si tu réussissais à passer, tu n'en serais pas quitte pour autant, car vers l'océan Indien il y a des gars qui patrouillent sans arrêt. Là-bas il n'y a pas un seul des anciens habitants de la Mozambic, rien que des nouveaux venus. Des hommes de la maman Narmille ou ceux venus de l'Antarctique.

Les Zuppo habitaient à quatre-vingts kilomètres de la zone interdite, au bord d'une sorte de lac interne qui existait depuis des siècles dans la banquise, et où ils pêchaient de génération en génération. Ils utilisaient l'eau tiède pour réchauffer de l'humus dans des serres et obtenir des récoltes abondantes. Liensun, dès le premier soir, se planta devant le lac et demanda à un des Zuppo à combien se trouvait l'océan Indien nouvellement débarrassé de sa banquise.

— Dix kilomètres.

— Mais la zone interdite est à quatre-vingts.

— Oui, mais l'océan a grignoté depuis un sacré morceau de glace, et la maman Narmille a oublié de l'interdire. Mais personne n'y va.

Le lendemain Liensun monta dans un des bateaux en peaux de phoques qui servait pour la pêche, et regarda autour de lui avec attention tandis que ses deux compagnons relevaient les filets placés la veille. Des kilos de poissons se déversaient dans un autre bateau, vide celui-là, qui était à la traîne. Intrigué depuis un moment par une longue tache noire le long de la banquise, il demanda ce que c'était. Ses compagnons parurent peu disposés à lui en parler. Il dut insister.

— On ne va jamais là-bas, c'est dangereux.

— Comment ça, dangereux ? On dirait une caverne.

— Elle se prolonge à l'infini. Et les anciens disaient qu'il y avait de gros calmars qui s'y étaient réfugiés. Un jour mon grand-père en a vu sortir une baleine. Elle était venue respirer dans le lac, mais le temps qu'il donne l'alerte elle était repartie.

Liensun se souvenait des baleines des Hommes-Jonas, les Solinas qui naviguaient sous la banquise de trou d'air en trou d'air. Il savait aussi qu'en certains endroits la banquise n'était pas directement posée sur la surface de l'eau, que la hauteur d'air libre pouvait dans certains cas dépasser plusieurs mètres.

Il en parla au vieux Jonathan qui hocha la tête d'un air songeur et lui raconta une aventure personnelle. À dix-huit ans il chassait le

phoque encore abondant dans le lac, et un jour qu'il avait tiré un mâle sans le tuer, il le poursuivit jusque dans la fameuse caverne, mais au bout d'un kilomètre prit peur. À cause du silence et surtout de la lumière d'un vert profond.

— En plein jour la glace laisse passer la lumière, et je n'ai pas pu supporter la couleur de l'air. J'ai fait demi-tour.

— Je vais essayer de rejoindre l'océan sous la banquise, fit Liensun.

— Tu vas t'égarer. Parfois il y a des galeries dans tous les sens. On ne doit pas pouvoir passer librement partout. Je sais que mon père a vu une baleine de bonne taille qui en sortait, mais elle pouvait plonger lorsque la voûte rejoignait l'eau.

— Je vous louerai un bateau et vous achèterai des provisions ainsi qu'une boussole, mais je vais y aller.

— Comme tu voudras, mais je te regretterai.

Les femmes préparèrent des galettes de sorgho, d'autres de riz, de la chair de crabe congelée et du poisson fumé. Ils n'avaient pas grand-chose, en fait, mais Jonathan lui remit deux flacons de vodka distillée à Zanzibar. Il reçut le meilleur bateau en peaux de phoques tendues sur des ossements de baleine. Une merveille d'artisanat, léger, facile à porter, même.

Ils prièrent, car ils étaient tous néo-catholiques, lorsqu'il pagaya vers la grande bouche de cette effrayante caverne dont ils se tenaient prudemment éloignés.

Grâce à la boussole, Liensun suivit aisément la direction du sud, n'ayant qu'à se courber sur le bateau pour pouvoir passer sous les voûtes les plus basses, mais deux heures plus tard, dans cette fameuse lumière d'un vert sombre assez terrifiante, il crut être bloqué lorsqu'il aperçut un goulet étroit sur sa droite. Là il dut carrément s'allonger dans le bateau pour l'emprunter, pensant que plus loin le plafond se relèverait, mais une heure durant il dut rester ainsi sans possibilité de revenir en arrière. L'épouvante le gagnait d'être à jamais coincé dans ce tuyau de glace qui finit même par se refermer sous le bateau, ne laissant à celui-ci que quelques centimètres d'eau pour flotter. On lui avait donné deux grappins et ce fut grâce à eux qu'il put s'en sortir. Il les lançait devant lui sans trop pouvoir prendre d'élan, essayait de les enfoncer dans la glace, puis tirait sur la corde et le kayak avançait de quelques mètres. Il finit par changer de tactique, et en allant vers l'arrière abandonna le bateau qu'il se mit à pousser en rampant dans l'eau. C'était plus efficace et cent mètres plus loin le plafond se releva d'un coup. Il plongea dans l'eau glacée, mais grâce à sa Symmons résista au choc thermique, eut du mal cependant à remonter à bord. Il pagaya toute la fin de la journée, mangeant quelques galettes pour se donner de l'énergie. À la nuit, il déboucha à l'air libre dans le fond de

ce golfe de l'océan Indien qui remontait entre Madagascar et l'Africania, rongéant peu à peu la banquise. Il aperçut la fameuse barrière électronique dans le lointain, qui partageait le golfe en deux. Des flotteurs ancrés au fond supportaient toutes sortes d'appareils. Il pagaya sur la gauche et trouva une entrée sous la banquise qui, à cet endroit, formait une falaise de trente mètres de haut. Mais ce trou se terminait en cul-de-sac et il dut recommencer une dizaine de fois avant de trouver un passage. Du moins une suite de galeries qui descendaient vers le sud. Il pagayait tranquillement, cherchant l'emplacement de son bivouac. Soudain un corps sombre apparut dans le faisceau de sa lampe et il eut vraiment peur. Ce n'était qu'une otarie joueuse qui le regardait avec curiosité. Elle l'accompagna jusqu'à une corniche où il installa sa tente. De temps en temps elle plongeait et remontait avec un poisson dans sa gueule, comme si elle cherchait à le lui offrir.

— Donne, dit-il en tendant la main.

Elle hésita, nagea un peu vers lui, puis au moment où il crut qu'elle allait lui donner le poisson le croqua avec un petit cri amusé.

— Coquine, va, fit-il, rassuré par sa présence.

Lorsqu'il se réveilla, elle flottait sur l'eau, le regardant de ses yeux tendres.

CHAPITRE XVI

Lorsque l'un des chefs de chantier vit arriver le *Princess* sans les trains de bois, il fut si découragé qu'il appela ses compagnons de travail, et ce fut au milieu d'une foule silencieuse et consternée que le cargo accosta aux nouveaux quais. Farnelle descendit et expliqua la raison de l'absence des troncs, mais dans ses cales il y avait des planches et des pilotis pour plusieurs milliers de mètres carrés de plates-formes.

— D'accord, mais nous allons devoir mettre des ouvriers au chômage, car le rythme du travail exigeait une embauche constante. Qu'allons-nous faire de tous ces gens oisifs ? Vous savez bien que c'est ainsi que naissent les histoires et les bagarres.

L'*Asia* revint reprendre sa fonction de grue géante, mais visiblement toute la population de Lacustra City se posait des questions. On écoutait la radio pour suivre le cours du fuphoc qui continuait de baisser et n'était plus que de quatre cent dix dollars la tonne à Markett Station. Jamais l'Omnium n'aurait assez de revenus pour poursuivre les travaux, payer les salaires, acheter la nourriture, construire des logements, et justement les investisseurs de Markett Station, qui avaient pris des options pour créer soit des maisons de commerce soit des entreprises, commençaient à montrer quelques réticences, disait Songe dans ses messages. Par chance la cargaison de l'*Iceberg-Ship* avait pu être logée dans un endroit tenu secret pour le moment, mais bien placé puisqu'en moins de vingt-quatre heures toute livraison de moins de dix mille tonnes pouvait être garantie.

Ann Suba revint avec son hydravion, de Krill Station où elle avait déposé Liensun en route pour l'Africana. Elle se rendait dans l'île du Titan, car le Kid voulait visiter le chantier, se doutant que les difficultés ne tarderaient pas.

— Il arrive mille tonnes toutes les six heures dans Markett Station depuis Mozambic Company. La moitié est ensuite dirigée vers China Voksal où le Consortium achète sans discuter, mais le cours a

tendance à remonter à la revente. Nous en sommes à trois cent soixante dollars, soit cinquante de moins que le fuphoc. Il faut peut-être patienter. Il suffit d'un déraillement pour que l'approvisionnement cesse durant plusieurs jours et que les spéculateurs s'affolent. Jael a tout préparé et vingt trains sont prêts à remonter vers le nord. Ils sont sous pression nuit et jour. Elle a fait un travail considérable dans le sud. Lien Rag était enchanté et il paraît qu'elle est très joyeuse.

— Je ne l'ai jamais connue très joyeuse, dit Farnelle, surprise.

— Depuis qu'elle était toute jeune, elle était amoureuse de Lien Rag, et je crois qu'elle a eu de grandes satisfactions là-bas dans le sud. Le repos du marin, tu sais ?

— Non, c'est vrai ?

— Songe en est persuadée. Jael a tellement bien organisé son affaire, prévu le moindre détail, passant du désespoir à la grande nervosité quand quelque chose risquait de clocher, qu'il n'y avait pas que le désir de réceptionner cent mille tonnes de fuphoc à la base, mais bien autre chose. Lien Rag était ravi et il l'a honorée de façon biblique.

Farnelle souriait. Toujours aussi aiguë, Ann Suba, et pourtant elle aussi succombait dès que Liensun se montrait. La connaissant, elle n'aurait jamais pensé que la physicienne pouvait se montrer aussi « femelle » avec ce garçon. Elle les avait surpris une fois sans le vouloir et en restait encore toute songeuse.

— Demain je pars pour l'île du Titan. Le Kid veut installer ici une usine de câbles dix fois plus résistants que ceux fabriqués par le Consortium dans ses filiales. Un câble à base de silicium, une découverte récente révolutionnaire. Avec ce produit, un dirigeable pèserait un tiers de son poids en moins.

— La silice ne manque pas là-bas autour du volcan et déjà les dérivés sont nombreux. Le Kid a des chercheurs fantastiques. Je voulais te poser une question, Songe. Que penses-tu de la situation qui est en train de nous obliger à freiner la construction de notre cité, à réduire aussi notre commerce ? Tharbin reçoit autant d'huile de baleines qu'il le souhaite et nous court-circuite auprès des dirigeants du pays de Djoug.

— Nous allons d'ici six mois pouvoir nous passer de leur bois, grâce à celui que nous débiterons dans les îles de la Reine Charlotte.

— Dans six mois ou un an. Il faut compter avec les incidents et les accidents de parcours, la preuve, le *Rewa* qui a failli couler. Ne penses-tu pas que l'Omnium devrait engager une contre-attaque sérieuse ?

— Je ne suis qu'associée indirecte, pas majoritaire, et je n'ai pas possibilité de prendre une décision. Comment pourrions-nous contre-

attaquer ? Brader notre fuphoc à deux cents dollars la tonne ? Tu sais que des événements catastrophiques se déroulent en Panaméricaine et que Yeuse est en difficulté, les Aiguilleurs ayant su organiser mieux qu'elle ne le faisait la réception des réfugiés, leur installation dans des conditions satisfaisantes. Du coup les voilà de nouveau en état de grâce, tandis que Yeuse est mise au ban. Les Aiguilleurs commencent à se plaindre que les richesses de l'île aux Phoques soient bradées à des étrangers. En fait il n'en est rien. Quand l'*Iceberg-Ship* prélève cent vingt mille tonnes d'huile, il en laisse environ trois fois plus à la disposition de la Panaméricaine, et nous avons tout fourni pour la fonderie, le port, etc. Mais la propagande des Aiguilleurs laisse tout cela sous silence. L'île pourrait bien nous échapper. Tout dépendra de ce que fera la garnison de la Manu. La Manu est la police issue de la Manutention et celle-ci déteste les Aiguilleurs. Jusqu'à ce que Yeuse en fasse ses collaborateurs, ils étaient au plus bas niveau de la hiérarchie ferroviaire, et ils sont très dévoués à notre amie.

— Les livraisons pourraient donc se tarir ? Mais je ne parlais pas de contre-attaque économique, mais physique. En fait je deviens de plus en plus persuadée qu'il faut détruire les barges de la Guilde, qu'il faut aussi bombarder le complexe baleinier, les voies ferrées et même leur capitale. Il faut les réduire au silence, leur ôter toute idée d'expansionnisme.

Ann Suba ne parut pas choquée mais plutôt embarrassée :

— Tu voudrais la guerre ?

— Nous sommes forts, avec deux dirigeables et un hydravion. Sans engager beaucoup d'hommes, nous pourrions frapper vite et fort. Il faut en finir avec ces gens-là.

— Tu penses aux populations qui désormais profitent d'une huile de baleines à moins de quatre cents dollars la tonne, qui peuvent mieux se chauffer, mieux s'éclairer ? Mieux manger si les serres voient leur prix de revient baisser de deux cent cinquante pour cent ? Je sais que tu penses surtout à ce noble projet de Lacustra City, mais pourquoi en ternir l'image dès le départ ? Je suis convaincue, et c'est Liensun, aussi incroyable que cela paraisse, qui m'a fait la leçon. Mais peut-être qu'avec le Kid et Lien Rag vous aurez la majorité contre Liensun et Songe ?

— Je reconnais que mille dollars la tonne de fuphoc c'était trop, mais nous pourrions la baisser à huit cents ?

— Et pourquoi pas un deuxième *Iceberg-Ship* qui permettrait de s'aligner sur les prix bas pratiqués par la Guilde ?

CHAPITRE XVII

À près de neuf nœuds à l'heure, l'*Iceberg-Ship* fonçait vers l'est. En fait l'eau de mer ne remplissait les soutes qu'à moitié, ce qui l'allégeait tout de même de soixante mille tonnes. Lien Rag, debout dans la dunette, restait très satisfait de son séjour dans la New Mikado Company. Tout l'équipage tressait d'ailleurs des louanges à Jael qui avait magnifiquement organisé le port, le déchargement et la réception de l'équipage. Sans difficulté, la grosse montagne de glace avait pu repartir en marche arrière vers l'océan. Mais Lien Rag avait une raison supplémentaire d'être encore plus satisfait. Jael s'était révélée une amoureuse très experte qui l'avait sexuellement comblé, sans chercher à rendre leurs relations trop mièvres. Elle l'aimait, le désirait depuis toujours, mais savait jusqu'où elle pouvait aller et ne l'avait pas encombré de tendresse superflue ou de souvenirs larmoyants. Après une première union assez équivoque, il avait paru rechercher sa revanche quelque vingt ans plus tard. Elle ne lui en avait pas tenu rigueur et, au contraire, s'était montrée tranquillement entreprenante. Il avait passé huit jours merveilleux entre deux séjours journaliers à bord du mastodonte dont on vidait les soutes. Les trains n'en finissaient pas de s'éloigner avec leurs mille tonnes de fuel-phoque, et les habitants de cette Compagnie avaient été vivement impressionnés que les vingt mille premières tonnes soient remises sans discussion à leur Régent. Désormais leur économie allait recevoir un sacré coup de fouet.

En passant non loin de Titan, le Kid leur avait envoyé un message. Puis un second, codé, dans lequel il demandait à Lien Rag s'il était partisan d'une action militaire contre les barges des Harponneurs de baleines. Farnelle était d'accord, lui aussi. On attendait son avis.

Ann Suba, qui n'était qu'actionnaire consultante, préconisait la construction d'un deuxième *Iceberg-Ship* encore plus grand pour offrir le fuphoc à un prix très compétitif. Elle préférait la bataille économique aux combats militaires. Le Kid pensait que l'un des deux

dirigeables pourrait aller bombarder l'une les barges en Mozambic Company, l'autre le complexe baleinier. Ainsi on en finirait avec la Guilde. Il ne s'agissait pas de vouloir vendre son huile à tout prix, mais de construire Lacustra City le plus rapidement possible.

Lien Rag répondit qu'il attendait d'avoir touché l'île aux Phoques pour se faire une opinion. Il craignait que durant son absence la caste des Aiguilleurs n'ait envoyé des commandos pour s'emparer de l'île et de sa production d'huile.

— Je pense que la Manu aura résisté par fidélité à Yeuse, mais aura-t-elle pu repousser les envahisseurs ? Et si oui ceux-ci reviendront avec d'autres moyens. Je crains que le cargo *Elovia* ne soit de la partie.

— L'*Elovia* est allé dans le pays de Djoug charger du bois, répondit le Kid. D'accord pour que vous réserviez votre accord, mais comment me le ferez-vous savoir depuis là-bas, puisqu'aucun message radio n'est possible ?

— De toute façon, dit Lien Rag dans un autre message, soit je fais le plein, soit j'évite d'accoster et je retourne à vide dans cette région. Dès que je serai à portée de vos récepteurs, je vous préviendrai et dès lors vous pourrez entreprendre soit une attaque militaire, aérienne surtout, soit réfléchir au fait que je reviens sans un litre de fuphoc et dresser un plan d'avenir qui en tiendra compte.

Lien Rag se disait que dans ce cas il faudrait peut-être passer un accord avec la Guilde au lieu de chercher à détruire ses barges et son complexe baleinier. Il pouvait aller charger dans l'Antarctique si l'île aux Phoques devait être perdue.

Mais le capitaine Benfields le rassura par radio :

— Rien à signaler. Pas de cargo signalé à Magellan Station et Lady Yeuse commence à montrer les dents. Non seulement les hommes de la Manu mais ceux de la Traction sont derrière elle, et les camps de réfugiés sont désormais sous le contrôle de ces deux services. Les Aiguilleurs ne se sont pas opposés franchement à elle.

C'était trop beau pour ne pas cacher un piège, mais Lien Rag ne voyait pas lequel, faute d'informations. Il crut même un moment que Benfields était passé à l'ennemi et le rassurait pour qu'il accoste avec son mastodonte de glace. Aussi ordonna-t-il qu'on se tienne prêt à toute éventualité à bord. Mais il s'était trop méfié. Le patron de la Manu locale monta à bord sans escorte, visiblement heureux de revoir tous ses amis.

— La production est très importante mais personne ne vient enlever l'huile et la viande depuis le continent, et nous aurons bientôt des problèmes de stockage.

— Que diriez-vous d'un deuxième *Iceberg-Ship* encore plus gros ? fit Lien Rag.

— Je me demandais si vous y songeriez un jour, répondit l'autre,

pas du tout surpris. De quelle capacité ?

— Pourquoi pas deux cent cinquante mille tonnes de fuphoc ?

— Reste-t-il assez de capillaires ?

— On peut en fabriquer nous-mêmes.

CHAPITRE XVIII

Lorsque l'épouvante noya son calme et sa raison, Liensun aurait certainement fait demi-tour pour s'enfuir à toute pagaie, sans la présence de l'otarie. L'étrange petite bête nageait à côté du kayak depuis le début de cette nouvelle journée passée sous la banquise. Délaissant l'extrême pointe du golfe de l'océan Indien à l'intérieur de la Mozambic Company, Liensun avait continué vers le sud-est avec l'espoir de découvrir un passage qui le ramènerait vers le plein sud. Mais au bout d'une heure le cauchemar commença par des roulements sourds et lointains, et l'eau sur laquelle il naviguait dans cette éternelle lumière verdâtre retransmettait sous forme de grandes ondes courbes ces grondements. Loin, peut-être très loin, un phénomène dangereux se déroulait sans qu'il puisse en avoir une idée même sommaire. La voûte de la banquise avait des ondulations de plus en plus serrées qui l'obligeaient à s'allonger totalement dans son canot, et par deux fois il dut se laisser glisser dans cette eau qui lui répugnait. Comme si elle devinait sa peur, l'otarie nagea à côté de lui, secouant souvent sa tête et ses moustaches emperlées de gouttes, comme pour le rassurer par cette taquinerie. Le kayak s'écrasait contre la voûte, s'enfonçait dans l'eau mais passait et reprenait, grâce à ses ressources élastiques, sa forme originelle. Les grondements augmentaient de puissance, et puis brusquement il en comprit l'origine : la banquise s'affaissait, se disloquait, et de grands pans tombaient dans l'eau. Si la hauteur le permettait, les blocs partaient à la dérive, sinon ils restaient coincés. L'otarie plongeait, et avec sa lampe torche il essayait de suivre sa silhouette sombre dans la mer glauque. L'animal trouvait pour lui les passages les plus accessibles. Il en fut persuadé très vite car elle aurait très bien pu plonger et nager longtemps sous l'eau pour franchir les obstacles.

Cette otarie avait dû vivre en compagnie des hommes qui l'avaient apprivoisée. Peut-être avait-elle appartenu à un de ces cirques ferroviaires qui écumaient toutes les petites stations à

l'intérieur des continents, là où jamais on n'avait vu ce genre d'animal. Comment était-elle revenue dans son élément marin ? Mystère.

On lui avait dit que la zone interdite, qui protégeait le port naturel où accostaient les immenses barges de glace de la Guilde, se trouvait à quatre-vingts kilomètres au sud, mais on avait certainement minimisé cette distance ou bien il ne parcourait que très peu de kilomètres chaque jour.

Ses vivres s'épuisaient et il s'efforça de convaincre l'otarie de pêcher quelques poissons pour lui. Il les mangerait crus, tant pis, mais pourrait s'alimenter. Toujours taquine, elle faisait mine, lorsqu'elle en attrapait un, de le lui donner, puis au dernier moment l'avalait avec son petit cri ravi. Il s'obligea à ne plus rire et d'émettre de petits gémissements désolés. Au bout d'un moment elle parut étonnée de son attitude et perplexe. Ils étaient arrêtés sur une sorte d'île flottante où il avait tiré son canot au sec pour se reposer. Elle nageait autour sans essayer de grimper.

Il sommeilla un peu, sachant qu'il était midi. La couche de glace au-dessus de sa tête s'amenuisait de plus en plus et de verdâtre l'air devenait émeraude, l'oppressait moins, mais la crainte de recevoir quelques tonnes de banquise sur la tête l'obsédait. Il devait approcher du Capricorne, cette ligne donnée comme limite actuelle à la banquise.

Un bruit frétilant le sortit de sa léthargie maussade. Il regarda derrière lui et vit, dans un creux de son îlot de glace, deux gros harengs qui se débattaient, asphyxiés. L'otarie avait fini par comprendre et lui avait pêché deux poissons qui faisaient presque le kilo. Il assomma l'un d'eux, préleva les filets avec son couteau, mordit dedans mais ne put l'avalier et recracha la bouchée dans l'eau. L'otarie sortit le tiers de son corps pour le regarder avec désapprobation, semblait-il. Il eut un demi-sourire d'excuse et soudain pensa à la vodka dont il n'avait bu que quelques gorgées. Il étala tous les filets des deux poissons sur la glace, versa l'alcool et y mit le feu. Ce n'était pas très gastronomique mais il put avaler ses deux poissons sans difficulté, et se sentit beaucoup mieux pour reprendre son étrange voyage.

D'un coup il se retrouva dans un lac de cinq cents mètres de diamètre environ. Des phoques, une centaine, se prélassaient sur une petite corniche au nord, mais ce trou d'eau était si abrupt que personne n'aurait pu s'y installer. L'otarie filait devant lui en essayant de ne pas se faire repérer par des morses qui se trouvaient là. Plus loin il s'enfonça dans une nouvelle galerie qui l'obligea à s'allonger dans le fond de son canot. Il passa une nouvelle nuit dans un endroit infernal où les éboulements étaient constants. L'océan gonflait brusquement et

projetait le kayak au fond duquel il dormait contre la voûte. Il crut être écrasé plusieurs fois dans la nuit et se décida à appeler sa compagne de voyage.

— Tu es toujours là ?

Elle finit par aboyer deux fois pour se situer. Elle dormait sur une étroite corniche où il n'aurait pu se lover. Il lui parla, et de temps en temps elle lui répondait. Lorsqu'il allumait sa torche, il voyait briller ses yeux. Le rayon lumineux se posant sur l'eau lui faisait découvrir d'énormes blocs qui flottaient, l'encerclaient de plus en plus. Le toit allait finir par venir lui aussi et il serait enseveli dans un tombeau de glace.

Il décida de repartir avant le jour et lorsqu'il pagaya, l'otarie aboya fortement et il s'arrêta. Alors elle se laissa lentement aller dans l'océan et nagea à contre sens.

D'après sa boussole, elle se dirigeait vers le nord-ouest.

— Dis donc, toi, tu essayes de m'égarer, hein ?

Mais elle s'éloignait hors du cercle lumineux de sa lampe et il fit demi-tour pour la suivre et pagaya furieusement, car elle allait très vite. Il devait se faufiler entre d'énormes colonnes de glace qui paraissaient soutenir la banquise comme des cariatides, mais en fait c'étaient des stalactites formées depuis des décennies qui faisaient une herse géante. Parfois il restait coincé. Son canot s'aplatissait mais son corps à lui manquait d'élasticité. Il se dégageait à coups de grappin. L'otarie l'attendait plus loin, impatiente, trouvant qu'il se comportait comme un imbécile.

Le jour vint et avec lui la crainte avivée que la voûte ne s'effondre car elle était devenue fine, épaisse d'un mètre parfois même. Le seul avantage était cette merveilleuse clarté qui hésitait entre le vert pastel et le bleu léger. Il errait dans un dédale de blocs, de stalactites, de mini-icebergs, mais un coup d'œil à la boussole le rassura. Ils avaient repris la direction du sud-est.

Et soudain en face de lui une clarté encore plus éblouissante le laissa inerte, sans la force de pagayer. L'otarie nageait doucement dans l'eau à peu près calme. Là, à moins de deux cents mètres, c'était la fin de la banquise, le fameux golfe où les barges venaient déposer leur cargaison d'huile de baleines.

CHAPITRE XIX

Un matin, Kurts prit sa décision qui le déchirait atrocement. Il abandonnerait Floa Sadon à son sort, s'envolerait à bord de l'hydravion avec Kurty et Gueule-Plate, pour rejoindre Ann Suba là-bas dans l'île du Titan ou dans ce nouveau chantier, ce nouveau pays dont elle parlait et qu'avait imaginé Liensun, le second fils de Lien Rag. Il pensait nuit et jour à elle, regrettait de l'avoir laissé partir seule, ignorait même si elle avait réussi à rejoindre l'île aux Phoques. Une fois là-bas, le reste du raid devait être plus facile, mais elle pouvait très bien se trouver immobilisée sur la banquise atlantique. Il s'était cru lié par le devoir envers Floa Sadon, alors que la physicienne méritait toute sa sollicitude. Pas seulement cela, mais son amour. Il l'aimait, avait refusé de l'admettre jusqu'à ce qu'il l'accompagne sur le terrain d'envol, l'embrasse brusquement. Lorsqu'il avait vu l'hydravion se diluer dans la masse épaisse des nuages, il avait compris l'erreur qu'il commettait.

Pendant toute la journée où il avait enfin pris sa décision, il dialogua avec la Locomotive, lui expliqua qu'il partait rejoindre le Kid, Lien Rag, ses amis de longue date.

— Non, tu vas à la recherche d'Ann Suba, répondit la Locomotive sur son écran. Elle aurait aussi pu utiliser sa voix synthétique mais craignait de trahir son désenchantement et sa colère.

— C'est vrai, dit-il. Tu ne peux me conduire dans l'île du Titan, mais si jamais je me retrouve sur la banquise australasienne et même sur l'inlandsis je te le ferai savoir. Alors tu pourras me rejoindre par le nord, la Sibérienne puis les réseaux du sud.

— Dis plutôt que tu m'abandonnes et que nous ne nous reverrons peut-être jamais.

— Tu te trompes. J'ai besoin de l'hydravion pour atteindre certaines régions. L'île du Titan mais aussi le nouveau pays que mes amis construisent et qui n'est relié à aucun réseau pour le moment.

— Laisse-moi Kurty et cette affreuse chèvre. J'en prendrai bien

soin, ce ne sera pas la première fois. Tu sais que je peux m'occuper d'eux longtemps et leur donner tout ce dont ils auront besoin. Si tu les emmènes avec toi, c'est que tu penses que tu ne reviendras pas.

— Tu m'avais dit la même chose quand je suis allé dans l'Antarctique négocier l'achat d'huile et viande de baleines. Tu n'as pas le droit de mettre en doute ma parole. Je ne dis pas que je reviendrai très vite, ni la semaine prochaine, ni dans un mois, mais avant six mois je serai de retour et ensemble nous essayerons de trouver le moyen de te faire venir là-bas. La Transeuropéenne, c'est terminé pour nous. Il faut laisser faire les nouveaux dirigeants. Peut-être trouveront-ils comment donner à manger et réchauffer ces millions de Transeuropéens qui souffrent depuis des décennies. Tu sais, je pense que s'ils le veulent, je pourrais les aider de l'extérieur, alors qu'en restant ici je reste suspect à leurs yeux.

— Tu vas proposer une rançon pour Floa Sadon ?

— Pourquoi pas. On peut encore traverser la banquise atlantique en train, mais je ne sais pas si la continuité des rails existe avec l'île aux Phoques. Je vais essayer de traiter avec Lien Rag.

— Et qu'offriras-tu en échange ?

— Ce deuxième hydravion, dit Kurts. Tu vois que je songe à m'en débarrasser parce que j'espère que tu me rejoindras un de ces jours.

Elle resta silencieuse, comme si elle étudiait chaque mot, les décortiquait. Son ordinateur était capable de pratiquer les analyses les plus pointues sur chacune des nuances exprimées. Chaque mot était livré dans une sorte d'emballage plus ou moins efficace, et Kurts, malgré ses précautions, serait percé à jour quoi qu'il en dise. Il n'avait aucune idée préconçue, pensait être sincère quand il disait qu'il reviendrait, mais la Locomotive saurait ce qui se cachait dans son subconscient.

Kurts et Gueule-Plate sautèrent de joie à la pensée de repartir, et surtout de retrouver Ann Suba. Ils la regrettaient et la tragédie qui avait accompagné le séjour de Floa Sadon dans la Locomotive n'avait fait que renforcer leur affection pour cette femme.

Les préparatifs commencèrent tandis que la Locomotive, désormais silencieuse, étudiait les possibilités pour elle d'atteindre les réseaux sibériens. Elle s'était branchée sur tous les médias, qu'il s'agisse de radio ou du téléphone qui empruntait le plus souvent les rails comme conducteur. Elle accumulait les renseignements sur un compte spécial dans lequel elle puiserait le moment venu. On annonçait que des travaux importants étaient en cours pour rétablir les liaisons de la Compagnie entre le nord et le sud, l'est et l'ouest, mais que le sort des réseaux moins importants et des lignes secondaires ne serait examiné que plus tard.

L'instruction du procès de Floa se poursuivait. On essayait de tenir les habitants de cette Compagnie en haleine avec cette histoire, mais peu à peu l'intérêt s'émoussait et les gens découvraient leur misère physique et morale. Le froid restait très vif dans ces régions, on parlait de moins quarante la nuit et de moins vingt le jour. Il n'y avait presque plus de ravitaillement, et on en arrivait à recycler d'anciennes huiles animales et végétales, utilisées dans les usines comme combustibles, pour fabriquer une nourriture de base à haut pouvoir calorique. Des sortes de galette de soja, de poisson séché et de ces huiles raffinées une nouvelle fois.

Huit jours plus tard, l'hydravion, chargé de nourriture et d'huile, était prêt à décoller. Étant donné son poids total en charge qui dépassait de dix pour cent celui que le manuel donnait comme limite, Kurts dut aller aménager la piste, l'allonger d'un bon kilomètre. Il la rendit très lisse grâce à une draine équipée d'une lame qui raclait les aspérités de la glace. Il avait complètement réparé et révisé l'appareil, emportait le maximum de pièces de rechange. Mais il n'avait pas oublié les plans du constructeur de jadis, d'une précision étonnante, et allait proposer à ses amis la création d'une usine fabriquant ce type d'hydravion. Les mêmes appareils au début, puis petit à petit on les améliorerait, on les rendrait encore plus performants et capables d'emporter des frets de plus en plus importants. Ils pourraient concurrencer les dirigeables toujours aussi sensibles aux vents puissants. Avec les matériaux composites qui sortaient des fabriques du Kid, tous à base de silicium, il obtiendrait des appareils superbes.

— Il faut embarquer maintenant.

Gueule-Plate joua sa comédie habituelle et se fourra à moitié sous un siège pour ne rien voir ni ne rien entendre. Kurts abrégé ses adieux avec sa Locomotive qui se contenta de quelques mots prononcés par sa voix synthétique.

L'hydravion eut bien besoin de ce kilomètre supplémentaire pour détacher ses skis de la glace. Il survola lourdement un paysage monotone avant de gagner enfin l'altitude que souhaitait Kurts, et de mettre le cap au sud-ouest. À la même heure, la radio révolutionnaire annonçait que le procès de Floa Sadon s'ouvrirait dans un mois.

CHAPITRE XX

Après le départ de Lien Rag, Jael s'était attardée dans la New Mikado Company plus longtemps que prévu. Quelques problèmes de stockage aisément résolus lui avaient servi de prétexte. Mais les autorités de la Compagnie s'efforçaient d'être toujours prêts à accueillir ses suggestions ou ses reproches avec déférence. Ils veillaient à ce que toutes les difficultés soient aplanies très vite. En fait elle avait du mal à quitter cet endroit où son amour pour Lien Rag avait enfin reçu sa récompense. Sa constance avait payé. Au début il avait paru presque brutal, comme s'il lui en voulait d'avoir servi d'entremetteuse pour sa mère, mais très vite il était devenu tendre et attentif, et elle avait tout fait pour le séduire sexuellement. Elle lui avait donné tout le plaisir qu'une femme amoureuse pouvait offrir et, à la fin, il avait succombé, s'était à son tour révélé sinon amoureux du moins agréable.

Le message de Songe lui parvint qui annonçait que le prix du fuphoc avait tendance non seulement à se stabiliser, mais à remonter légèrement atteignant quatre cents dollars la tonne. On avait fini par savoir à Markett Station que le Consortium des bonzes n'avait ni reçu ni acheté les habituelles quantités qui lui parvenaient mystérieusement de la Panaméricaine à travers le Pacifique. Peu de gens connaissaient l'existence de l'*Iceberg-Ship*, surtout les hommes d'affaires qui ne savaient même pas comment c'était un océan ou une mer. Ils vivaient dans leur confortable wagon-résidence du quartier chic de Markett Station, sans trop se soucier de l'intendance, ignorant superbement comment les produits arrivaient à la Bourse des matières premières. Ils n'avaient que l'adresse des entrepôts, des magasins et des silos dans la tête, vendaient, achetaient, revendaient sans que les marchandises voyagent elles-mêmes. Et le fuphoc commençait à manquer sérieusement, certaines machines ne supportant pas l'huile de baleines qui était parfois trop corrosive.

À la suite de quoi et à la demande de Songe, Jael envoya dix

trains de mille tonnes en direction de Markett Station, via China Voksal, mais elle s'arrangea pour que les convois partent décalés d'une demi-journée chacun.

Pour son deuxième dirigeable, Songe devait mille tonnes à Tharbin, mais elle ne voulait pas que ces mille tonnes soient directement livrées. Pour l'instant le secret de la New Mikado Company devait être gardé sans cependant se faire d'illusions. Tharbin finirait par savoir où l'*Iceberg-Ship* avait laissé sa cargaison, puisque les navettes entre Lacustra City et Tcheou Voksal, ces fameux wagons-citernes qu'on devait transporter par dirigeable, n'avaient pas eu lieu.

Ayant laissé ses instructions au chef de gare et au chargé de la partie commerciale du trafic, Jael quitta la petite Compagnie. Elle aurait aimé s'y installer pour créer quelque chose entre deux retours de Lien Rag.

Pour l'instant elle n'avait que cette histoire de coquillages en tête. Le Syndicat des pêcheurs allait en expédier un wagon à Markett Station et l'on verrait si cette marchandise se vendait bien. Si oui, c'était un train entier par semaine qui pourrait être livré.

Elle s'arrêta à Tcheou Voksal où les wagons-citernes prévus pour les fameuses navettes attendaient sur les voies de garage. On payait leur séjour et les dirigeants de la station étaient déçus que le stockage n'ait pas eu lieu chez eux. On se demandait ce qu'était devenue l'huile de phoques et ce mystère poussait la cote à la hausse.

— Quatre cent soixante-cinq, lui dit Songe qui l'attendait à la gare avec une draisine de location. Quand ton premier convoi arrivera, nous le vendrons autour de cinq cents dollars, mais le second sera pour Tharbin. Il paraît qu'il regrette de n'avoir pas répondu quand le Kid et Lien Rag lui ont proposé la cargaison. Cette huile de baleines à un prix si vil est devenue suspecte aux yeux de bien des gens. On commence à murmurer qu'elle ne serait pas d'une excellente qualité, qu'elle corroderait certains moteurs. Je crois que la Guilde a manqué de psychologie en la mettant à un prix trop bas. Il aurait fallu donner à ce produit une plus-value morale.

— Des nouvelles de Liensun ?

— Un télégramme de Uélé Station, en Centre Africa. Je dois expédier un train de mille tonnes de fuphoc pour que les premières machines arrivent. Je ne sais pas où je vais le stocker d'ailleurs, en attendant qu'elles soient toutes là pour charger le *Rewa* ou le *Princess* à Lacustra City.

— Et si nous les stockions en New Mikado ? Les gens de là-bas me plaisent fort. J'ai envie de les aider à prospérer car ils mettent une énorme bonne volonté à satisfaire toutes nos demandes. Ils ont des quantités de wagons disponibles.

— C'est à examiner, mais les cargos auraient une semaine

supplémentaire de voyage au sud pour aller charger. Il faut étudier ce qui est le plus rentable. Le transbordement depuis Tcheou Voksal jusqu'à Lacustra sera délicat et onéreux, mais une semaine pour rejoindre la New Mikado et une autre semaine pour revenir, avec les jours réservés au chargement aussi. Je ne voudrais pas condamner les dirigeables à un simple rôle de grutage. Quand je vois ces mastodontes qui font ce travail, j'ai un peu honte. C'est comme si un peintre célèbre devait repeindre les cloisons d'un wagon, tu comprends ?

— Oui... Tu as des nouvelles de Liensun, autres que commerciales ?

— Il a décidé d'aller voir du côté de la Mozambic Company, et c'est ce que je craignais. Il ne peut s'empêcher d'aller fourrer son nez dans les endroits les plus dangereux. Et en attendant, moi je l'attends. Parfois le soir je suis furieuse contre lui. Tu sais, je crois qu'il a remis ça avec Ann Suba quand ils sont partis les deux en hydravion. Lorsqu'ils ont découvert ces millions de troncs d'arbres dans ces lacs de montagne, grâce à l'obstination d'Ann, il est facile d'imaginer qu'ils ont fêté l'événement et pas seulement en buvant un verre. Je suis jalouse. J'aurais aimé être à sa place. Il paraît que depuis des années ils sont attirés par la même frénésie sexuelle qui n'a rien à voir avec le sentiment. Là-bas dans la colonie des Échafaudages on en parlait déjà comme d'une chose scandaleuse, voire monstrueuse, car le mari d'Ann Suba en est mort. On dit qu'il voulait les précipiter dans le vide de ces falaises, du haut d'une passerelle de bois, et que c'est lui qui est allé s'écraser en bas. Mais elle aurait séduit Liensun alors qu'il n'était qu'un jeune garçon. Quand je la vois, je ne parviens pas à l'imaginer comme une femme dévorante, apaisant sans scrupules ses envies de chair fraîche.

— Il va revenir, dit Jael qui n'osait plus parler de sa propre aventure qui la rendait rayonnante.

Songe ne remarquait rien, ne voyait pas qu'elle avait une démarche allègre et qu'elle était prête à retourner là-bas, dans ce trou perdu de la New Mikado, elle qui un mois plus tôt ne voulait pas entendre parler de quitter Markett Station.

— Nous devons expédier un train de fuphoc par semaine à Uélé Station, acheva Songe pour parler d'autre chose. On assurera ?

— Nous en avons suffisamment pour tenir un an.

CHAPITRE XXI

Tout d'abord Lien Rag crut que c'était l'hydravion de Ann Suba qui, après avoir tourné deux fois au-dessus du port de l'île aux Phoques, venait d'amerrir juste en face et glissait sur la mer en laissant un double sillage. Puis à quelques signes particuliers, il sut que c'était l'appareil de Kurts et commença de se montrer curieux. Que venait faire son ami dans le coin alors que la révolution l'avait emporté en Transeuropéenne et que Floa Sadon devait se trouver dans une position périlleuse ? Il avait cru que Kurts l'aiderait, sinon à reprendre son pouvoir, du moins à sauver sa peau. Peut-être était-elle à bord ? Mais il en doutait, et quand un canot se détacha de l'hydravion à l'ancre, il n'y avait que la silhouette de son ami à l'intérieur.

— Elle va être traduite devant le tribunal révolutionnaire et je n'ai rien pu faire pour l'empêcher de se rendre à River Station. Nous étions sur le point de nous entre-tuer.

Après deux heures de quasi-silence, il parlait, expliquait qu'il avait abandonné Floa Sadon mais espérait proposer une rançon contre sa vie.

— Tu songes toujours à ces convois d'huile et de viande de phoque ? demanda Lien Rag.

— Je pense que les révolutionnaires accepteront, car la situation économique et sociale est lamentable. J'ai de quoi payer l'huile et les convois. Mais qu'est-ce qu'on fabrique sur le côté gauche, à un kilomètre d'ici ?

— Un autre *Iceberg-Ship* de trois cent quatre-vingt mille tonnes, dont deux cent cinquante mille de fret. Nous utilisons une autre technique de construction qui allégera la coque tout en la rendant aussi résistante. Nous avons choisi la guerre économique plutôt que la guerre tout court.

— La Guilde, fit simplement Kurts.

— Oui, la Guilde qui est en train d'envoyer un train de mille

tonnes d'huile de baleine à la cadence infernale d'un toutes les six heures. Quatre mille tonnes jour, cent vingt mille mois.

Il lui parla de Mozambic Company, du passage par l'Africana, du rôle de Narmille. Kurts écoutait avec attention mais visiblement il était ailleurs.

— J'ai cru que c'était Ann Suba qui se posait avec son appareil pour m'apporter des nouvelles inquiétantes, dit Lien Rag.

— Elle est arrivée saine et sauve alors ?

— Oui, mais grâce à Liensun.

Kurts se rembrunit. Il n'ignorait rien des relations amoureuses entre cette femme et le fils de Lien. Ce dernier s'en rendit compte et se dit qu'après des semaines passées ensemble, cet homme et cette femme avaient peut-être noué des liens intimes.

— Tu es surtout venu pour elle, n'est-ce pas, et non pour la supposée rançon de Floa.

Kurts haussa les épaules :

— Rançon qu'ils rejetteront avec hauteur très certainement. J'en avais assez et je n'ai pas envie de lui porter secours. J'ai essayé, j'ai bombardé River Station, fait sauter des réserves d'huile, incendié des dépôts de charbon, ils n'ont pas cédé. Elle a commis des crimes atroces. On a découvert des charniers et des villes entières ont disparu. Soi-disant déportées, mais on n'en retrouve aucune trace. On a des certitudes pour six mais on estime qu'il pourrait y en avoir davantage.

— Nous savons tout ça depuis longtemps, fit remarquer Lien Rag. Elle a continué le travail du conseil d'administration. C'était une grosse actionnaire, la plus importante de tous. Elle aimait le pouvoir pour le pouvoir et n'a jamais véritablement pensé à son rôle de femme publique.

Kurts lui parla des plans retrouvés concernant les hydravions, de son projet de créer une usine fabriquant des appareils de ce type en les perfectionnant de plus en plus, pour obtenir de gros porteurs qui concurrenceraient les dirigeables du Consortium.

— Le Kid m'avait affirmé que jamais nous ne pourrions acquérir l'expérience du Consortium pour la fabrication de dirigeables. Même les anciens Rénovateurs des Échafaudages, aujourd'hui installés dans une petite Compagnie plus agréable, y ont renoncé. Leurs appareils avaient de graves défauts alors que ceux du Consortium sont parfaits. Les hydravions seraient plus sûrs, plus performants, pourraient se poser à peu près partout dans un monde qui va passer du stade glaciaire à celui de la boue et de l'eau. Ce qui nécessairement sous-entend des surfaces planes qui conviendront sans qu'il soit nécessaire d'installer des aires spéciales. On peut réaliser des hydravions également dotés de roues qui se poseront sur les fameuses plates-

formes lacustres dont tu m'as parlé.

— Tu peux investir ?

— J'apporte un hydravion et j'ai de l'or. Je peux acheter de l'huile et de la viande de phoque en grosses quantités, louer des wagons et des locomotives sans dépenser toute ma fortune. Je ne demande pas d'être associé à l'Omnium du Pacifique, mais d'en être un des chefs d'entreprise. Je paierai ma plate-forme, s'il le faut, je l'aménagerai, je bâtirai mon usine et je trouverai les techniciens, mais je ne retournerai pas négociier en Europe la libération de Floa Sadon.

Il emporta assez d'huile pour gagner l'île du Titan, affirmant qu'il avait révisé ses moteurs dans ce but. Il y parviendrait en réduisant sa vitesse de vingt pour cent.

— Je vais voir ce que je peux faire pour Floa, dit Lien Rag. La CANYST ne siège plus à NYST mais à Magellan Station, et l'ancien délégué transeuropéen a fait allégeance aux nouveaux maîtres de la Compagnie. J'irai m'entretenir avec lui de cette histoire de rançon.

— Tu n'as pas de commissions pour le Kid ?

— Dis-lui que je construis un deuxième *Iceberg-Ship*, il saura ce que ça veut dire.

Malgré ses affirmations, Kurts dut poser son hydravion à cinq cents kilomètres de l'île du Titan. Par chance il était entré en liaison radio avec le Kid depuis deux heures quand l'obligation d'amerrir s'imposa, et le Kid lui annonça le départ de sa vedette *Titan II* avec l'huile nécessaire. Elle serait auprès de lui d'ici vingt-quatre heures environ. Il précisa que la météo n'annonçait aucune tempête.

La vedette le ravitailla exactement trente heures plus tard, et en moins de deux heures il se posait à proximité du port où le *Princess* de Farnelle embarquait une cargaison.

Ce fut le soir, bien après le repas qui les réunit, le Kid, Farnelle et Zabel, que le Kid lui demanda cet étrange service. Kurts regrettait l'absence d'Ann Suba qui se trouvait à Lacustra City mais devait revenir le lendemain. Il était quelque peu nostalgique, mais les paroles du Kid le firent sursauter :

— Je vous aiderai pour votre fabrique d'hydravions. Vous aurez la plate-forme, les bâtiments, les machines et les matériaux plus une équipe d'ingénieurs et de techniciens qualifiés, mais je veux qu'en attendant vous soyez en échange mon mercenaire. Je veux que vous alliez couler les barges de la Guilde.

CHAPITRE XXII

L'otarie l'avait quitté et ne revint pas. Elle était allée batifoler avec les employés du port qui s'activaient sur la barge en glace en cours de déchargement. Depuis sa caverne sous la banquise, Liensun découvrait les aménagements de ce port. Au premier plan, la barge était à l'ancre, semblable à un énorme bateau d'autrefois, mais avec des superstructures pratiquement inexistantes, à se demander comment l'équipage pouvait la piloter. Elle était immense, plus de trois cents mètres sur quatre-vingts environ, et normalement il aurait fallu un poste de pilotage situé à plus de trente mètres pour dominer toute cette masse. Une construction très classique, mais donnant l'impression qu'un enfant de géant s'était amusé à fabriquer un bateau de ses mains. Rien à voir avec l'*Iceberg-Ship* de son père. La quille ne devait pas être très profonde et l'ensemble donnait une impression de fragilité. Il avait même le sentiment que la barge, sous les assauts d'une houle assez forte qui soufflait du sud ployait en arc de cercle. Oh, pas énormément, mais pour un œil exercé comme le sien, c'était visible. Et sa fragilité se situait au centre même de sa structure.

Contrairement à l'*Iceberg-Ship*, on ne la remplissait pas d'eau de mer, alors qu'on la vidait de son huile, et la ligne de flottaison remontait sans cesse, se trouvait déjà à huit mètres au-dessus de la surface.

Au-delà de la barge, on avait entaillé la banquise au couteau. Sur le côté du bassin rectangulaire, les voies de chemin de fer, une vingtaine avec les trains qui se succédaient et qui une fois pleins disparaissaient vers le nord où ils devaient stationner, sur la gauche des wagons d'habitation et des hommes en armes, les miliciens de la Guilde, reconnaissables à leur uniforme. D'ailleurs le fanion de la Guilde flottait sur les wagons d'habitation ou d'administration : la baleine croisée avec un harpon.

Ça puait l'huile de baleine malgré le vent contraire, car l'océan était recouvert d'une couche épaisse qui attirait des myriades de

poissons. Mais aucun requin cherchant à dévorer ces poissons n'était visible pour le moment. Il se dit qu'avec sa vodka, il aurait pu enflammer toute la surface de la mer. L'épaisseur de l'huile était telle que l'eau de mer ne se mélangeait pas et que la houle venue du large devait être très atténuée par cette masse visqueuse. Donc plus au sud c'était la tempête à tous les coups.

Il restait à l'abri de la caverne, réfléchissant. L'huile pénétrait aussi sous la banquise et il n'aurait peut-être pas le temps de s'échapper lorsque le feu s'étendrait. Le vent du sud le pousserait vers la barge, mais à l'abri de la caverne il progresserait aussi et ferait effondrer celle-ci.

Et puis il n'était venu que pour observer l'organisation du trafic. Il restait fidèle à son engagement : pas de guerre, pas de violence pour la création de sa chère Lacustra City.

Il fut surpris lorsque, en début d'après-midi, alors qu'il dévorait une de ses dernières galettes de sorgho, des centaines d'hommes apparurent en formation serrée, peut-être même deux à trois mille, et se dirigèrent vers l'ouest. Peu après il entendit des détonations, les bruits si caractéristiques, parce que mous et sourds des lance-missiles. Une armée s'entraînait non loin de là. L'armée de la Guilde, et ce n'était pas uniquement pour protéger le port et la zone interdite. Il scruta avec attention les environs, mais comprit qu'il devait essayer de monter sur la banquise pour avoir une idée plus nette de l'ensemble des installations.

Il ne voulait pas passer par l'extérieur et, après une heure de recherche et de navigation lente dans la bouche énorme de la banquise, il trouva une sorte de cheminée un peu oblique qui paraissait monter à l'air libre. Avec ses grappins et ses cordages, il commença de se hisser mais eut une mauvaise surprise. La cheminée, bien que très éclairée, se terminait en cul-de-sac. Il attaqua ce bouchon de glace, pensant en venir facilement à bout, mais encordé tant bien que mal, il lui fallut deux heures pour se hisser avec précaution sur la banquise, à dix mètres d'un gros igloo servant de poste de garde, et devant lequel une sentinelle, jumelles en main, scrutait le golfe. Une chance qu'il n'ait pas eu l'idée de se tourner sur sa droite. Liensun se laissa avaler par sa cheminée et reprit son souffle. Il avait failli se faire surprendre bêtement. L'homme aurait certainement tiré, avec son espèce de grosse carabine expédiant des micromissiles qui déchiquetaient un corps humain en cent morceaux. Une arme horrible, très spectaculaire aussi. Un seul type touché dans une troupe et le risque de démoralisation des autres était à peu près assuré, quand ils auraient tous reçu quelques livres de viande humaine en pleine figure.

Il resta suspendu à ses cordages, souhaitant que ses grappins

tiennent le coup. Il espérait pouvoir ressortir sa tête pour regarder du côté du port. L'homme faisait le tour complet de l'horizon. Il pouvait l'observer entre deux petits tas de glace. Puis il rentra dans l'igloo surmonté d'une antenne, certainement pour faire son rapport.

Liensun osa le tout pour le tout, se hissa durant dix secondes puis disparut. Il lui fallait vérifier que personne ne l'avait vu avant de s'attarder un peu. Et ce qu'il vit le laissa catastrophé. Quatre trains blindés stationnaient au-delà des trains de wagons-citernes, des trains blindés hérissés de gros lance-missiles et porteurs de draisines également blindées, prêtes à se lancer sur les voies dans des opérations de reconnaissance ou de commando, et sur sa gauche les soldats s'entraînaient dans une étendue de glace spécialement installée pour répéter des assauts, des guet-apens, des sabotages. Là-bas on faisait exploser des mines et là on criblait de missiles de vieux wagons. Il faillit s'attarder un peu trop et songea enfin à disparaître dans sa cheminée.

C'est alors que l'otarie revint vers son ami, aperçut le kayak attaché à une stalagmite et commença d'aboyer en levant la tête vers la cheminée.

— Tais-toi, je t'en prie, chuchota Liensun.

Ses aboiements se répercutaient dans la cheminée et sortaient de la banquise, amplifiés. Sans attendre, il se laissa glisser en bout de corde, essaya de décrocher ses grappins. L'un tomba mais l'autre resta solidement enfoncé. Il l'abandonna, se laissa tomber dans son kayak et d'une poussée expédia celui-ci à plus de vingt mètres dans l'ombre d'une voûte plus épaisse, au moment où là-haut le factionnaire de l'igloo se penchait :

— Hé ! qui est là ?

Il avait trouvé le grappin et lâcha deux ou trois missiles miniatures qui firent exploser des stalagmites qui, telles des colonnes, soutenaient la banquise. Il y eut un craquement fantastique puis, dans un fracas épouvantable et une poussière de glace, une partie de la banquise s'écroula, entraînant le soldat dans la mort. Liensun payait aussi vite qu'il le pouvait, mais la vague énorme le rattrapa, le hissa si violemment à quatre ou cinq mètres qu'il heurta la voûte et perdit en partie connaissance, puis une autre l'expédia à toute vitesse dans une galerie verdâtre sans qu'il puisse s'y opposer. Le sang ruisselait dans ses yeux et il avait du mal à garder ses esprits. Il n'eut que la force de payer pour se mettre à l'abri d'une série de vagues gigantesques qui emplirent totalement la galerie. Durant une demi-minute il fut sous l'eau, se demandant s'il allait périr noyé.

CHAPITRE XXIII

Les habitants de l'île du Titan vinrent voir ces hydravions à l'ancre tous les deux et en tirèrent une grande satisfaction. Ils approuvaient à l'unanimité la création de l'Omnium de Pacifique, étaient fiers des deux cargos et de l'*Iceberg-Ship* qui naviguaient pour cette association. Ils savaient qu'ils pouvaient aller librement à Lacustra City si c'était pour travailler ou créer un commerce ou une entreprise, et beaucoup s'expatriaient. Mais d'autres préféraient rester dans l'île qui, depuis quelque temps, connaissait une expansion foudroyante. Désormais on trouvait toutes sortes de produits à acheter et les restrictions appartenaient au passé. On associait cette prospérité à ces hommes et ces femmes qui s'étaient regroupés. Lien Rag, le Kid, Liensun, Farnelle et cette Songe qui n'était jamais venue dans l'île mais dont on connaissait la vie et ce qu'elle avait fait pour ses amis Rénovateurs.

Kurts avait retrouvé Ann Suba, mais l'un et l'autre restaient silencieux, ruminant des pensées désagréables. Elle ne se retrouva seule avec lui que pendant quelques instants pour lui demander ce qu'il était advenu de Floa Sadon. Il le lui expliqua en toute simplicité.

— Elle sera condamnée à mort mais je ne peux rien faire pour elle. Lien Rag va encore essayer, mais ses ennemis n'accepteront jamais de l'échanger contre une rançon, pour aussi forte qu'elle soit. Je suis désespéré mais je ne pouvais pas continuer ainsi. Je voulais vous retrouver sans plus tarder.

Le même soir il y eut une discussion serrée entre Farnelle, le Kid et Kurts sur l'opportunité d'aller détruire les barges de la Guilde.

— Nous savons que Liensun est contre. Lien Rag m'a fait dire qu'il construisait un deuxième *Iceberg-Ship* de deux cent cinquante mille tonnes de fret, ce qui signifie qu'il a opté pour la guerre économique. Songe n'a pas encore pris parti. Ann Suba n'est ici qu'à titre consultatif et Zabel et Kurts comme auditeurs libres, fit le Kid avec humour, mais l'affaire est grave. Le nouvel *Iceberg-Ship* ne sera

opérationnel que dans six mois, et d'ici là nous devons faire face à la concurrence effroyable de cette huile de baleine.

— Les cours remontent lentement, dit Ann Suba, et Jael a commencé d'expédier des trains de wagons-citernes. Ils se vendront cinq cents dollars la tonne certainement.

— Nous vendions le fuphoc mille dollars, fit remarquer le Kid.

— Nous ne pouvons pas toujours nous comporter comme des marchands, dit Ann Suba. Les habitants de l'Australasienne ne profitaient pas du fuphoc à mille dollars la tonne, alors qu'ils peuvent bénéficier des avantages de l'huile de baleine à trois cent et quelques dollars. Si l'Omnium n'est qu'une association de financiers et de chercheurs de profit, je suis heureuse de n'être qu'actionnaire et non associée, mais je suis certaine que Liensun voit un idéal plus moral pour sa création. Nous ne devons jamais oublier qu'il est l'initiateur de cette Lacustra City. Il a eu le culot de faire venir ces arbres de Djoug pour la première plate-forme alors que nous doutions tous.

— Nous nous sommes rattrapés ensuite, fit remarquer le Kid. Nous devons songer à la poursuite de cette œuvre. Nous pourrons nous montrer généreux et pleins d'idées sociales quand notre cité sera enfin terminée, et que nous aurons au moins la route de l'ouest.

— C'est alors que vous direz qu'il faut aller plus loin et construire Lacustra Land, fit Farnelle. Je vous connais bien, Président Kid, et quand vous avez adopté un projet, rien ne vous fait renoncer, sinon un cataclysme général comme le réchauffement qui vous a obligé à abandonner votre viaduc géant.

— Vous vous rangez du côté des pacifistes, lança le Kid, irrité.

— Non, moi aussi j'estime que notre nouveau pays doit naître dans la paix, la joie, la solidarité, enfin dans une ambiance heureuse. Mais si des gens essayent de nous en empêcher au nom d'idéologies totalitaires, nous devons réagir et nous défendre, voire attaquer. Vous savez, dans cette histoire ce ne sont pas les barges du Caudillo Hernandez les plus inquiétantes, mais les usines, les installations du Consortium des bonzes, car c'est lui qui fait le jeu des Harponneurs, lui qui achète l'huile de baleine et dédaigne notre huile de phoque reconnue meilleure pourtant.

Le Kid haussa les épaules :

— C'est impensable. Nous serions immédiatement condamnés et tout le monde, toutes les Compagnies, les sociétés de l'Australasienne se ligueraient contre nous. Il faut couper la source de cet approvisionnement en huile de baleine. Les barges, pour commencer, le complexe baleinier ensuite, et Kurts est l'homme qu'il nous faut. Il est allé en Antarctique et connaît cet endroit à merveille. Il n'appartient pas encore à l'Omnium et agira à titre personnel. Personne ne pourra nous accuser d'être complices. Il utilisera son

propre hydravion, ses bombes.

— Tharbin se vengera par la suite, dit Ann Suba. Il ne laissera pas cet affront impuni.

— Tharbin aura bientôt d'autres problèmes avec son nouveau port de Tung Kow. Le Yang Tsé Kiang va faire sauter la banquise sur laquelle il est construit et Tharbin n'aura plus de port, plus de terminal ferroviaire. Il devra nous acheter notre fuphoc que nous débarquerons à New Mikado sans ennui, en attendant de le faire dans notre chère Lacustra City.

— Il nous faut quand même l'accord de Liensun, dit Farnelle. Je suis pour la destruction des barges et du complexe baleinier, mais je veux que Liensun donne son aval à l'opération.

— C'est en dehors de l'Omnium, une affaire entre Kurts et moi, cria le Kid en se dressant dans son fauteuil électrique.

Avec l'âge, il peinait avec ses courtes jambes et, chez lui, il ne se déplaçait que dans ce petit véhicule très bien conçu par ses ateliers.

— Alors par la suite Kurts s'engagera à ne pas devenir un habitant de Lacustra, dit Farnelle. Ce serait trop flagrant qu'une fois la Guilde mise au pas, Kurts vienne créer son usine d'hydravions. Moi je m'en fiche totalement, mais les Australasiens ne manqueront pas de nous attaquer sur ce point. Nous allons les priver de cette huile bon marché, y songez-vous vraiment ? Imaginez ce qu'est la vie d'une famille modeste qui vit dans un endroit isolé où l'huile sert de combustible, fait tourner la centrale électrique, réchauffe l'étable ou la serre de culture... Moi j'y pense, et je suis pour la destruction des barges à cause du danger militaire que représente la Guilde, pas pour des questions purement économiques. Avec le deuxième *Iceberg-Ship* nous fournirons une huile de qualité à un prix proche de celui de la Guilde. Deux cent cinquante mille tonnes plus cent mille tonnes chaque deux mois et demi, il faudra bien les écouler et nous gagnerons encore plus d'argent pour nous équiper.

Ils se séparèrent sans avoir pris de décision. Kurts ramena Ann Suba chez elle, mais au moment de grimper son échelle de coupée, elle ne lui lâcha plus la main et il dut la suivre à l'intérieur de son hydravion. Depuis le pont de son *Princess*, Farnelle les vit disparaître ensemble et soupira. Parfois elle se trouvait bien seule.

CHAPITRE XXIV

Lorsque Liensun rejoignit Lacustra City à bord de l'*Indépendance* en compagnie de Songe, une grande réunion se tint. Le Kid était arrivé de l'île du Titan en hydravion avec Ann Suba et Kurts. Farnelle faisait escale dans le port avant d'appareiller pour le pays de Djoug. Le cinquième associé, Lien Rag, était absent, mais devait avoir quitté l'île des Phoques avec son *Iceberg-Ship* après avoir lancé la construction du deuxième iceberg artificiel. Jael avait rejoint la New Mikado Company que Songe, pour simplifier, appelait Nemicie. Elle trouvait ce nom charmant, évocateur de ces vieilles contrées de l'Histoire Ancienne.

Dès le début de cette réunion, Liensun raconta son voyage en Africaania, son séjour à Uélé Station, ses accords avec les industriels de là-bas.

— Nous avons expédié le premier train de mille tonnes de fuphoc, et comme prévu ils ont envoyé le premier train contenant des machines-outils. Les autres suivront toutes les semaines, et nous-mêmes enverrons un train d'huile à la même cadence. Les machines, le matériel et tous les éléments de la scierie moderne seront entreposés dans la New Mikado Company.

— En Nemicie, insista Songe en souriant.

— D'accord, en Nemicie... Cela fera un délai plus long pour nos cargos, mais là-bas il n'y a aucun problème d'accès et de stockage. Ensuite j'ai décidé d'aller en Mozambic Company et j'ai trouvé une filière à Zanzibar Station, mais dans la vieille cité subglaciaire.

Il raconta son expédition sous la banquise, dans cet espace restreint entre la mer et la voûte, la rencontre avec l'otarie apprivoisée et en arriva à la description méticuleuse du port où accostaient les barges de la Guilde. Il en avait dressé un dessin détaillé et impressionnant avec les quatre trains blindés, son champ de manœuvres.

— Il n'y a donc pas qu'une volonté de domination économique mais aussi militaire. Je ne pense pas que l'Africaania autorise ces

quatre trains blindés à traverser son territoire, mais en étudiant les *Instructions Ferroviaires* plus anciennes j'ai découvert qu'il existait de petits réseaux qui remontaient vers le nord, le long du 50^e méridien approximativement. Ces voies ferrées sont certainement endommagées depuis les grands mouvements de la banquise. Dans cette région la glace s'effrite bien plus haut que le Capricorne, et d'ici un an ou deux l'inlandsis de Madagascar sera complètement isolé. En attendant, les voies même tronçonnées peuvent être reliées entre elles avec peu de travail. L'Australasienne a toujours négligé cette zone-là, ainsi que les lignes de voies ferrées, depuis que le grand axe du Capricorne a disparu. Les trains passent plus au nord désormais, entre l'Afrania et la Fédération. Narmille n'a pu racheter ces Concessions, ce qui aurait alerté le Bureau des Concessions et son tribunal, mais peut-être a-t-elle fait réparer les rails à l'insu de tout le monde, sauf des petites stations et des habitats isolés trop heureux d'être enfin reliés. Narmille a réussi à acheter des quantités énormes de wagons-citernes.

— Plus que nous ne l'avons fait ? demanda Songe, incrédule. Jael en a acheté deux mille. Soit la possibilité de cent trains. Et elle a pris des options sur d'autres ainsi que sur des wagons de marchandises.

Liensun parut surpris par ce chiffre et reconnut que Narmille n'avait fait guère mieux.

— D'accord pour les wagons-citernes, les locomotives, dit le Kid, elle a pu se les procurer en Afrania. Mais est-ce que cette Compagnie a également vendu ces quatre trains blindés ?

— Je ne le pense pas, répondit Liensun. Ils ont dû être transportés à bord des barges. Malgré leur blindage et leurs armements, ils ne dépassent pas le poids autorisé en charge de mille tonnes, même avec cinq ou six cents hommes à bord. Les trains viennent d'Antarctique très certainement où la Panaméricaine disposait d'un énorme potentiel guerrier. Cette Compagnie n'avait pas oublié la guerre contre votre Compagnie de la Banquise, mon cher Kid, et la cuisante défaite que son énorme flotte avait subie. Même après le décès de Lady Diana et l'accession de Yeuse au pouvoir, les militaires panaméricains sont toujours restés sur le qui-vive dans cette région sensible.

— Exact, dit le Kid. Yeuse paraissait s'en désoler lorsque nous nous rencontrions, mais soit qu'elle n'osât pas affronter ses militaires, soit qu'elle restât méfiante à mon égard, elle n'a jamais pu changer l'ordre des choses.

— L'invasion serait pour quand ? demanda Farnelle.

— Ils s'entraînent durement, mais attendent que la liaison soit établie avec les réseaux du nord. Dès que celle-ci sera terminée, ils n'attendront pas qu'une indiscretion révèle aux autorités fédérales que

désormais la Mozambic Company se trouve réunie à la Fédération. Ils enverront tout de suite leurs trains blindés.

— Le pouvoir fédéral est nul, lança le Kid avec mépris. Il est sous la dépendance directe du Consortium des bonzes à China Voksal, n'a plus son indépendance du temps où il siégeait à Stanley Station. Il me fait penser à la CANYST où doivent siéger les membres de Compagnies désormais disparues comme la mienne, ou en pleine déliquescence comme la Sibérienne et la Transeuropéenne.

— Comment as-tu fait pour retrouver ton chemin sous la banquise, demanda Farnelle, quand celle-ci s'est en partie écroulée après le tir du soldat ? L'otarie t'a aidé ?

Liensun expliqua que l'otarie avait disparu, et qu'il craignait qu'elle n'ait été assommée par un bloc de glace ou blessée par un projectile de la sentinelle. L'homme n'avait pu la discerner vraiment en se penchant sur la cheminée.

— J'avais laissé quelques repères, et en moins de trois jours je suis retourné dans le lac de la famille Zuppo, qui a été très soulagée de me voir revenir mais qui m'a considéré comme un être à la fois surnaturel et maudit. Je sortais de la bouche de l'enfer indemne et peut-être que j'avais passé un pacte avec le Diable. Ils se sont hâtés de me ramener à Zanzibar et le reste vous le connaissez.

— Bien, dit le Kid. Avant toute chose, je tiens à rappeler ici le fond de ma pensée. Je l'ai exposée dernièrement à Farnelle, Ann Suba et Kurts, mais je tiens à la préciser. La création de Lacustra City et de Lacustra Land représente pour moi l'aboutissement de ma vie et je suis prêt à consacrer tous mes efforts, toutes mes ressources pour que la construction se poursuive et que nous ayons d'ici peu une magnifique cité, une merveille unique dans le monde. J'ai tenté la même chose avec Titanpolis, la station aux vingt-cinq coupoles cristallines, mais j'ai commis des erreurs et même des fautes. C'était une cité magnifique, cependant on s'y ennuyait ferme. Les habitants y étaient devenus trop bêtement heureux, repus, amorphes, puritains et hypocrites, car la débauche secrète entre notables y était très en faveur. Je ne suis donc qu'un membre de cette association, l'Omnium. La cité se développera harmonieusement, mais avec ce que l'on pourrait appeler de charmantes faiblesses... Mais laissons cela. Pour que le projet soit viable, il nous faut des biens d'équipement, des ressources que le Consortium possède ou détient de par son monopole. Notre huile de phoque est notre seule monnaie d'échange. Le Consortium, séduit par le bon marché de l'huile de baleine, refuse notre fuphoc et, total, nous allons manquer de matériel et d'hommes hautement qualifiés. Je propose donc une action militaire limitée contre les barges de la Guilde des Harponneurs et le complexe baleinier. Mais pour ne pas compromettre l'Omnium du Pacifique et

Lacustra City dans cette sale affaire, oui, je reconnais qu'elle est malpropre, j'ai demandé à Kurts de nous servir de mercenaire puisque, pour l'instant, il n'appartient pas à notre groupe.

Il y eut un silence qui n'avait rien de désapprobateur, même de la part de Liensun. Il était parti avec des idées dépourvues de tout préjugé, espérant même vaguement qu'il pourrait rencontrer Narmille et lui proposer un accord. Mais la vue des trains blindés, des soldats à l'entraînement et de l'effort de guerre consenti par la Guilde avait complètement bouleversé son état d'esprit.

Farnelle, après le récit de Liensun, était plus que jamais décidée à voter l'intervention de l'hydravion pour bombarder les objectifs cités par le Kid. Songe étudiait en pensée les conséquences directes et indirectes de cette action militaire, redoutait la colère de Tharbin lorsqu'il apprendrait que le ravitaillement en huile de baleine était interrompu pour de longs mois, voire pour toujours. Il pouvait employer des mesures de rétorsion très dangereuses pour tous. Pour sa société à elle, mais aussi pour l'Omnium et Lacustra City. Elle pensait à la Nemicie qui, là-bas dans le sud, restait tout de même vulnérable avec un vieux réseau mal en point qui la reliait au nord. Un sabotage pouvait couper cette Compagnie du reste du monde, et alors il leur serait impossible de disposer de leurs stocks d'huile.

Tout cela elle l'exposa avec une franchise à laquelle ne l'avaient pas habituée ses rencontres avec les hommes d'affaires de Markett Station ou de China Voksal, et on l'écoula avec attention, sachant qu'elle était dans le vrai.

— On ne peut surveiller constamment le réseau de la Nemicie ou alors nous allons devenir un pays militariste, dit Farnelle. Je maintiens ce que j'ai dit à l'île du Titan, c'est Tharbin et le Consortium qu'il nous faudrait liquider.

— C'est exclu, trança Liensun. Mon père Lien Rag, d'après ce que m'a dit Kurts, a choisi la voie pacifiste en construisant un deuxième *Iceberg-Ship* qui livrera deux cent cinquante mille tonnes de fuphoc à chaque voyage, soit en tout près de trois cent cinquante mille par trimestre, que nous pourrons lâcher sur le marché à un prix si compétitif que les ressentiments de Tharbin seront noyés sous ce flot d'huile et qu'il sera forcé de composer. Nous pourrons surveiller un temps le réseau venant de Nemicie, mais il se produira un événement qui détruira en partie l'expansion du Consortium. Le nouveau port de Tung Kow sera détruit par le gonflement du Fleuve Bleu.

— Tu nous le promets depuis trop longtemps, protesta Songe.

— C'est une réalité proche, répondit Farnelle. Désormais les cargos doivent éviter une zone de plus de cent kilomètres de large à l'est de ce port, tant les remous sont fantastiques. Même l'*Iceberg-Ship* aurait quelques problèmes, et le cargo *Elovia* ne pourra pas y accoster,

mais rejoindra avec son chargement de bois, si ce n'est déjà fait, le chenal chinois et le terminal ancien. Donc il faut détruire les barges, le complexe et courber le dos devant la colère de Tharbin et du Consortium.

— Le prix du fuphoc remonte, dit dans une dernière tentative de conciliation Songe. Les gens se méfient de l'huile de baleine.

— L'huile n'est plus notre seul souci. Nous irons survoler la Mozambic Company et nous prendrons des photographies, proposa Liensun. Nous essayerons aussi de photographier le réseau en construction le long du 50^e méridien est. Nous les soumettrons à Tharbin, mais nous n'attendrons pas son aval. Il est foutu de prévenir la Guilde.

CHAPITRE XXV

Jdrien se trouvait dans l'atoll baptisé Euphosia par le professeur Lerys, du nom scientifique de la petite crevette krill Euphosia Superba. Les travaux du savant progressaient et déjà on installait une conduite qui permettrait au krill produit de rejoindre la haute mer grâce à un système de vannes régulatrices. Le professeur avait étudié les courants marins et ceux-ci entraînaient le plancton vers l'est. Un temps on avait craint que, par le jeu des différents courants, il ne soit rejeté à proximité de la banquise tasmanienne, ce qui n'aurait fait qu'accroître la satisfaction de la Guilde des Harponneurs.

L'hydravion de Kurts apparut donc un jour, au-dessus de l'atoll, et par radio on lui indiqua qu'il pouvait se poser dans la partie nord de la petite mer intérieure sans déranger le krill. À son bord il y avait le Kid et Ann Suba. Jdrien était surpris que le pirate soit revenu dans la région et il avait l'impression que le déplacement de ces trois personnes impliquait l'annonce d'événements graves à venir.

En compagnie du professeur Lerys, il fut confronté à la résolution des associés de l'Omnium. Son père absent n'avait pu voter, mais la majorité de quatre sur cinq permettait donc cette action violente contre la Guilde.

— Voici les photographies, dit Kurts. Je suis parti avec Liensun et Ann pour les prendre. Voici celles du port de Mozambic Company, celle du réseau qui remonte vers le nord. Pour le camoufler, ils n'ont pas hésité à construire de faux tunnels, c'est-à-dire des imitations de glace simplement posées sur le haut d'une tranchée profonde. Nous avons même atterri pour les photographier. Du ciel on aurait pu s'y méprendre, croire que le réseau était inutilisable. Avec un dirigeable qui doit conserver une certaine hauteur nous n'aurions pu nous rendre à l'évidence.

Jdrien, au fur et à mesure qu'il les regardait, les passait à Lerys qui hochait la tête devant les trains blindés, les hommes à l'entraînement.

— Nous avons pris des risques pour prendre ces clichés mais nous en étions conscients. On ne nous a pas tiré dessus, mais Narmille et le Caudillo auront la puce à l'oreille et vont hâter les derniers préparatifs. Les trains blindés risquent de s'engager sur le réseau avant huit jours.

— Que voulez-vous alors, notre accord ? demanda Jdrien. J'ai participé à différentes actions de sabotage contre le bateau-baleine qui servait de leurre aux Harponneurs, j'ai fait sauter l'écluse qui fermait le grand piège à baleines, j'ai également détruit un poste de miliciens pour que mes frères, les Hommes du Froid, puissent accéder aux colonies de phoques, leur nourriture usuelle sans risquer de se faire prendre et devenir des esclaves. Je sais que la Guilde représente le mal alors que mon origine rousse m'interdit de croire qu'il y ait un bien et un mal, mais ma nature par mon père, d'Homme du Chaud, me souffle que cette bande de sanguinaires ne doit pas proliférer. Je sais que vous êtes associés dans un Omnium qui pour l'instant est surtout économique dans ses visées, mais qui plus tard essaiera de créer un nouveau pays.

— Il est en cours de construction, dit Liensun avec douceur. Tu viendras visiter nos plates-formes lacustres, plus de quarante mille mètres carrés, quatre hectares conquis, des routes en cours d'étude, des magasins généraux, des maisons de commerce mais aussi des théâtres, des bibliothèques, une université... Nous avons de plus en plus de demandes... Trente pour cent de la part de commerçants et de chefs d'entreprise, le reste venant d'intellectuels ou simplement de gens qui veulent vivre dans une véritable ville démocratique, sans la mainmise des Aiguilleurs, du rail ou du Consortium des bonzes et de la menace de la Guilde. Si nous acceptions toutes les candidatures nous aurions cent mille habitants sur quarante-deux mille mètres carrés, et même en construisant en hauteur, ils seraient quand même tassés. Dès que nous aurons doublé la surface, nous pourrions accepter quelques milliers d'habitants et je te jure qu'il n'y aura pas que des gens avides de faire de l'argent. Nous avons besoin de vendre notre huile de phoques, mais nous avons décidé que la guerre devait rester économique, avec la construction d'un deuxième *Iceberg-Ship* géant. Toutefois les quatre trains blindés changent tout et je ne veux pas qu'ils viennent bombarder Markett Station, China Voksal ou la petite Compagnie de New Mikado que nous appelons Nemicie et où sont tous nos stocks.

— Vous auriez dû attendre que notre père soit de retour.

— Il ne sera avec nous que d'ici un mois environ, et les miliciens de la Guilde auront atteint Markett Station. Personne ne pourra leur résister. Et même s'ils ne peuvent s'emparer de China Voksal, les dirigeables du Consortium les bombarderont, ils pourront hâter la

construction du réseau Nord-Sud qui facilitera leur implantation. Plus besoin du détour en Mozambic dans ce cas. Nous ne cherchons pas ton aval, nous voulons savoir quel sera l'impact d'un bombardement du complexe et de l'unité de fabrication de plancton.

— Vous n'avez même pas besoin de la bombarder, dit le professeur Lerys d'une voix attristée. Une fois le complexe détruit, les Harponneurs se moqueront bien de la fabrication du krill ainsi que des baleines. Nous ne sommes pas tout à fait prêts à les nourrir, ici. Il faudra attendre presque un an. Lorsque le krill manquera, les baleines seront affamées. Elles sont des centaines de mille là-bas.

— Au bout de combien de temps l'unité cessera de fournir du krill, en admettant que le personnel déserte cette fabrication ?

— Huit jours. D'ici un mois vous aurez des milliers de baleines à l'agonie, sans espoir de les sauver. Vous savez, leur plan était parfait et ils l'ont réalisé en connaissance de cause.

— Que nous conseillez-vous ? demanda le Kid.

— De laisser le complexe en dehors de vos objectifs sans débouchés, ils vont ralentir la chasse aux baleines.

— Réduire aussi la production de krill, fit Ann Suba qui jusqu'ici avait écouté sans se manifester.

Lerys la regarda, le visage grave :

— C'est probable, il restera néanmoins de quoi manger même si quelques milliers de cétagés risquent de mourir. Les plus faibles, ceux qui seront repoussés au moment des repas. Il vous sera toujours loisible de bombarder le complexe plus tard.

— Nous voulions une action simultanée, dit Liensun. Deux hydravions sur le port de Mozambic Company pour détruire les barges et les trains blindés. Deux dirigeables sur le complexe et sur la capitale Leadership Station. Le même jour et à la même heure, de façon à détruire le maximum et surtout à briser le moral de la Guilde.

— Vous auriez fait des milliers de victimes innocentes, que ce soit là-bas en Mozambic ou en Antarctique. Les gens qui travaillent dans le complexe ne sont pas tous des partisans de la Guilde. Ils n'avaient que cette issue : travailler à produire de l'huile et de la viande de baleine ou mourir de faim. Et dans la capitale...

— Non, dit Liensun. Seuls les chouchous de la Guilde sont autorisés à séjourner dans la capitale. Je me suis rendu dans l'Antarctique et j'ai écouté ce qui se disait.

Lerys eut un geste accablé :

— Renoncez à détruire le complexe alors, si vous voulez vous attaquer à la capitale.

— Nous vous remercions, dit le Kid. Nous allons repartir pour Lacustra City via l'île du Titan. Jdrien, tu restes un peu ici ou tu vas rejoindre les tiens ?

— Je dois me rendre en Antarctique car il se passe de curieux événements qui n'ont rien à voir avec les préventions de la Guilde contre les Roux. Un mystérieux bateau, un voilier, exactement un trois-mâts d'après la description qui m'en a été faite, aurait mouillé juste en face de la colonie des phoques de la zone orientale de la mer de Davis, et d'étranges personnages auraient débarqué pour chasser les phoques à coups de fusil. Ils les auraient écorchés sur place mais ne les auraient ni débités, ni n'en auraient fait fondre le lard. Ils auraient embarqué les carcasses directement à bord.

— Ces étranges personnages, fit Ann Suba, comment étaient-ils ?

— De petite taille. Il s'agissait de nains.

— Un voilier trois-mâts, des nains... Farnelle a rencontré ce vaisseau fantôme dans le sud, lorsqu'elle est allée chercher de la viande de mouton. Le voilier est la *Chimère* et les nains se nomment les Simone. Ils descendent d'un couple qui, surpris par les glaces, aurait survécu dans ce voilier très bien équipé, moteur nucléaire et électronique parfaite. Ils avaient trouvé une mer intérieure et n'ont presque jamais été coincés par la banquise, mais les unions consanguines ont diminué peu à peu leurs capacités physiques et intellectuelles. Ils cherchent à renouveler leur race, et c'est ainsi que nous avons dû passer avec eux un curieux accord lorsqu'ils nous ont trouvés en panne d'huile avec *Titan II*.

Tout le monde connaissait cette histoire incroyable où, contre une promesse de phoques, chaque homme de *Titan II*, l'équipage plus Lien Rag, avait dû s'unir à une Simone cherchant à se faire engrosser.

— Justement, fit Jdrien, des Roux ont été enlevés ; j'avais du mal à admettre cette histoire...

— Des mâles uniquement ?

— Oui, des mâles.

Et soudain ils pensèrent en même temps qu'à bord de la *Chimère* devaient exister des enfants de deux à trois ans, qui pouvaient ressembler à Lien Rag et aux anciens membres de l'équipage tous disparus depuis. Un malaise persista jusqu'à ce qu'ils remontent dans leur hydravion.

Les dirigeables *Indépendance* et *Asia* étaient déjà prêts à prendre la route du sud avec Illong et Liensun comme commandants de bord. Dans les hydravions on trouverait Kurts avec Songe, et deux hommes de sa société mis dans la confiance. Ann Suba volerait en compagnie de Zabel et de Farnelle qui avaient accepté de la seconder. Les soutes étaient remplies de bombes et les réservoirs de fuel-phoque, mais le ravitaillement pour le retour était prévu dans une petite station du nord où Songe avait fait stationner un wagon-citerne.

Ann Suba ignorant tout des techniques du bombardement, Kurts avait dû l'initier, elle et ses amies, au-dessus de l'océan Pacifique, et

sans être tout à fait des championnes de ces spécialités, elles seraient capables de faire sauter la barge en stationnement. Kurts s'occuperait des trains blindés. Puis les deux hydravions pilonneraient le réseau secret. Liensun, lui, après avoir bombardé Leadership Station, partirait à la recherche de la deuxième barge.

— Départ demain avant le lever du jour, fut-il décidé.

Le Kid s'installant dans Lacustra City resterait à l'écoute des radios, aussi longtemps que les communications resteraient audibles, puis on essayerait la graphie, mais il y aurait forcément des heures de silence oppressant.

CHAPITRE XXVI

Depuis plus de cent kilomètres, les deux hydravions survolaient l'océan Indien à très basse altitude, « au ras des vagues », comme l'avait ordonné Kurts qui précédait l'appareil d'Ann Suba. C'était la tactique pour éviter d'être repérés par les radars. Liensun en avait aperçu sur la barge en stationnement et sur le train blindé. Ils allaient surprendre les Harponneurs en venant du sud. D'après les calculs de Liensun, une barge devait se trouver dans le port en train de décharger son huile de baleine.

Et puis soudain Kurts cria d'une voix excitée :

— La barge à onze heures !

Farnelle, préposée aux lance-missiles, l'avait aussi repérée. Ils s'approchaient à toute vitesse de cette grosse masse de glace en forme de fuseau et Kurts prit sa décision très vite :

— Elle est pour toi, Ann. Moi je file vers les trains blindés et peut-être une autre barge, sait-on jamais. N'oublie pas de pilonner au centre.

Il s'écarta dans un virage sec et elle vit encore mieux son objectif à moins de deux kilomètres. La mer bouillonnait derrière elle et sur ses côtés à cause des moteurs latéraux. Elle paraissait pleine à ras bord mais en plus Ann distinguait parfaitement trois curieux trains à son bord.

— Des destroyers du rail, dit Farnelle qui en avait déjà vu. Très rapides, très fortement armés. À nous de faire gaffe.

— Ils nous ont repérés, dit Zabel, ça court dans tous les sens.

Liensun s'était demandé comment les barges étaient pilotées et elle le découvrait. Le poste de commandement était directement encasté dans l'étrave. Pour la surveillance du pont rien n'était vraiment prévu, à part une sorte de petite tour assez insignifiante.

— Gaffe aux destroyers. Les canons sont en train de se relever.

Ann Suba donna toute la vitesse et prit un peu de hauteur pour amorcer un virage, puis un autre, pour attaquer en piqué comme elle

l'avait fait à l'entraînement.

— Larguez !

Zabel s'occupait des bombes, tandis que Farnelle ouvrait le feu avec les missiles et voyait ses roquettes foncer vers les trois bâtiments ferroviaires embarqués sur la barge.

— Raté, dit Zabel avec rage.

Sans s'énerver, Ann reprit de l'altitude et vira largement pour les déconcerter. Ceux-ci n'en finissaient pas de faire des demi-tours, des quarts de tour avec leur tourelle. Une roquette atteignit l'une d'elles qui explosa dans une gerbe d'étincelles et une fumée épaisse.

— J'y vais ! hurla Ann. Quand je dirai top, tu largueras le maximum. Je vais passer à moins dix mètres au-dessus du centre.

Dans la chaleur énorme qui montait du destroyer atteint, l'hydravion se cabra, et elle dut user de toutes ses forces pour le maintenir en piqué. Dans une éclaircie fugitive, elle se vit juste au-dessus de la barge et hurla le « top » qui déclencherait l'enfer. Elle s'éloigna à six cents à l'heure, sachant qu'en quelques minutes elle brûlerait l'huile d'une heure de vol, mais l'essentiel était de sortir de ce brasier.

— Tu l'as eu ! Tu l'as eu ! délira Farnelle. Zabel à genoux devant la commande du silo à bombes sanglotait nerveusement. Elles étaient déjà à cinq kilomètres et Ann virait une fois de plus pour prendre de la hauteur.

— Il est cassé... Cassé en deux et... Oh ! il brûle... Mais oui il brûle et des torrents de flammes sortent des deux parties... C'est épouvantable.

— J'ai remarqué, dit Zabel avec un effort, qu'ils n'avaient pratiquement pas d'embarcations de sauvetage comme à bord de nos cargos ou de l'*Iceberg-Ship*.

— On ne s'attarde pas, décida Farnelle. Il faut rejoindre Kurts qui s'est réservé le plus gros morceau. Il aura bien besoin de nous.

Ann fut tentée de faire un autre tour au-dessus de la barge détruite qui brûlait et qui fondait donc rapidement. Mais elle n'aurait rien pu faire pour les survivants qui essayaient de nager dans une mer en flammes, loin de toutes les côtes.

Elle reprit son cap initial mais tarda à voler à basse altitude. Très vite la fumée qui montait du port leur signala l'objectif, et elles furent toutes les trois dans le poste avant à essayer d'évaluer les dégâts.

— Il n'y avait pas l'autre barge, constata Ann Suba, mais là-bas ce sont des wagons-citernes qui brûlent.

— Et aussi un train blindé sur la gauche. Il y a des types qui courent. Oh ! ça tire dans tous les sens mais je ne vois pas l'hydravion de Kurts.

— Il est peut-être au-dessus de nous, dit Ann qui cabrait son appareil pour prendre de la hauteur.

On venait de découvrir ce deuxième appareil et les lance-missiles crachaient leurs terribles roquettes. Ann commença par lâcher des leurres qui attiraient les missiles conditionnés sur l'infrarouge, mais les gens d'en bas savaient aussi tirer à vue sur une cible mouvante et un obus explosa à cent mètres, les bascula sur le côté complètement. Jamais la physicienne n'avait piloté avec une aile en bas et une autre à la verticale. Elle fonçait vers l'Africana dont elle découvrait une minuscule station ferroviaire sertie de glace. Elle redressa la machine et remonta dans le ciel ennuagé.

— Trouvez-moi Kurts.

— Il reste invisible.

— Pourvu qu'il n'ait pas été touché, commença Zabel.

— Combien de bombes ? demanda Ann.

— Trois tonnes encore. On peut avoir un autre train blindé si on le prend en longueur.

— On va leur donner cette illusion, hurla Ann, mais en fait nous les prendrons à l'oblique et vous balancerez toutes les bombes.

— Les trois tonnes ?

— Les trois tonnes. Et si nous en avions dix, ce serait encore mieux. Attention, car je n'ai jamais fait ça, c'est très casse-gueule pour l'appareil et pour tous ceux qui ne sont pas attachés.

Ce fut très casse-gueule en effet, et elle ne comprit jamais pourquoi l'appareil tournoya sur lui-même en visant le sol, se redressant à cinquante mètres de la banquise pour grimper comme une fusée vers de gros nuages de grêle qui passaient au-dessus de la Compagnie du Mozambic. Lorsqu'elles purent *revenir* pour constater les dégâts, deux trains sur les trois encore intacts avaient basculé les uns sur les autres, dans un enchevêtrement que le seul souffle des bombes n'expliquait pas.

— Ils ont voulu quitter la voie de garage, dit Farnelle, et en démarrant trop vite, au moment où Zabel lâchait les trois tonnes. À l'arrêt ils auraient moins souffert.

— Il en reste un, fit Ann les dents serrées, et c'est comme si vous vouliez nettoyer un nid de rats. Si vous laissez un survivant, tout sera à refaire dans un mois.

Ses deux amies ne l'avaient jamais connue aussi froidement déterminée. Comme lorsqu'elle commandait les Rénovateurs après s'être séparée de Ma Ker, là-bas dans le Pacifique Nord. Zabel n'était qu'une petite fille alors et ne pouvait se souvenir.

— On attaque à la roquette, dit-elle. Farnelle, c'est à toi de jouer à fond. La loco blindée et les premiers wagons, ceux de l'état-major en général.

Rasant presque le sol à travers les fumées noires, l'hydravion fonça, crachant par tous ses lance-missiles et remonta vers le ciel d'Africana, repassa deux fois, trois fois jusqu'à ce que Farnelle proteste que c'était suffisant et qu'il fallait garder quelques missiles en cas d'ennuis.

— Nous allons chercher Kurts.

Farnelle avait déclenché les appareils de prise de vue et espérait que les films seraient satisfaisants. Trois trains blindés détruits c'était certain, le quatrième criblé de roquettes, mais toujours sur les rails. Si aucun organe essentiel n'était touché et si l'autre barge restait intacte, les Harponneurs reprendraient leur projet.

— Le réseau, dit Ann, il a été bombardé et à basse altitude, regardez-moi cette précision.

Des kilomètres de rails tordus, des ballasts crevés, des faux tunnels éparpillés.

— Pourquoi est-il venu bombarder ici alors qu'il restait trois trains blindés ?

— Parce qu'il s'est débarrassé de ses bombes avant d'atterrir quelque part, dit Ann. C'est ce que j'aurais fait si j'avais été touchée. Kurts savait qu'il ne pouvait aller bien loin et il a détruit des kilomètres de réseau avant de se poser. Mais où ?

Les nuages épais rendaient la visibilité difficile et la nuit ne tarderait pas à venir. Ann pensait que sans se poser directement à côté, de crainte que la Guilde ne trouve le moyen de lui envoyer des draisines depuis le nord, Kurts avait dû tout de même se poser à proximité de la voie ferrée.

CHAPITRE XXVII

Là-bas dans la Nemicie, Jael, la demi-sœur de Liensun, apprit par la presse que le gouvernement fédéral s'inquiétait au sujet des photographies que les journaux, la télévision avaient diffusées. Les photographies prises par Liensun sur les trains blindés en attente dans la Mozambic Company, le réseau secret du 50^e méridien. Cette même Mozambic Company d'où venait l'huile de baleine à si bon marché.

— Dans la capitale de Nemicie, le Régent la convoqua et lui parut également soucieux :

— Il paraît que le Consortium de Bonzes contrôle nos mouvements de trains depuis deux jours.

Justement Liensun avait fait parvenir les fameuses photos à Tharbin, président du Consortium, depuis deux jours également. Le même jour qu'aux médias et au gouvernement fédéral.

— C'est très préoccupant car, jusqu'ici, nous n'avions pas d'ennuis de ce genre, et nous parvenions même à vendre quelques wagons de poissons au Consortium. Tharbin est certainement furieux au sujet de ces photographies et de nos trains de fuphoc.

À part le Kid installé à Lacustra City, il n'y avait personne à Markett Station pour prendre une décision. Songe faisait partie de la petite escadrille des deux hydravions ainsi que d'autres, et Liensun et Illong étaient à bord des dirigeables. Si jamais les trains d'huile de phoque restaient bloqués à China Voksal, les Africaniens seraient mécontents et n'enverraient pas les machines de la scierie.

— Je vais me rendre là-bas, déclara-t-elle. L'*Iceberg-Ship* ne sera de retour que dans trois semaines au plus tôt et un mois au plus tard.

Elle quitta la Nemicie à bord d'un rapide qui s'arrêtait à Tcheou Voksal plus de deux heures, lui laissant le temps d'aller voir ses wagons-citernes sur les voies de garage que louait la société de Songe. Le responsable la reçut avec froideur. Il lui reprocha de ne pas avoir tenu parole, alors que la station espérait que le transbordement de la cargaison de cent mille tonnes se ferait par chez eux, laissant chaque

fois dix pour cent dans les caisses.

— C'était une opération trop risquée avec les dirigeables, dit-elle. Mais nous ne renonçons pas à construire une voie ferrée de liaison.

— Si vous le vouliez, elle serait déjà opérationnelle, mais vous vous obstinez avec vos systèmes lacustres qui ne riment à rien. Nous ne risquons pas grand-chose ici en cas de réchauffement. Vos trains sont bloqués à China Voksal car ils dépassent les mille tonnes autorisées.

— C'est impossible ! s'exclama-t-elle. J'ai moi-même vérifié leur poids chaque fois avant de les laisser partir.

Elle atteignit China Voksal le soir assez tard, mais déjà on parlait dans le hall de son traintel d'événements extraordinaires qui se seraient produits dans le sud. Une agence africainienne affirmait que les sources d'approvisionnement en huile de baleines étaient désormais coupées.

— C'est un coup de Bourse, disaient certains. Il faudrait vérifier la crédibilité de cette agence de presse africainienne. Là-bas, vous savez, ils ne sont pas aussi rigoureux que nous.

On se moquait toujours des Africainiens qui avaient une philosophie très nonchalante de la vie et ne se croyaient pas forcés de courir comme les hommes d'affaires australasiens.

— En attendant l'huile de baleine grimpe à quatre cent cinquante dollars.

— Et le fuphoc ?... Le fuel-phoque ?

— Oh, il s'envole à six cents.

Elle ne dort pas de la nuit, se leva avant l'aube et se fit conduire aux quais des litiges. Les deux trains qu'elle avait expédiés pour Markett Station s'y trouvaient en zone de saisie. Le contrôleur lui montra les bordereaux de la pesée, onze mille tonnes de fret, une fois défalqué le poids de la machine et celui des wagons.

Les employés des deux trains accoururent pour se plaindre qu'on les avait traités comme des criminels. Elle leur assura qu'elle ferait le nécessaire mais rôda autour de ses wagons sans comprendre. Ils ne pouvaient en aucune manière dépasser les mille tonnes. Vingt citernes de quarante-neuf tonnes six cent cinquante, cela donnait neuf cent quatre-vingts tonnes. On tolérât cinq pour cent en plus, mais jamais elle ne s'y était risquée. L'ensemble atteignait onze cents tonnes, soit dix pour cent de plus.

Elle interrogea les chefs de trains, les mécaniciens, mais n'obtint aucun éclaircissement.

Elle se rendit au Consortium, essaya d'avoir un rendez-vous avec Tharbin, en vain. Il lui fut répondu que le président ne recevrait que la voyageuse Songe, le voyageur Liensun ou le Président Kid. Le Kid était

à Lacustra mais sans possibilité d'en sortir, sinon avec une de ses vedettes qui pourrait le transporter dans le nouveau port ou bien à l'ancien terminal au fond du chenal chinois.

Elle retourna vers le quai des litiges. Une nouvelle fois un des chefs de train lui confia sa feuille de route.

— L'arrêt à Tcheou Voksal c'était pour faire de l'huile ?

— Oui, et régler la petite taxe puisque nous pénétrons dans une autre Compagnie.

— Combien d'arrêt ?

— Deux heures trente.

— Qui surveillait le train ?

Il pensait que c'était le mécanicien pendant que lui allait régler et signer les paperasses, mais le mécanicien avait fort à faire à surveiller ses pleins, affirmant que dans cette station on cherchait à les rouler sur l'huile fournie.

— Personne ne surveillait donc les citernes ? Étiez-vous arrêté au même poste de livraison ?

— Non, cette fois du côté de l'ancienne marquise qui est si basse. On a toujours l'impression qu'on ne pourra pas s'engager dessous.

Elle réfléchit encore, mais à midi elle allait requérir les services d'une société de vidange et de nettoyage des wagons-citernes. Elle avait le droit de récupérer son huile et de l'expédier, à condition qu'elle n'envoie pas plus de mille tonnes.

Le contrôleur de la zone de saisie s'étonna qu'elle veuille aussi faire nettoyer ses citernes.

— Ça va coûter cher, remarqua-t-il.

Lorsque la première citerne fut vide, un scaphandrier descendit pour la nettoyer et remonta tout de suite après pour demander une petite grue.

— Il y a des gueuses de plomb au fond, énormes.

Des gueuses qui pesaient environ cinq tonnes par wagon-citerne, il y en avait huit chaque fois de six cents kilos. Il avait fallu un pont roulant pour les déplacer et le mécanicien se souvint qu'effectivement le pont roulant manœuvrait pendant qu'il faisait son plein :

— On m'a dit que c'était parce qu'il venait d'être réparé et qu'on l'essayait. On ne vida pas les autres citernes parce que le scaphandrier descendit dans l'huile pour attacher le crochet aux gueuses. Constat fut dressé par le contrôleur qui, furieux, affirma qu'il y aurait une enquête là-bas à Tcheou Voksal.

CHAPITRE XXVIII

Avant la nuit, Ann posa son hydravion à deux kilomètres du petit réseau secret de Narmille. Elle ne voyait plus rien et n'avait repéré aucune trace de l'appareil de Kurts.

— Une chance qu'il n'ait pas voulu que son gosse et cette chèvre-garou l'accompagnent, dit Farnelle qui commençait de songer au repas.

Elle était très inquiète au sujet de Kurts mais les émotions lui donnaient faim.

Ann Suba essayait d'étudier une vague carte, certainement fausse, qui ne donnait aucune précision intéressante.

— Nous n'avons plus que six heures de vol, leur dit-elle quand elle accepta de boire une tasse de café. Nous devons aller nous ravitailler dans cette petite station où Songe a expédié un wagon-citerne.

— En espérant que les gens de là-bas ne vont pas essayer de nous emmerder quand ils verront que nous sommes des femmes, dit Zabel.

— T'inquiète pas, répondit Farnelle. J'aurai ma carabine, et le premier qui déconne le regrettera. On fera le plein et on cherchera Kurts le long de la voie ferrée, c'est ça ?

— Il ne peut pas être ailleurs. La logique veut qu'il ait choisi ces rails pour mieux être repéré. Mais s'il est à plus de trois kilomètres, il faudra une excellente visibilité et une écoute radar précise. Les détecteurs aux infrarouges pourront nous aider.

— Tu veux ce sandwich ? proposa Zabel.

Ann l'accepta et mâcha sans appétit tout en réfléchissant. Kurts avait marqué son intention de se poser à proximité du réseau en bombardant celui-ci avec ses dernières bombes, elle n'en démordait pas. Mais il pouvait se trouver plus au nord. Peut-être pas très loin de cette minuscule station où ils devaient se ravitailler en huile. Les échanges radio étaient très perturbés dans cette région, et il était

impossible de distinguer un appel précis. Elles avaient l'impression que dans le sud les demandes de secours devenaient de plus en plus fréquentes, et même une femme parla durant deux ou trois minutes sur un ton pathétique, en suppliant ses voisins africaniens d'envoyer un train-hôpital de toute urgence. C'était peut-être la femme d'affaires Narmille, mais aucune ne l'avait suffisamment fréquentée pour pouvoir identifier le son de sa voix.

Plus tard, la seule qui fut la plus objective dans le récit de la journée qui suivit fut Farnelle. Les autres membres de l'Omnium lui demandèrent un rapport précis sur la découverte de l'épave et sur les heures dramatiques qui suivirent :

« — Nous avons donc décidé de rejoindre cette petite station où nous attendait un wagon-citerne d'huile, mais nous avons suivi le fameux réseau clandestin du 50^e méridien et vers dix heures du matin nous avons aperçu les premières grandes taches sur la glace. À la troisième, Ann Suba s'est posée et nous sommes allées examiner cette salissure qui atteignait dix mètres de long. Elle avait la forme d'un grand trait noir et c'était de l'huile de phoque. Nous étions toutes les trois assez expertes en la matière pour en être absolument certaines. Ann nous dit que c'était l'hydravion qui devait perdre son carburant à cause d'un réservoir crevé.

« Nous avons repris l'air et un quart d'heure plus tard nous avons trouvé l'épave. Kurts avait choisi une zone dégagée pour se poser, mais n'avait pas vu ou tenu compte d'une ligne de congères qui barrait son aire d'atterrissage jusqu'aux rails. On apercevait nettement la trace des skis, mais l'appareil avait percuté ce mur de glace haut de trois à quatre mètres avant de se retourner en partie, en prenant appui sur son aile droite qui avait résisté au choc. Au-delà de la ligne des congères, la glace était nette et Ann put s'y poser sans mal, faire même un demi-tour impeccable pour revenir vers le lieu de l'accident.

« La première chose que nous vîmes fut la silhouette qui venait d'escalader les congères. Croyant que nous ne les avions pas vus, Songe s'était traînée malgré sa jambe cassée jusqu'en haut du mur de glace et nous hélait avec des cris déchirants. Ann fut la première au sol, puis Zabel et moi enfin qui n'ai quitté l'appareil qu'une fois certaine que la maintenance était assurée. Le froid était vif et je n'avais pas envie d'ajouter une catastrophe à celle que nous découvriions, en laissant geler les moteurs par exemple. L'appareil qui fournissait électricité et chaleur ronronnait tranquillement, et j'ai sauté pour rejoindre les autres. Zabel était restée seule auprès de Songe, Ann avait disparu à l'intérieur de l'épave.

« — Kurts est mort », me dit Zabel qui caressait le visage de Songe puis le massait, car elle avait commis l'imprudence d'ôter sa cagoule pour crier plus fort.

« Songe n'avait rien dit d'autre mais il y avait un homme, ami de Songe, qui avait aussi trouvé la mort, un Rénovateur nommé Anton qui avait depuis le début aidé Songe à créer son entreprise de ballons dirigeables. L'autre homme n'était que légèrement blessé, et il avait construit l'igloo dans lequel ils avaient passé la nuit, en se chauffant avec de l'huile enflammée dans un container en fer.

« J'hésitais entre courir à notre appareil chercher la trousse d'urgence, et rejoindre Ann Suba dans l'appareil et je choisis cette dernière solution. Kurts était mort attaché à son siège de pilote. Un missile avait touché le nez de l'avion et fait sauter le pare-brise. Kurts avait été blessé à la poitrine et perdait son sang en abondance, mais il avait continué à bombarder le réseau, larguant toutes ses bombes avant de trouver un endroit pour se poser, en dehors des limites de la Mozambic Company pour ne courir aucun risque. Il avait posé l'appareil et la barrière des congères s'était présentée. Il vivait encore quand il leur avait hurlé de se cramponner, mais le choc l'avait tué ainsi qu'Anton qui s'était fracassé le crâne contre la porte d'évacuation.

« L'autre homme, il s'appelle Oneil, n'avait que des contusions et une plaie à la joue. Il avait dégagé le corps d'Anton qui reposait sous une légère couche de la glace qui formait un petit tumulus à cent mètres de l'hydravion. Il avait aidé Songe à quitter son siège de copilote, avait attaché des attelles à sa jambe pour la maintenir immobile. Cependant il n'avait pu dégager le corps de Kurts qui s'était coincé entre son siège écrasé contre le tableau de bord. Même Ann, déchirée par la douleur, ne put l'atteindre, dut s'étirer dans une position invraisemblable pour lui prendre la main, une main glacée et raide qu'elle essaya de réchauffer dans la sienne mais en vain.

« Lorsque nous avons survolé l'épave, Oneil était justement dans l'hydravion en train d'essayer de dévisser le siège du pilote pour dégager le pirate mort et n'avait rien entendu. Songe, qui était dehors, s'était donc traînée en hurlant en haut des congères.

« Je n'ai pas essayé de faire revenir Ann, terriblement menacée par les risques d'un affaissement de l'aile droite, là où elle se trouvait. L'hydravion était dans un équilibre précaire et à tout moment pouvait, du moins sa carlingue, s'effondrer et écraser ceux qu'elle abritait. Je suis retournée chercher la trousse d'urgence. Nous avons des gouttières spéciales pour les membres cassés et j'ai réussi à en poser une sur la jambe de Songe, à l'abri de l'igloo, tandis que Oneil m'aidait et que Zabel massait le corps de Songe pour l'empêcher de geler.

« Lorsque nous avons rejoint Ann, deux heures plus tard, elle avait réussi à se faufiler encore plus loin et enlaçait le torse de Kurts. Un crissement m'intrigua et je vis que c'était le sang congelé qui

s'effritait chaque fois qu'elle accentuait la pression de ses bras autour du tronc de son ami.

« Sans essayer de la détacher de cette ultime étreinte, nous avons travaillé dur, Oneil et moi, pour faire reculer le siège, et parfois Ann nous reprochait d'essayer de faire du mal à Kurts. L'avion bougeait. L'aile, lentement mais inexorablement, se décollait de la carlingue, je dis bien décollait, car toutes les pièces étaient ainsi ajustées sans soudure. Nous risquions tous notre vie et Zabel, depuis l'entrée de l'igloo, s'effrayait en voyant arriver le désastre. Elle retournait ensuite vers Songe pour la rassurer, lui donner à boire du thé bouillant ou la bercer gentiment.

« Je ne sais pas comment nous avons fait mais enfin nous pouvions accéder au cadavre de Kurts. Au début, Ann Suba était prête à nous combattre pour nous empêcher d'intervenir. La réalité de la mort allait devenir si nette qu'elle appréhendait cet instant. Mais elle se domina et nous aida à transporter le corps jusqu'à côté de l'igloo et à ce moment l'hydravion s'effondra dans un bruit assez faible, son aile se détachant d'un coup. La carlingue nous parut intacte, mais il nous fut par la suite impossible d'y pénétrer.

« Nous devons nous ravitailler en huile et rejoindre Lacustra City au plus vite. Nous avons embarqué les deux cadavres, Songe et le peu que nous ayons pu récupérer, et puis au dernier moment Ann nous demanda de mettre le feu à l'épave, de crainte que les Harponneurs ne la découvrent et ne puissent en tirer des renseignements utiles pour construire une imitation de l'appareil.

« Nous nous sommes ravitaillés sans difficulté dans une station où vivait une communauté néo-catholique très paisible. Et ensuite, d'un seul vol nous avons rallié Lacustra City, alors que l'*Asia* et l'*Indépendance* revenaient d'Antarctique. »

CHAPITRE XXIX

La mort de Kurts fut si cruellement ressentie par tous, et surtout par le Kid, qu'on ne put établir un bilan définitif de l'expédition de guerre que deux semaines plus tard, quand Lien Rag aborda en Nemicie avec son *Iceberg-Ship* après une traversée aussi rapide que paisible. Kurty et Gueule-Plate furent recueillis par le Kid toujours en mal d'enfant, mais Farnelle, Songe et Zabel essayèrent de se relayer dès que leurs activités leur en laissaient le loisir, pour s'occuper de l'enfant. La chèvre-garou, désorientée par l'absence de son maître et par le milieu nouveau où elle vivait, commença à dépérir. Dans un épisode aussi cocasse que tragique, le Kid fit venir un vétérinaire et un docteur pour la soigner, mais sa nature d'hybride ne permettait pas l'établissement d'un diagnostic précis. Elle mourut deux mois après Kurts, et dès lors on craignit pour l'enfant qui devenait agressif et morose en même temps, jusqu'à ce qu'il affirme sa volonté de vivre avec Farnelle et son fils Gdami à bord du cargo *Princess*. Il avait reconnu, dans le petit métis de Roux, son frère en originalité lui, l'enfant né dans l'espace. Dès lors tout alla mieux pour lui mais le Kid, blessé dans son affection, le regretta jusqu'à la fin de ses jours.

Lien Rag apprit la nouvelle alors qu'il était sur le point d'accoster et après quelques heures d'accablement demanda ce qu'on avait fait du corps. Kurts reposait dans un cercueil de glace à Lacustra City et on attendait justement son avis.

Il retrouva Jael et grâce à elle connut des instants de grand bonheur tandis qu'on vidait les soutes de son mastodonte de glace. Elle lui apprit que le raid des dirigeables avait été très positif, après le bombardement de Leadership Station et de plusieurs réseaux. La deuxième barge avait été difficile à repérer car elle se fondait avec la banquise au fond de laquelle elle se terrait depuis que le désastre de Mozambic Company avait été annoncé. Un véritable désastre avec les quatre trains blindés rendus inutilisables, plus de mille miliciens morts, huit cents blessés, les installations portuaires détruites, les

wagons-citernes incendiés. Pendant huit jours ils avaient brûlé, éclairant la nuit jusqu'en Africana.

— Tharbin a compris que son approvisionnement en huile de baleine était terminé et il a demandé une entrevue à Liensun. Le plus fort c'est qu'il a accepté de venir à Lacustra à bord de son *Avenir Radieux*, le dirigeable, pour discuter de l'achat de fuphoc. Liensun ne lui en a accordé que cinquante mille tonnes car, désormais, nos débouchés sont nombreux. Nous en avons commencé la livraison à raison de quatre trains par jour.

— À quel prix ?

— Sept cent soixante dollars la tonne. Mais nous trouvons désormais à la vendre huit cent soixante. Liensun a préféré ménager Tharbin. Ces Asiates détestent perdre la face et le gros bonze est satisfait de gagner déjà cent dollars sur chaque tonne.

— Cinq cent cinquante mille dollars, c'est une bonne affaire, fit Lien Rag, mais Liensun a très bien fait.

— Songe va mieux. Transportée à Markett Station, on l'a admise dans un train-clinique où sa guérison sera assurée par des traitements aux rayons pour activer la soudure des os.

— La scierie ?

— Elle arrive ici par trains entiers, et dans deux mois un des cargos pourra la charger pour aller l'installer dans les îles de la Reine Charlotte. Liensun est retourné là-bas avec Ann Suba pour choisir exactement le lieu de l'implantation, accompagné de plusieurs ingénieurs.

Elle raconta encore que le pays de Djoug était revenu à de meilleurs sentiments envers l'Omnium, et laissait enlever autant de bois que pouvaient en charger et en tirer les deux cargos. Ils étaient même prêts à acheter le chargement complet de l'*Iceberg-Ship*.

— Liensun fait traîner les discussions, en espérant que la scierie sera vite en place et qu'à partir de ce moment-là il pourra soit exiger le maximum, soit abandonner complètement le pays de Djoug au Consortium qui ne tient pas toutes ses promesses faites à Kayata, le président du gouvernement. Si bien que cet homme risque de ne pas être réélu l'an prochain, lors de la prochaine consultation électorale. Ce serait l'ingénieur Pavakov qui serait bien placé pour le remplacer, et c'est un ami de Liensun. Le Consortium devait livrer un dirigeable mais celui-ci est toujours en construction, et le petit cargo *Elovia* n'enlève que très peu de bois à chaque voyage. D'ailleurs il s'entasse sur les quais du terminal du chenal chinois sans trouver preneur.

— Tu es très bien renseignée, dit-il. Comment fais-tu ?

— Désormais nous avons une réunion chaque mois à Lacustra City pour écouter les derniers rapports et prendre des décisions, établir le programme du mois suivant. On vient me chercher en

hydravion. La population de Nemicie, très surprise au début de tous ces changements, commence à éprouver une grande fierté d'avoir été choisie pour toutes ces activités, la prospérité commence à revenir et nous sommes vraiment très bien considérés.

— Ton charme y est pour beaucoup, dit Lien Rag.

Plus tard elle lui confia que le Kid avait regretté d'avoir envoyé Kurts et son hydravion trouver la mort contre la Guilde. Il appréhendait beaucoup le retour de Lien Rag qui n'avait pas été consulté.

— C'est vrai que j'étais furieux en apprenant la mort de mon ami Kurts. Nous avons passé ensemble une bonne partie de notre vie, et quinze années dans l'espace à bord de ce satellite à la fois épouvantable et fascinant. Et puis le bilan de cette double expédition m'a paru positif et très favorable pour Lacustra City. Je regretterai Kurts toute ma vie, mais Lacustra City vivra un peu grâce à lui.

— Tu as pris une décision pour le corps ?

Lien Rag eut, chaque fois qu'on lui posa la question, la même réponse incompréhensible qui ne s'éclaircit que deux semaines plus tard.

— Ce n'est pas à moi de prendre cette décision, mais que personne ne s'inquiète, viendra l'heure où le cadavre de Kurts sera conduit à sa dernière demeure, la seule qu'il aurait souhaitée.

Il apprit aussi qu'Ann Suba, bien décidée à poursuivre le projet de Kurts, créait la Manufacture Kurts, pour la fabrication d'aéronefs plus lourds que l'air.

— Pourquoi manufacture ? C'est un terme désuet qui implique l'importance du travail manuel dans la fabrication.

— Justement, Ann souhaite que chaque appareil soit monté soigneusement à la main par des ouvriers, des techniciens et des ingénieurs hautement qualifiés. Elle ne sortira que quelques appareils chaque année qui seront des merveilles, dit-elle. Elle espère que l'on parlera des « Kurts » pour désigner un type d'hydravion ou d'avion et qu'on le fera avec respect en hommage à la qualité exceptionnelle du produit.

Lien Rag, après avoir écouté toutes ces nouvelles tragiques et d'autres encourageantes, laissa entendre que d'ici quatre mois *Iceberg-Ship II* se présenterait devant le port de Nemicie, mais devrait accoster dans la partie la plus large de la ria où des installations devraient être construites.

— Compte sur moi, dit simplement Jael.

CHAPITRE XXX

Quinze jours environ après la mort de Kurts, le tribunal révolutionnaire de G.S.S., la capitale de Transeuropéenne (Grand Star Station), condamna Floa Sadon à mort. L'ancienne présidente, très amaigrie, très atteinte physiquement, se défendit avec un acharnement tel que le huis-clos fut demandé à plusieurs reprises, afin que les médias étrangers ne puissent pas répandre les attaques sérieuses qu'elle portait contre ses accusateurs. Par exemple sur les charniers remontant à la guerre contre la Sibérienne, où elle n'avait encore aucun pouvoir, et plus tard dans la disparition des villes sur rails.

On la fusilla quarante-huit heures après, mais les témoignages qui suivirent affirmèrent qu'elle était décédée depuis vingt-quatre heures d'une crise cardiaque. On l'apporta déjà attachée sur une chaise, les yeux bandés, mais un observateur fut certain qu'on avait embaumé le corps pour lui donner une apparence de vie. Lorsqu'on tira sur elle, le sang qui coula à profusion intrigua les témoins qui estimèrent que l'exécutée perdit au moins dix litres, alors que la moyenne circulant dans un corps était de cinq. On supposa que le cadavre avait reçu des poches d'un liquide rouge disposées un peu partout.

C'est alors que la Locomotive pirate se manifesta avec une violence inouïe lorsque les grands réseaux furent enfin sommairement réparés. Le monstre apparut soudain et sur son passage ne laissa que ruines et deuils dans sa course éperdue vers le nord-est. On essaya au début de l'aiguiller vers des voies sans issue ou conduisant vers d'immenses crevasses naturelles, mais elle éventa tous les pièges tendus. On plaça des mines, mais elle les flairait à des kilomètres et les faisait exploser en provoquant un léger tremblement des rails, réparait ensuite avec sa propre résine bactérienne les rails détruits. Lorsqu'on comprit qu'elle manifestait l'intention de pénétrer en Sibérienne, on ouvrit les voies en grand, et consigne fut donnée à tous les services de favoriser cette expatriation. La mort de Kurts n'était pas encore

connue officiellement, les nouvelles d'Australasienne ne parvenant qu'avec un grand retard, et l'Omnium du Pacifique n'avait pas annoncé la nouvelle, mais la rumeur avait commencé à se répandre.

Dans la Sibérienne, on essaya de la stopper car le maréchal Sofi, toujours à la tête de la Convention du Moratoire de Moscova Voksal, était un autocrate qui n'admettait aucune illégalité, même légère. Mais bientôt il dut accepter que cette machine infernale soit laissée libre de poursuivre sa route vers le sud-est cette fois-ci. Sur son passage, en Transeuropéenne comme en Sibérienne, les fidèles de la religion qui l'avait prise pour un dieu se pressaient sur son parcours supposé, des jours à l'avance, allumaient des milliers de bougies et priaient nuit et jour. Au passage, dans un relent d'huile de graissage et des bouffées de chaleur, ils se prosternaient et recueillaient avec dévotion la pellicule de gras qui recouvrait leurs vêtements, les rails ou la glace. Les autorités commençaient de constater, avec une inquiétude justifiée, que les compteurs de radioactivité entraient désormais en transe quand le monstre de métal passait. Son moteur nucléaire connaissait donc quelques défaillances, et un jour la machine exploserait, provoquant une véritable catastrophe nucléaire.

Elle descendit vers le sud-est à toute vitesse sans jamais s'arrêter, emprunta la Transhimalayenne, le temps de rejoindre un autre réseau, passa à proximité de Markett Station puis se rua vers China Voksal. Dans la fédération on s'affolait, on demandait que des mesures draconiennes soient prises, mais les fidèles de la Locomotive-dieu, très nombreux dans ces régions depuis longtemps, se rebellèrent, formèrent une opposition pacifiste et la Machine atteignit China Voksal et neutralisa les dispatchings pour obtenir la voie du sud vers Tcheou Voksal et plus loin la Nemicie. Mais la Locomotive géante s'immobilisa dans la gare de Tcheou Voksal à la grande terreur de tous. Les compteurs de radioactivité indiquaient un taux qui risquait de devenir mortel. Au bout de vingt-quatre heures de séjour, alors qu'on avait évacué la gare et les alentours, la Machine était toujours là, laissant échapper un perpétuel grondement menaçant qui semblait mettre en garde contre toute tentative d'approche.

Avec l'hydravion, Ann Suba, accompagnée de Farnelle et de Zabel, se posa à proximité de la gare où une draisine attendait. On embarqua Kurts dans son cercueil de glace.

Il fut dit, mais les seuls témoins authentiques restèrent les trois femmes, il fut dit qu'à l'approche de la draisine, la Locomotive-dieu cessa de gronder pour émettre une plainte continue. Une lamentation qui toucha le cœur de milliers de personnes évacuées loin de la gare et en fit prier beaucoup.

Une ouverture apparut dans le corps de la Locomotive et les trois femmes y enfouirent le cercueil de glace. L'ouverture disparut et

la Locomotive se dirigea vers une plate-forme tournante et la fit manœuvrer pour pointer son muflle vers le nord.

En Australasienne comme en Sibérienne ou en Transeuropéenne, nul ne put se vanter de l'avoir vue ou seulement entendue passer. Elle disparut avec son maître, son amant, son enfant, et personne ne retrouva jamais sa trace.

CHAPITRE XXXI

Le *Princess* atteignit les îles de la Reine Charlotte alors qu'officiellement commençait l'hiver arctique, mais les différentes lucarnes solaires atténuaient la rigueur de celui-ci et la mer restait libre de glace. Le cargo n'avait commis aucune erreur de navigation, grâce aux cartes précises que désormais un petit atelier de Lacustra City fabriquait à partir de photographies aériennes. Ces cartes connaissaient un immense succès et la petite entreprise faisait entrer dans les caisses du nouveau pays des sommes importantes.

Liensun et Ann Suba étaient déjà sur place et très vite on installa une estacade grâce à l'*Asia* que commandait Illong. Le dirigeable allait chercher des troncs de l'autre côté de la chaîne côtière, dans les vallées noyées, et les déchargeait dans l'île où une équipe commença de les débiter sommairement. On construisit l'estacade puis une longue plate-forme pour que la scierie puisse être entreposée. Il manquait encore quelques machines mais les Africaniens respectaient le programme de livraison, tandis que l'Omnium expédiait chaque semaine mille tonnes de fuphoc à Uélé Station. Le *Princess* reprit la mer à vide. Liensun préférait cela à un détour au pays de Djoug où l'on aurait pu s'étonner que le cargo arrive sans fret.

Ce fut un énorme travail d'un mois pour créer la scierie telle que la souhaitait Liensun, mais il restait le plus important à faire. Construire la fameuse glissière hydraulique qui orienterait les troncs vers la baie du Prince Rupert, et surtout faire sauter le bouchon qui fermait le fameux col. Les artificiers devaient arriver d'ici deux jours, à bord du *Rewa* qui ferait le détour avant de se rendre, lui, à Djougrad.

— Nous jouons une partie énorme, dit Liensun à Ann Suba qui, elle, ne songeait qu'à sa Manufacture Kurts.

Quatre jours plus tard, le chef de l'équipe des artificiers annonça à Liensun qu'ils étaient prêts à écrêter le col de façon à ce que les déblais s'écroulent dans le lac derrière, et non côté glissière.

— Nous espérons que l'échancrure n'autorisera que le passage au compte-gouttes des troncs, mais un accident peut se produire. Nous n'avons pas eu le temps de faire tous les sondages nécessaires, cependant la nature de la roche nous paraît uniforme.

Le dirigeable *Asia* treuilla les derniers hommes qui venaient de mettre en place le dispositif. Le chef d'équipage ajouta qu'en cas d'embouteillage, une charge d'explosif permettrait de détruire les barrages les plus enchevêtrés.

Quand le dirigeable fut à six cents mètres, le chef artificier lança son onde de mise à feu, et ils eurent l'impression que les énormes rochers qui montaient vers eux allaient les frapper, si bien qu'Illog faillit ordonner de prendre encore de l'altitude. Mais dans une courbe assez harmonieuse, ils allèrent retomber dans le lac. Il leur fallut attendre encore deux heures pour essayer de voir si les troncs d'arbres glissaient vers la baie. Liensun, impatient, ne regarda pas le nuage de poussière en train de retomber, mais l'eau calme de Prince Rupert. Et lorsqu'il aperçut les remous qui se succédaient, il comprit que c'était gagné, mais ne cria victoire que lorsque le premier tronc d'arbre apparut dans son objectif.

— Nous avons réussi, murmura-t-il, la gorge nouée.

Maintenant il y avait dix, vingt troncs énormes qui se dirigeaient vers la sortie de la baie. Le courant allait bientôt les renvoyer vers le fond.

Lorsque le nuage se fut éclairci, ils virent qu'une centaine de troncs empêchaient les autres de basculer, mais une mini-bombe les dispersa.

— Il faudra, dit Liensun, un dirigeable à demeure. Nous devons en acheter un à Tharbin. Il est prêt à nous céder le prochain qui sortira de ses ateliers pour vingt-cinq mille tonnes de fuphoc. Nous avons de quoi le payer.

— Tu sacrifies tout à ta scierie, fit remarquer Ann Suba. Tu dois encore dans les quarante mille tonnes aux Africaniens, plus vingt-cinq mille à Tharbin, plus vingt-cinq mille pour les dépenses courantes que tu engageras ici.

— Le bois du pays de Djoug nous revenait à l'équivalent de dix mille tonnes de fuphoc, dit-il. Nous allons faire des navettes régulières et dans moins de six mois nous aurons amorti la mise de fonds et nous ferons des bénéfices.

— Tu devrais te méfier des Djougiens comme des Bonzes. Tu les malmènes tous en n'achetant plus leur bois et en privant les seconds de leur huile de baleine. Un jour ils se vengeront, et pourquoi pas en faisant sauter la scierie ? Ils disposent de dirigeables, ne l'oublie pas. Moi je vais retourner à Lacustra City faire dresser les plans de la Manufacture Kurts. Il faut que d'ici un an nous sortions le premier

hydravion qui ne sera pas révolutionnaire mais identique à celui-ci. Mais les gros porteurs arriveront très vite. Je vais y consacrer toutes mes journées et toutes mes nuits s'il le faut.

CHAPITRE XXXII

Les Roux enlevés par les étranges petits hommes du voilier fantôme furent abandonnés sur la banquise dans un endroit désert, sans nourriture ni possibilité de chasser le phoque. Ils durent marcher quarante-huit heures pour rejoindre la phoquerie de la mer de Davis et tuer un vieux mâle dont ils dévorèrent le foie, le cœur, les parties sexuelles, avant de s'attaquer à sa viande et à sa graisse. Ils rejoignirent la tribu des Jdri où vivait depuis quelques semaines Jdrien. Et ils racontèrent comment ils avaient servi d'étalons plusieurs fois par jour. Au début un peu rebutés par les difformités des Simone, ils avaient essayé de se dérober à ce qu'on attendait d'eux. On les avait privés de nourriture et ils avaient fini par céder.

— Y avait-il des enfants de deux à trois ans ? demanda Jdrien. Des enfants sans aucun des signes de nanisme.

Oui ils en avaient vus au moins autant que les doigts des deux mains et des deux pieds.

— Et comment vous êtes-vous unis avec ces femmes ? continua Jdrien. Elles redoutent le froid certainement ?

Pas autant qu'il croyait. Les cabines étaient maintenues à basse température pour permettre aux Roux de ne pas souffrir de la chaleur. Les Simone ne redoutaient pas le métissage avec les hommes à fourrure et les femmes Simone étaient même tombées amoureuses de ce beau pelage doré.

— Et aussi de nos gros doigts, plaisanta l'un des Roux, ce qui fit s'esclaffer les autres.

Le voilier était reparti avec sa cargaison de carcasses de phoques et ses femmes plus ou moins enceintes.

— Vers l'est ?

— Non, vers l'ouest.

Jdrien les fit répéter, mais le voilier trois-mâts était reparti vers l'ouest, vers le complexe baleinier de la Guilde, ce qui ne manquait pas de le tracasser. Depuis son retour, des relais radio avaient été

installés qui le reliaient à l'atoll Euphrosia et de là à l'île du Titan. Des îles englouties par la banquise tasmanienne réapparaissaient, qu'on pouvait utiliser sans crainte de voir les relais détruits. Par radio, il avait donc appris le double raid meurtrier contre la Guilde de l'Antarctique et les installations de Mozambic Company, mais aussi la mort de Kurts le pirate, et avait éprouvé une grande tristesse, imaginant la douleur que son père Lien Rag avait dû ressentir.

À tout hasard il signala aux services du Kid l'histoire de la *Chimère* faisant voile vers le complexe baleinier et, dans la soirée, le Kid l'appela pour épiloguer sur cet étrange comportement des Simone.

— Je pensais qu'ils se méfieraient de gens aussi robustes que les Harponneurs et leurs miliciens qui peuvent étrangler plusieurs Simone sans difficulté. Aussi je me demande s'il n'existe pas un accord entre ces gens-là et la Guilde.

— Quel genre d'accord ?

— Peut-être pour un renouveau génétique... Ou encore pour obtenir des hormones de croissance, pourquoi pas ? Les anciens habitants de l'Antarctique comptaient des pharmaciens, des biologistes capables, et n'oublie pas que la Chemical Company, qui fabriquait surtout des hormones contre le froid et contre le chaud, était superbement équipée. Les savants de cette Compagnie se sont peut-être réfugiés dans l'Antarctique lors de la débâcle des glaces ?

— Et que demanderaient les Harponneurs en échange ?

— Le transport de commandos de sabotage. La *Chimère* peut naviguer où elle veut, avec son moteur qui puise son énergie dans un réacteur nucléaire, et ses voiles. Nous allons devoir nous méfier. La Guilde ne laissera pas impunis nos deux raids destructeurs. Le voilier peut débarquer des terroristes dans le port de la Nemicie aussi bien qu'à Lacustra City ou dans l'île du Titan. Ils finiront par savoir le nom de ceux qui ont décidé de ces expéditions. Nous allons devoir faire attention, surveiller nos ports et envoyer l'hydravion ou les dirigeables patrouiller de temps en temps. Si tu veux nous donner des renseignements sur les déplacements de la *Chimère*, ils seront les bienvenus.

— Vous avez voulu la guerre, fit tristement remarquer Jdrien, et vous allez désormais devoir en subir les prolongements. La Guilde effectivement ne laissera pas impunis ses morts, la destruction de deux barges et de quatre trains blindés. Vous aurez à vous méfier constamment. Vos cargos, l'*Iceberg-Ship* de mon père puis le numéro deux en construction, seront vulnérables. Leur vengeance peut se faire attendre, et lorsque vous serez tranquillisés, ils frapperont.

Le Kid restait silencieux, comme s'il méditait les paroles de son fils adoptif, mais Jdrien savait qu'il n'en était rien. Cet homme ne regrettait jamais rien. Il avait commis des actions violentes, des

erreurs, mais n'avait jamais eu qu'un seul but : arriver à ses fins. Désormais il avait choisi dans son cœur et sa raison la réussite de Lacustra City, et plus tard de Lacustra Land, et il irait jusqu'au bout.

CHAPITRE XXXIII

La première, Thresa avait renoncé à rester plus longtemps dans cet énorme conduit qui reliait les deux parties du satellite, et elle avait rejoint leur niveau, plus confortable. Mais les deux hommes poursuivirent leur travail une semaine encore. Ce qui les irritait le plus c'était de respirer leur propre puanteur. Ils ne pouvaient ni se laver ni se raser, mangeaient à la sauvette, dormaient dans des sacs de couchage qui devenaient gluants à cause des débris de toute nature qu'un violent courant d'air et l'électricité statique entraînaient dans ce goulet d'étranglement. Des débris organiques qui empestaient mais aussi des matières non identifiées. Ils en étaient parfois recouverts, devaient se racler comme ils le pouvaient, ne quittaient plus leur combinaison isotherme. Par deux fois ils avaient failli être aspirés dans le vide spatial en détachant une de ces colonnes de glace qui obturaient les crevasses. Une fois Isaie avait retenu Gus par un pied, et l'autre fois les deux hommes avaient été aspirés ensemble, mais s'étaient coincés dans le trou de la carapace du Bulb. Leurs os craquaient, leur chair se liquéfiait sous la puissante succion, mais ils s'en étaient sortis. Depuis ils travaillaient avec une prudence excessive, qui les énervait aussi, chacun trouvant que l'autre en rajoutait dans la lenteur des gestes. Mais ils faisaient de l'excellent travail, et lorsqu'ils parvenaient à brancher un petit micro sur le système nerveux du Bulb, ce dernier exprimait sa satisfaction par le moyen de l'écran miniature.

Ils remontèrent enfin et Thresa les tint à distance en se pinçant violemment les narines d'une main, tandis que l'autre indiquait les douches. Ils se lavèrent d'abord avec la combinaison puis sans, et cela dura des heures, les épuisa, comme le repas trop copieux que leur servit Thresa les endormit. Elle les laissa dans la cuisine sous les couvertures et lorsqu'ils se réveillèrent, ils n'en crurent pas leurs yeux d'être dans cet endroit propre, mais qui sentait le désinfectant. Thresa arriva pour leur servir le petit déjeuner. Isaie la surprit devant la

paillasse qui servait à préparer les plats et la troussa. Gus considéra la scène avec intérêt, sans le dégoût habituel que lui provoquait la lubricité du petit docteur. Et lorsque ce dernier se retira, il s'approcha à son tour.

— Faudra y descendre plus souvent dans votre trou infect, s'esclaffa la fille.

Dans la salle des contrôles, le Bulb délirait. Ils lui avaient sauvé la vie, du moins l'avaient prolongée de plusieurs années terrestres, et jamais il n'oublierait ce qu'ils avaient fait pour lui. Ils ne surent que dire, mais la caméra organique qu'ils avaient installée dans l'axe fonctionnait bien et c'était avec une grande satisfaction d'amour-propre que, plusieurs fois par jour, ils contemplaient leur œuvre sur l'écran correspondant.

Une semaine plus tard, l'allégresse du Bulb se poursuivant, ils n'y prêtèrent pas grande attention jusqu'à ce que Thresa s'en étonne. Pour elle le travail effectué ne correspondait à rien. Elle s'était salement embêtée dans l'axe et n'avait aucune satisfaction qui aveuglait sa raison.

— Vous trouvez pas qu'il en fait trop, cet animal des étoiles ?

Ils protestèrent un jour, deux jours, mais finirent par trouver à leur tour que le Bulb n'avait aucune raison de fêter aussi longtemps cette guérison, d'autant plus que son cancer généralisé à toute son ossature restait, lui, toujours aussi virulent.

— J'ai une bonne surprise pour vous, leur dit un jour le Bulb, mais vous verrez dans quelques jours.

Ils ne pensaient plus à la surprise annoncée lorsqu'un matin Gus poussa un cri affolé en désignant un écran qui donnait une vue panoramique de l'extérieur.

— Le Bulb, il s'est dédoublé... Maintenant ils sont trois...

Isaie s'approcha et fut incapable de prononcer un mot.

Tout un troupeau de Bulbs flottait autour du leur et ce dernier était secoué par un rire énorme qui devait ressembler à un séisme dans certaines parties de son corps.

— Vous avez vu, écrivit-il rapidement sur son écran cathodique. Mes copains sont arrivés. Ils ont fini par retrouver ma piste... Ce fut très long mais ils viennent de si loin.

— Vos copains, fit Gus la bouche sèche, que veulent-ils ? Vous dire un petit bonjour ?

— Mais non, ils sont venus me chercher puisque ma fin est proche. C'est le rite, vous savez. Il faut que je les suive pour qu'ils me conduisent dans le grand trou noir. C'est la coutume, vous comprenez ?

— Mais nous ! hurlèrent Gus et le petit docteur Isaie. Nous, qu'allons-nous devenir ?

— Oui, bien sûr, réfléchit l'animal, je suis désolé pour vous, mais que pouvez-vous faire d'autre que rester dans mon corps avec tous les autres ?

CHAPITRE XXXIV

Iceberg-Ship II croisa *Iceberg-Ship I* à proximité du 120^e méridien est. Lien Rag commandait le nouveau mastodonte et Pulsach était devenu le pacha de l'ancien numéro un de la série. Ils se saluèrent de loin par radio, signaux optiques et vivats lancés depuis les plates-formes avant, et quelques heures plus tard ils se perdaient de vue. Le trois cent quatre-vingt mille tonnes n'avancait qu'à six nœuds à l'heure, mais jusqu'à présent la navigation ne posait aucun problème. Les nouveaux systèmes réfrigérants donnaient toute satisfaction, ainsi que les énormes moteurs en céramique fabriqués spécialement dans les ateliers du Kid pour équiper cette montagne de glace. Telle quelle, elle paraissait naturelle, attirait les oiseaux de mer qui s'attroupaient par centaines sur sa plate-forme pour se faire transporter sans fatigue, et un jour on découvrit qu'un phoque avait élu domicile sur un de ces anti-roulis qui formaient saillie à hauteur de la ligne de flottaison.

— D'où peut-il bien venir dans cette immensité ? s'étonna Lien Rag.

Là-bas, dans l'île aux Phoques, un *modus vivendi* s'était instauré avec les autorités panaméricaines pour la livraison de viande et d'huile, si bien que pour un litre d'huile les Panaméricains en recevaient deux, de même pour la viande. Ils avaient terminé le cargo entrepris par Lien Rag et ce dernier l'avait solennellement remis à Yeuse, et c'était lui qui ravitaillait la Patagonie en contournant le cap Horn. Donc il n'y avait aucun souci à avoir tant que la production resterait élevée, mais l'île de glace se laissait grignoter par les courants tièdes et on avait la certitude que l'immense troupeau de phoques perdait chaque trimestre quatre à cinq pour cent de ses têtes.

— Dans quatre ans nous ne pourrons plus fournir d'huile, disait Lien Rag lors des réunions de l'Omnium. Il nous faut trouver une autre source d'énergie.

Tout au long de la traversée, il pensa au jour où il apercevrait Jael sur les quais de la Nemicie. Il ne vivait que pour ces jours de

retrouvailles et de bonheur, et commençait à envisager de former un commandant pour diriger l'un des deux *Iceberg-Ship*. Pulsach pourrait certainement commander le plus récent, mais il fallait quelqu'un pour le premier. Le pilotage de cette énorme masse assez inerte demandait une autre technique que celle appliquée aux cargos. Il avait envie de s'installer auprès de Jael, de participer davantage aux activités de Lacustra City. Par exemple il espérait apprendre à piloter le premier hydravion qui devait sortir de la Manufacture Kurts dans quatre mois très certainement. Ann avait tenu ses promesses, avec une énergie qui avait bousculé les choses, les événements et les hommes. Elle disposait de la plus belle entreprise de Lacustra City. La scierie de Liensun des îles de la Reine Charlotte débitait des arbres sans arrêt, et désormais la surface totale de Lacustra City atteignait les quatre-vingt-dix mille mètres carrés. Et la route ouest en était au kilomètre trente-quatre. Bientôt tous les efforts lui seraient consacrés pour atteindre Tcheou Voksal le plus rapidement possible.

Lorsqu'une nuit il aperçut les feux rouges et verts signalant la passe de la ria au fond de laquelle attendait Jael, il ne songea plus à rejoindre sa cabine bien que son quart soit terminé. Il pensait à Kurts et à sa Locomotive disparus mystérieusement à jamais, et avait l'impression que le géant comptait sur lui pour aider Ann Suba et tous les autres.